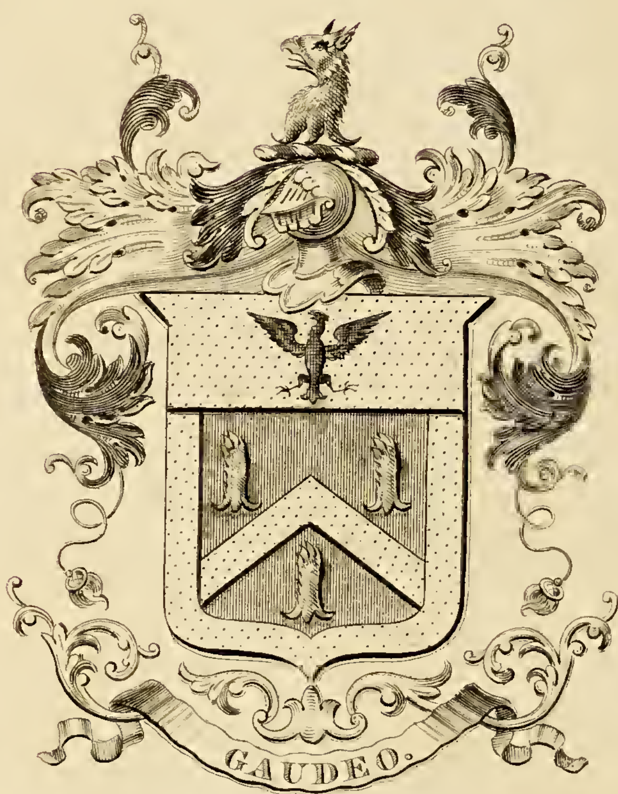
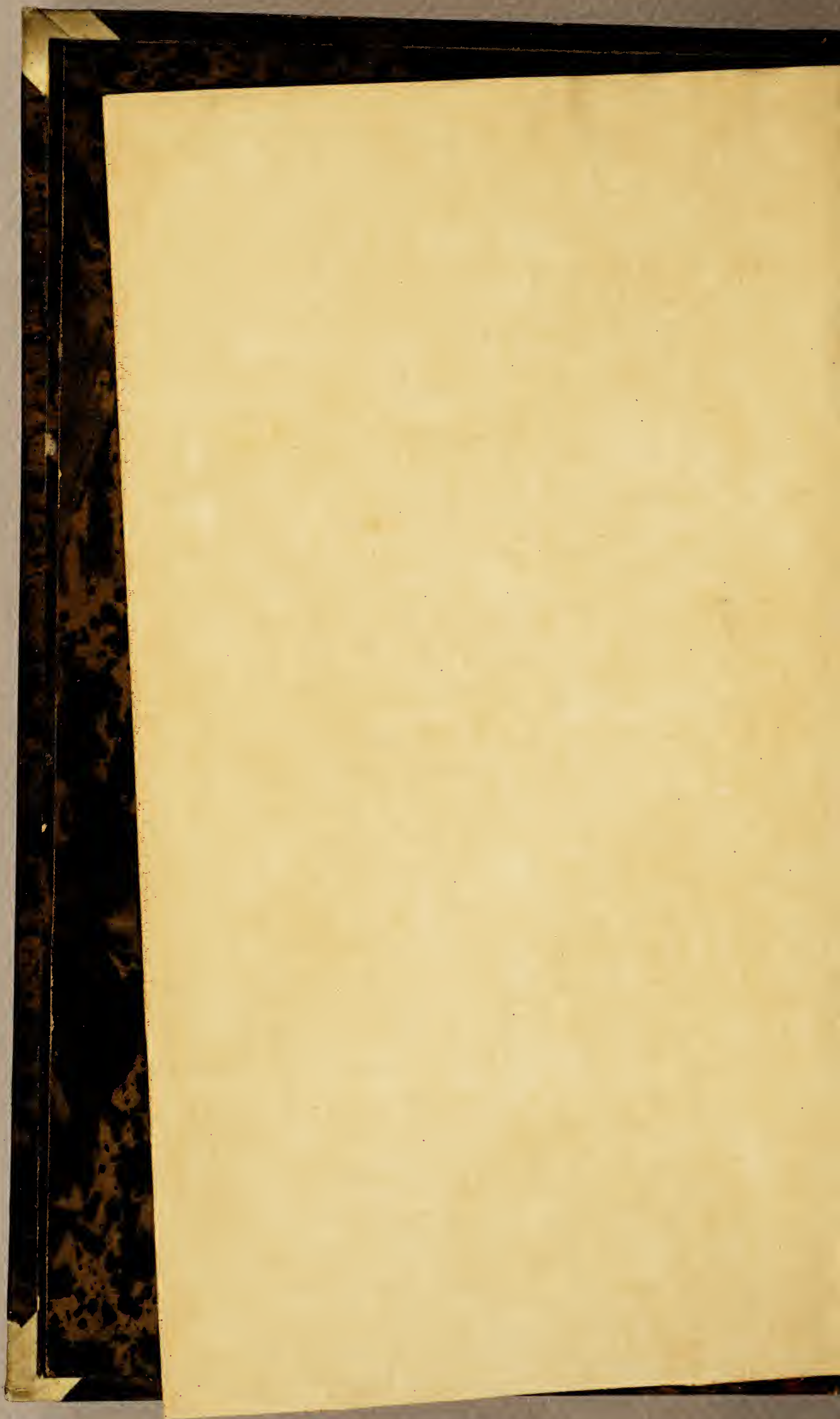



GAUDEO.





VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR H. TERNAUX-COMPANS.

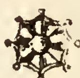


COMMENTAIRES

D'ALVAR NUÑEZ CABEÇA DE VACA,

ADELANTADE ET GOUVERNEUR DU RIO DE LA PLATA.

VALLADOLID. — 1555.



Paris.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

M. DCCC XXXVII.

COMMENTAIRES

ALVAR NUÑEZ CABEÇA DE VACA,

ADELANTADE ET GOUVERNEUR DU RIO DE LA PLATA,

RÉDIGÉS

PAR PERO HERNANDEZ,

NOTAIRE ET SECRÉTAIRE DE LA PROVINCE

ET

DÉDIÉS A S. A. S. TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT SEIGNEUR
L'INFANT DON CARLOS. N. S.



VALLADOLID. — 1555.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR FRANÇAIS.

Alvar Nunez Cabeça de Vaca, que l'on peut regarder comme le véritable auteur de cette Relation, puisqu'elle fut écrite sous ses yeux et pour sa justification par Pero Hernandez, notaire de son gouvernement, était issu d'une famille noble de la ville de Xerez (1). Il était fils de François, et petit-fils de Pierre de Vera le conquérant des Canaries. Sa mère, doña Teresa Vaca de Cabeça, sortait

(1) Antonio, t. 1, Art. Alvar-Nuñez, biblioteca Hispanica. Argote de Molina, nobleza de Andalucia, cap. 37.

d'une famille dont l'illustration remonte au commencement du treizième siècle.

Au mois de juillet 1212, l'armée chrétienne, commandée par les rois de Castille, d'Arragon et de Navarre, s'avançait contre les Maures, lorsqu'arrivée à Castro-Ferral, tous les passages se trouvèrent occupés par l'ennemi. Les chrétiens allaient donc se voir forcés de retourner sur leurs pas, quand un berger, nommé Martin Alhaja, se présenta au roi de Navarre, et offrit d'indiquer un chemin par lequel l'armée pourrait passer sans obstacles : le roi envoya avec lui don Diego Lopez de Haro et don Garcia Romeu. Pour qu'ils retrouvassent la route, Alhaja plaça à l'entrée du passage qu'il avait découvert le squelette d'une tête de vache (*Cabeça de vaca*).

Le 12 du même mois les chrétiens gagnèrent la bataille de las Navas de Tolosa, qui assura à jamais leur suprématie sur les Maures.

Le roi récompensa Martin Alhaja en l'anoblissant ainsi que sa descendance, et celui-ci en mémoire de l'événement qui lui avait mérité cet honneur, changea son nom en celui de Cabeça de Vaca. Plusieurs membres de cette famille furent revêtus dans la suite de hautes dignités. Don Pero Fernandez Cabeça de Vaca fut élu grand-maître de Saint-Jacques en 1383.

Alvar Nuñez embrassa le métier des armes : il passa aux Indes avec Pamphile de Narvaez qui voulait conquérir la Floride, et il revint presque seul de cette malheureuse expédition, dont il

écrivit une relation que je publierai dans la prochaine livraison de ces Mémoires. Il fut ensuite envoyé au Rio de la Plata pour remplacer don Pèdre de Mendoce. On verra par ses commentaires qu'il ne fut pas plus heureux dans cette nouvelle entreprise.

Les écrivains ne sont pas d'accord sur le véritable caractère d'Alvar Nuñez. Schmidel, son contemporain, et de nos jours, le chevalier d'Azara nous le représentent comme un tyran soupçonneux qui méritait son sort : Herrera, Barcia et Funes prétendent au contraire qu'il fut victime de son zèle à réprimer les vexations des conquérants, et à faire exécuter les lois de la métropole.

Cette dernière opinion me paraît la plus vraisemblable ; cependant je crois qu'il mit beaucoup trop de roideur dans sa conduite. Il n'est que trop facile à concevoir qu'un homme qui voulait faire rentrer dans l'ordre des soldats accoutumés à une licence sans borne, devait leur paraître un tyran insupportable. Cette opinion me semble surtout confirmée par son acquittement, car ses ennemis étaient riches, puissants, et Alvar, dépouillé de tout, n'aurait pu acheter ses juges.

Je ne sais ce qu'il devint après qu'il eut recouvré la liberté. Herrera prétend qu'on ne lui permit pas de retourner aux Indes, de peur que sa présence n'excitât de nouveaux désordres. Nic. del Techo (Historia Paraquariæ, lib. I, cap. XIV), dit qu'il mourut à Séville dans un âge très-avancé, après avoir été revêtu d'un poste d'auditeur (*oydor*) à

l'audience de cette ville : j'ignore si ce renseignement est bien exact.

Ces Commentaires qui parurent pour la première fois à Valladolid, chez Francisco Fernandez de Cordova en 1555, in-4°, goth., ont été insérés dans les Historiadores primitivos de las Indias de Barcia. L'édition originale est fort rare. Le style de ce livre est diffus; l'auteur l'a rédigé comme un acte de sa profession, et il a fallu retrancher bien des répétitions; pour le rendre lisible, j'ai donc cru pouvoir supprimer sans nuire à la fidélité de la traduction une foule de redondances fort inutiles comme : *ils étaient contents et satisfaits, ils marchaient et avançaient, ils dansaient et sautaient*, et bien d'autres qui reviennent presqu'à chaque ligne : peut-être en ai-je encore trop laissé, mais j'ai mieux aimé m'attirer ce reproche que celui d'être un traducteur infidèle.

AVANT-PROPOS.

A S. A. S., très-haut et très-puissant Prince l'infant don Carlos notre seigneur, Alvar Nunez Cabeça de Vaca.

PAIX ET BONHEUR.

Trente-sept ans se sont écoulés depuis cette longue et périlleuse expédition de la Floride, durant laquelle Dieu a répandu sur moi des grâces innombrables et si extraordinaires; grâces que, depuis le commencement du monde, il n'a cessé de verser sur tous les conquérants, et particulièrement sur Dorantès,

Castillo-Maldonado et moi, qui sommes restés seuls de trois cents hommes, qui allèrent dans cette contrée, avec Pamphilo de Narvaez. Pendant dix ans, nous avons échappé aux nombreux dangers qui nous ont assaillis dans un pays si éloigné et au milieu de populations si barbares : ce qui prouve aux autres hommes cette vérité, dont ils doivent être fermement persuadés ; à savoir, que la puissante main de Dieu, qui tout embrasse, les aidera et les protégera dans quelque partie de l'univers que ce soit. Dans une brève narration qui accompagne ces Commentaires, j'ai exposé au roi les dangers qui m'ont menacé, afin que la mémoire en soit rendue publique, avec le très-grand et très-invincible nom de sa majesté, répandu, craint et obéi dans la plus grande partie du monde, et que ce soit un exemple des récompenses que Dieu a réservées à son serviteur.

Dès que sa très-haute majesté voulut m'employer à continuer ses merveilleux exploits, elle demanda à l'empereur, votre aïeul, que je fusse envoyé en 1540 au Rio del Parana, nommé par Solis, Rio de la Plata, pour porter secours à nos compatriotes, et continuer les découvertes de don Pèdre de Mendoce, dit de Cadix. Pendant cette expédition je courus de grands dangers, comme votre altesse pourra le voir plus particulièrement dans ces Commentaires, rédigés avec beaucoup de soins, de vérité, et d'après mes ordres, par Pero Hernandez, secrétaire du gouvernement (*adelantamiento*). Ils sont joints au récit de mes premières expéditions, pour que la variété des faits traités dans l'une et dans l'autre partie, et le récit de mes aventures, procurent à votre altesse quelque plaisir; car, certes, rien n'est plus agréable au lecteur que la diversité des sujets et des époques; et les

vicissitudes même de la fortune, si pénibles quand on les éprouve, deviennent agréables alors que nous nous les rappelons, ou que nous en lisons l'histoire. J'ai pensé que notre Seigneur ayant bien voulu répandre sur moi sa miséricorde et ses bienfaits, ce serait de même chose très-juste et bien due que j'en répandisse le souvenir pour servir d'exemple ainsi que je l'ai dit.

J'ai dédié ma première Relation à sa majesté, j'offre celle-ci à votre altesse, à qui Dieu promet l'empire de si vastes contrées et de nations si nombreuses, parmi lesquelles il publie déjà l'enseignement de sa religion. Je le fais, afin qu'en ouvrant les yeux de votre jeune entendement, votre altesse voie avec quelle libéralité Dieu a versé sa miséricorde sur tous les hommes. Puisque dans cette nouvelle régénération, ces peuples commencent à revivre dans votre altesse, elle doit

accueillir avec clémence, avec amour, avec des mœurs chrétiennes, des lois saintes et douces, tant de nations que Dieu a ramenées à la lumière de l'Évangile de Jésus-Christ, ne permettant pas qu'elles soient plus longtemps dans les ténèbres, l'aveuglement et la tyrannie du démon. Cette dédicace est due surtout à votre altesse, non-seulement parce que la découverte des contrées dont nous nous sommes occupés, a été faite d'après les ordres de l'empereur, son aïeul; expédition digne des rois, dont les forces seules peuvent mettre à fin de telles entreprises, Dieu les leur accordant pour cela tout entières; mais aussi parce que cet ouvrage, comme les écrits et les œuvres de tous, doit être offert au génie élevé et à l'habileté que votre altesse a montrés au monde, qui, tout émerveillé et attentif, espère recueillir dans les années futures de votre jeunesse, de votre virilité et de votre

vieillesse, les fruits qu'il doit attendre du règne d'un prince parfait : années que Dieu vous accordera toutes, puisqu'il vous a donné au monde comme un roi nécessaire. Personne ne doute que cela ne s'accomplisse, pas même ceux qui sont étrangers à la famille royale. Les gens qui tous les jours voient votre altesse, la servent ou l'approchent, ont déjà commencé à goûter ces fruits. Ils ne cessent de se réjouir en voyant votre excellent esprit, si facile, si affable et si bien disposé que la nature seule eût fait de votre altesse un homme accompli, confié à des talents aussi rares que don Antonio de Rojas, votre gouverneur et majordome major, et à Honorato Juan, votre précepteur. Tous deux ont été choisis pour remplir ces emplois par l'empereur et le roi nos maîtres, parmi tous les savants et les gentilshommes de leurs royaumes, avec tout le soin, l'attention

et le temps, que leurs majestés devaient employer en choisissant des personnes de qui on avait droit de tant attendre : et cela devait être, puisqu'il fallait leur confier votre personne royale, l'éducation et l'enseignement du plus grand héritier de la terre. L'ancienne et illustre naissance de don Antonio de Rojas y Velasco, qualité si brillante pour ceux qui approchent les rois, sa grande piété, sa prudence, sa modestie, son expérience dans les affaires des maisons et des personnes royales, toutes les autres vertus et qualités nécessaires à un gentilhomme à qui une charge d'une telle importance était confiée, la profonde expérience que leurs majestés avaient de sa personne et de ses mœurs, expérience acquise pendant tant d'années de service dans une charge importante près du roi votre père, et le bon compte que ce gentilhomme a rendu de toute

son administration, ont forcé leurs majestés à se séparer de lui, et à le charger de l'éducation de leur fils. C'est avec le même empressement que leurs majestés ont choisi Honorato Juan, à qui ont été confiés l'enseignement et l'instruction de votre altesse : lui dont la religion, les vertus et l'érudition étaient connues depuis les nombreuses années, pendant lesquelles il a servi à la cour, et particulièrement pour l'éducation du roi, notre seigneur. Outre que c'est un gentilhomme très-connu de la maison des Juan de Xativa, et qu'il possède de grands biens héréditaires, son érudition en toute sorte de littératures est si extraordinaire, que tous les vrais savants de ce siècle, italiens, allemands, français, flamands, anglais et espagnols que l'on admire, ont donné témoignage du rare génie et des connaissances nombreuses et profondes qu'il possède dans les lettres grecques et latines,

dans la philosophie naturelle et morale, et dans les sciences mathématiques, connaissances qu'il semble avoir acquises aux époques de l'antiquité où elles florissaient davantage, tant on est charmé de ses écrits et de ses discours, où l'on reconnaît le vrai style des anciens, à ces qualités particulières que l'on ne doit attendre que de l'antiquité et de ses grands auteurs.

Il s'exprime avec tant de clarté, de perspicacité, que ceux qui l'entendent, s'ils possèdent les sciences, se retirent satisfaits, et ceux qui les ignorent, les comprennent comme si c'étaient choses communes et faciles. Aussi sa conversation est-elle fort agréable et fort utile pour quiconque l'entend : elle est riche en modèles et en profonde érudition; car, dans ses entretiens familiers, il puise dans les écrivains des faits très-clairs, qui chez eux étaient très-difficiles à comprendre. Sa science n'est

pas moindre dans les affaires du monde, et, pour agir avec prudence, il n'applique la substance des lettres qu'autant qu'il y a analogie : toutes choses que votre altesse observera pendant ses études. Déjà on peut s'en apercevoir aux progrès de votre altesse ; elle a vaincu les difficultés et l'âpreté des principes, pour pouvoir être instruite par un professeur si docte, si prudent et si sage ; et elle arrivera doucement, et sans fatigue, au plus haut degré de piété et de savoir, ce qui est nécessaire à ces royaumes.

Telles sont les personnes, telles sont les qualités de leur cœur, et Dieu devait nous les accorder, en nous donnant votre altesse pour guider sa personne et son esprit, pour la former, et l'orner de ces brillantes vertus, qui feront de votre altesse un roi pieux, sage, juste, fort ami de la vérité, affable, bon, aimable, ennemi de tout ce qui est contraire à ces

qualités, et soumis à celui qui l'a créé pour de si grands royaumes et dominations.

Nous devons tous au Seigneur des grâces infinies, puisque nous voyons que la tranquillité de ces royaumes est bien assurée et fermement établie, et qu'en outre nous comprenons clairement quelle a été sa grâce et sa miséricorde envers nous en nous donnant de si grands princes, et un tel successeur pour qui il a découvert tant de nouvelles provinces, comblées de toutes les richesses de la nature, couvertes de nations et de populations innombrables, mais aussi privées de civilisation et de lois bienveillantes et douces, comme celles de l'Évangile que leurs majestés catholiques ne cessent de faire enseigner avec tant de soin et de zèle, ayant été choisies par Dieu, comme les ministres et les instruments des prédications évangéliques dans tout l'Occident, afin qu'en accroissant le royaume du

saint Évangile, elles accroissent leurs royaumes, leurs états, leurs titres, leur renommée, qu'elles ont rendue immortelle en protégeant et en répandant de nos jours la religion chrétienne dans ce monde. Quant à nous, Espagnols, nous leur serons redevables d'avoir participé à une entreprise si sainte et si méritoire. Bien que l'envie cherche à empêcher et à entraver l'accomplissement de cette œuvre utile et nécessaire, le mérite et les puissantes vertus de si grands princes nous protégeront, Dieu nous accordant la paix, le repos et la tranquillité que, sous les bons rois, il accorde toujours aux peuples avec abondance. Ainsi votre altesse héritera de royaumes pacifiés et tranquilles : elle pourra donc rappeler les vertus, restaurer les bonnes lettres, et faire revivre les bonnes mœurs, par lesquelles son grand esprit semble devoir ré-

gner légitimement, et qui, dans les temps de discorde, s'enfuient et s'exilent.

Quel homme n'espère pas cela de la miséricorde de Dieu, à qui nous devons de si grands princes, et de la vertu, de la sainteté et de la magnanimité de l'empereur votre aïeul, qui (tel que le roi Josias dans Israël) *purifia l'Occident des abominations et des faux sacrifices du démon*, introduisit et raffermit la liberté évangélique? Qui n'attend pas cela du roi votre père, dont la mémoire, justement unie à celle de la très-chrétienne et bien heureuse reine, son épouse, entrera (comme dit l'ecclésiastique en parlant du même roi Josias) *dans toutes les potions comme un cordial, et sera douce à toutes les bouches comme un gâteau de miel*, parce que ces princes ont ramené à Dieu les anciens chrétiens d'Angleterre, en leur ouvrant les églises que l'aveuglement et les erreurs avaient fait fermer, se

servant pour cela des clefs de l'obéissance du saint père? Qui n'est pas en droit d'attendre ce résultat de la profonde soumission que votre altesse professe, pour Dieu d'abord, et ensuite pour leurs majestés, de l'attachement et du respect que vous avez pour votre gouverneur et votre précepteur, et de votre admirable esprit, dont nous voyons les fruits à cette époque si tendre et si peu avancée de votre vie, où, comme les champs au printemps, les esprits des autres ne portent que des fleurs; fruits aussi parfaits et aussi mûrs que ceux produits dans les années fertiles et à la saison propice par un petit nombre d'esprits les plus éclairés et les plus élevés. Soit qu'on le voie, soit qu'on l'entende rapporter, chacun s'en réjouit vivement, et, grâce au bel avenir de votre altesse, déjà on commence à voir ces royaumes aussi riches en toutes sortes de vertus et de doctrines, que Dieu les

a rendus supérieurs entre tous les autres de ce monde, en religion, en grands hommes, en toutes sortes de richesses et de biens temporels. Déjà l'on prévoit la paix et la tranquillité dont jouira la république, l'agrandissement qu'elle prendra sous votre règne, la crainte et l'épouvante que les infidèles ressentiront en entendant parler de votre altesse, et que bientôt ils auront de ses œuvres. En effet, de si nobles et de si grands commencements, l'on ne peut espérer que de tels résultats et de tels biens.

Les œuvres des rois et des princes ne doivent pas se limiter dans des bornes étroites; elles doivent s'étendre partout, pour le profit et l'avantage de tous. Voilà principalement ce qu'enseignent et conseillent à votre majesté son gouverneur et son précepteur, se conformant ainsi avec exactitude à la piété et à la vertu, et à l'attachement qu'ils n'ont cessé

d'avoir pour votre altesse, lorsqu'ils l'ont élevée et instruite dans les préceptes de la religion chrétienne, de la chevalerie et la philosophie; parce qu'ils savent que les souverains qui administrent leurs royaumes par ces moyens si forts, si sûrs et si durable, de très-petits les rendront très-grands, de suspects les rendront sûrs, de très-changeants et très-variables les rendront très-stables, très-forts, et qu'enfin, de rois mortels, ils se rendront eux-mêmes immortels. Ceux au contraire qui ont essayé de régner par d'autres moyens, même avec de grandes richesses et des armées puissantes, n'ont pu empêcher leurs adversaires d'avoir beaucoup d'influence dans leurs états, d'y porter la dévastation, d'en resserrer les limites, et quelquefois de les bouleverser de fond en comble, en y introduisant nombre d'abominations et d'infamies. Votre altesse verra dans l'histoire de fréquents

exemples de ces deux manières de gouverner : elle verra que rien en ce monde n'est invariablement perpétuel, si ce n'est ce qui est affermi par les liens de la religion chrétienne, de la sagesse, de la vérité, de la force, de la prudence, et surtout de l'humanité et de la libéralité si nécessaires aux rois, et qui les rendent semblables à Dieu, de qui seul on doit espérer l'abondance et la stabilité de toute chose.

CHAPITRE PREMIER.

Des Commentaires d'Alvar Nuñez Cabeça de Vaca.

L'an de grâce 1537, Dieu ayant bien voulu délivrer don Alvar Cabeça de Vaca de la captivité et des dangers auxquels il avait été exposé dans la Floride pendant l'espace de dix ans, il retourna en Espagne où il resta jusqu'en 1540. A cette époque, des envoyés

du Rio de la Plata vinrent à la cour du roi pour rendre compte à sa majesté de ce qui était arrivé à la flotte envoyée dans ce pays avec don Pèdre de Mendoça, pour l'informer des dangers que couraient ceux qui avaient survécu, et le prier de daigner pourvoir à leurs besoins, et les secourir avant qu'ils n'eussent tous succombé, car déjà il n'en restait plus qu'un petit nombre. Sa majesté en ayant été instruite, ordonna de stipuler avec don Alvar un accord ou traité, en vertu duquel, ce dernier irait leur porter secours. Le contrat fut signé. Alvar promit d'aller à leur secours, et de dépenser tant pour le voyage que pour l'expédition huit mille ducats, en chevaux, armes, étoffes, vivres et autres objets. Sa majesté, de son côté, lui conféra par ce contrat le gouvernement de ce pays avec le titre d'adelantade : en outre il lui concéda le douzième sur les droits d'entrée et de sortie de cette province entière. En vertu de ce traité, Alvar se rendit

à Séville pour mettre à exécution ce qui avait été arrêté, et pour se pourvoir de tous les objets indispensables pour le secours que l'on devait envoyer et pour la flotte. Il acheta deux navires, une caravelle, et toutes les choses nécessaires à un autre bâtiment de la même espèce qui l'attendait aux Canaries. Un de ces navires était tout neuf, et du port de trois cent cinquante tonneaux, l'autre de cent cinquante. Les bâtiments furent très-bien armés : on embarqua une grande quantité de provisions; on engagea des pilotes, des marins et quatre cents soldats, bien équipés, ainsi qu'il était convenable pour les secours que l'on devait porter. Tous ceux qui s'engagèrent pour ce pays, reçurent des armes de rechange : on employa depuis le mois de mai jusqu'en septembre à acheter et à équiper les vaisseaux. Quand ils furent prêts à mettre à la mer, des temps contraires les retinrent dans le port de Cadix depuis la fin de septembre jusqu'au 2 novembre, époque

à laquelle on put appareiller. En neuf jours l'expédition arriva à l'île de Palma; tout le monde mit pied à terre, l'on resta vingt-cinq jours à attendre le vent pour continuer le voyage, et l'on repartit pour le cap Vert. Pendant la traversée, l'amiral fit une voie d'eau si considérable, que l'eau montait dans le navire jusqu'à douze palmes de hauteur : cinq cents quintaux de biscuit et d'autres vivres furent mouillés et gâtés; on perdit aussi beaucoup d'huile, ce qui occasionna de grandes privations. Jour et nuit on fut obligé d'être continuellement à la pompe jusqu'à ce que l'on fût arrivé à Santiago, une des îles du cap Vert. On y débarqua les chevaux pour qu'ils pussent se remettre des fatigues de la traversée, et parce qu'il était nécessaire de décharger le vaisseau amiral pour réparer la voie d'eau. Quand cette opération fut terminée, le capitaine le fit radouber, car c'était la meilleure buzo (*buze-en-bouche*) d'Espagne.

On mit dix jours pour la traversée de l'île

des Palmes. Du cap Vert à Santiago on compte trois cents lieues. Le port est très-mauvais parce que l'ancrage est sur un fond de rochers qui coupent les câbles, et lorsque l'on veut lever les ancres, elles restent au fond. De là vient que les marins disent qu'il y a une quantité de rats qui rongent les câbles : l'ancrage est par conséquent très-dangereux pour ceux qui relâchent dans ce port lorsque le gros temps les y force. L'île est si malsaine, surtout au printemps, que la plupart de ceux qui débarquent meurent en peu de temps. Cependant l'armée y resta vingt-cinq jours, pendant lesquels on ne perdit pas un seul homme, ce qui étonna beaucoup les naturels qui regardèrent ce fait comme un miracle. Les habitants nous firent un excellent accueil. Santiago est très-riche, les doublons y sont beaucoup plus nombreux que les réaux : ceux qui vont acheter des nègres pour les Indes, donnent aux habitants vingt réaux pour un doublon.

CHAPITRE II.

Comment nous partîmes de l'île du cap Vert.

La voie d'eau de l'amiral ayant été réparée, on se pourvut d'eau, de viande et d'autres objets nécessaires, et nous nous embarquâmes pour continuer notre voyage. Nous passâmes la ligne équinoxiale. Après un certain temps de navigation, le com-

mandant s'informa de la quantité d'eau que portait le vaisseau amiral. De cent tonneaux qu'on y avait chargés, on n'en trouva plus que trois qui devaient servir à quatre cents hommes et à trente chevaux. Le gouverneur ordonna de prendre terre : on fut trois jours à la chercher. Le quatrième, une heure avant le coucher du soleil, il arriva une aventure surprenante, et comme il n'est pas hors de saison d'en parler ici, je vais la raconter. Les bâtiments étant sur le point de toucher sur des rochers très-élevés, sans que personne de l'équipage s'en fût aperçu, un *grillon* qui avait été apporté dans le navire par un soldat malade qui voulait entendre le chant de cet insecte, se mit tout à coup à chanter. Deux mois et demi s'étaient écoulés depuis que nous étions en mer, et nous ne l'avions pas entendu, ce qui contrariait beaucoup celui qui l'avait apporté. Dès que ce petit animal sentit la terre il recommenca son chant. Cette musique inattendue

excita l'attention de l'équipage, qui découvrit les rochers qui n'étaient plus qu'à une portée d'arquebuse. Aussitôt l'on cria de jeter les ancres, car nous allions droit sur des écueils; on le fit à l'instant, ce qui nous empêcha de couler à fond. Il est certain que si le grillon n'avait pas chanté, nous aurions tous péri, les quatre cents hommes et les trente chevaux, et c'est par un miracle de Dieu en notre faveur que cet insecte se trouva avec nous. Depuis lors, pendant plus de cent lieues que nous fîmes le long des côtes, toute la nuit le grillon répétait sa chanson, et l'escadre accompagnée de cette musique arriva à un port nommé la Cananea, situé au-dessus du cap Frio, à vingt-quatre degrés environ.

Le port est bon : à l'entrée sont quelques îles; il est clair, et profond de dix-neuf brasses. Le gouverneur en prit possession au nom de sa majesté, après quoi il en partit. Il dépassa la rivière et la baie de Saint-François, et il ar-

riva à l'île de Sainte-Catherine qui en est à vingt-cinq lieues. Après avoir enduré tous les maux et les accidents de la route, il entra dans ce port le vingt-neuvième jour du mois de mars 1541. L'île de Sainte-Catherine est à peu près à vingt-huit degrés de latitude.

CHAPITRE III.

—

Le gouverneur et son escadre arrivent à Sainte-Catherine au Brésil, et il débarque avec ses troupes.

Dès que le gouverneur fut arrivé avec son escadre à l'île de Sainte-Catherine, il fit mettre tout le monde à terre, ainsi que les vingt-six chevaux qui avaient survécu sur quarante-six que l'on avait embarqués en Espagne, afin qu'ils pussent se reposer de cette longue

navigation. Il voulait aussi s'informer près des Indiens du pays dans quelle position se trouvaient les Espagnols que l'on allait secourir. Alvar-Nuñez prit possession de ce port au nom de sa majesté comme il avait fait de celui de la Cananea. Pendant tout le temps qu'il resta à Sainte-Catherine, les naturels de l'île, et ceux des autres parties de la côte du Brésil, sujets de sa majesté, lui firent un très-bon accueil. Il apprit d'eux, qu'il y avait à quatorze lieues de là, dans un endroit nommé el Biaça (*la Besace*), deux moines franciscains, l'un nommé frère Bernard d'Armenta natif de Cordoue, l'autre frère Alonzo Lebron, de la grande Canarie. Peu de jours après, ces religieux vinrent où le gouverneur se trouvait avec ses gens. Ils avaient la plus grande frayeur des naturels qui voulaient les égorger parce qu'ils avaient brûlé des maisons appartenant aux Indiens, ce qui avait été cause que ceux-ci avaient tué deux chrétiens qui habitaient ce pays. Alvar s'é-

tant bien informé du fait, s'employa à calmer les Indiens et à leur faire entendre raison; il reçut les franciscains, les réconcilia avec leurs ennemis, et les chargea de s'employer à convertir les habitants de cette île et du voisinage.

CHAPITRE IV.

Neuf chrétiens arrivent à Sainte-Catherine.

Au mois de mai 1541, le gouverneur, poursuivant le dessein qu'il avait de porter secours aux Espagnols, envoya Philippe de Caceres, contador de sa majesté, avec une caravelle pour pénétrer par le fleuve appelé Rio de la Plata, et visiter la ville de Buenos-Ayres, fon-

dée par don Pèdre de Mendoce. Comme l'hiver se trouvait à cette époque, qui est peu favorable pour la navigation de la rivière, cet officier ne put y entrer, et retourna à Sainte-Catherine où était le gouverneur. Neuf chrétiens espagnols y arrivèrent aussi dans un bateau ; ils fuyaient de la ville de Buenos-Ayres, à cause des mauvais traitements que leur avaient fait éprouver les capitaines qui résidaient dans cette province. Alvar s'informa près des fugitifs de la situation où se trouvaient les Espagnols qui habitaient ce pays : ils dirent que Buenos-Ayres était peuplé, et que, sous le rapport des habitants et des vivres, l'état de cette ville était amélioré. « Juan d'Ayolas, ajoutèrent-ils, envoyé par don Pèdre de Mendoce, pour reconnaître la contrée et les populations, avait été tué avec les Espagnols en revenant de son voyage de découverte, pour regagner certains brigantins qu'il avait laissés dans un port qu'il appela de la Candelaria (*de la Chandeleur*), et situé

dans la rivière du *Paraguay*, ainsi nommée de cette peuplade d'Indiens meurtriers qui vivaient sur ses bords. Tous les autres chrétiens, et grand nombre de naturels qu'il avait amenés de l'intérieur périrent dans cette occasion. Ces derniers appartenaient à une tribu nommée *Chames*. De tous ces gens, chrétiens et Indiens, un seul domestique chame avait échappé. La cause de ce malheur, c'est qu'ils ne trouvèrent pas dans le port de la Candelaria, les brigantins que d'Ayolas avait laissés pour l'attendre jusqu'à son retour comme il l'avait ordonné à Domingo d'Irala de Biscaye, nommé par lui capitaine de ces bâtiments. Ce dernier quitta le port avant le retour de Juan d'Ayolas, et les nôtres n'ayant pu s'y réfugier, les Indiens les tuèrent tous avec leur chef, et cela par la faute de Domingo d'Irala. Les Espagnols venus de Buenos-Ayres apprirent au gouverneur que dans la rivière du Paraguay, à cent vingt lieues au-dessus du port de la Candelaria, on

avait fondé une ville appelée l'*Ascension* (1). L'on était, disaient-ils, en bonne amitié et en harmonie avec une nation indienne nommée *Carios*. La plupart des Espagnols établis dans la province y résidaient : il y avait jusqu'à soixante chrétiens dans la ville de Buenos-Ayres située dans le Rio-Parana. Depuis cet endroit jusqu'à l'Assomption, qui est sur le Rio-Paraguay, on comptait suivant eux trois cent cinquante lieues en remontant la rivière dont la navigation est très-pénible.

Domingo d'Irala, Biscayen, le même qui avait été cause de la défaite et de la mort de Juan d'Ayolas et de tous ses gens, remplissait les fonctions de lieutenant du gouverneur de cette province. Les Espagnols nous contèrent qu'étant parti de la ville de l'Assomption, il avait remonté le cours du Paraguay avec des

(1) Cette ville est nommée par tous les auteurs Assomption (*Asuncion*). Schmidel nous apprend (chap. XXI) qu'on lui donna ce nom parce que les Espagnols s'en emparèrent le jour de l'Assomption 1539. Voyez le 6ᵉ volume de cette collection. Je ne saurais expliquer pourquoi Pero Hernandez écrit toujours *Ascension*.

brigantins et des troupes, disant qu'il allait à la recherche de don Juan d'Ayolas et lui porter secours. Il était entré dans des contrées très-difficiles à traverser à cause des eaux et des marais, ce qui l'avait forcé de retourner en arrière. Il avait pris six *Pauagyos*, de la même nation que ceux qui tuèrent Juan d'Ayolas et ses compagnons. Ces prisonniers lui assurèrent que la mort de Juan et des autres chrétiens était certaine. Un Indien Chame, nommé Gonçalo, qui s'était échappé lorsqu'on tua les naturels de sa tribu et les chrétiens de cette expédition, était resté dix ans en captivité chez les Payaguos. Domingo d'Irala avait renoncé à son entreprise, dans laquelle soixante hommes moururent de maladie et de fatigue. Le gouverneur apprit des Espagnols nouvellement arrivés que les officiers de sa majesté, qui résidaient dans cette contrée, avaient fait et faisaient encore de grands torts aux Espagnols, fondateurs et conquérants, ainsi qu'aux naturels du pays, sujets de sa

majesté, ce qui occasionnait beaucoup de mécontentement. Ce motif et les mauvais traitements que les capitaines avaient fait éprouver à ces Espagnols eux-mêmes, les avaient forcés d'enlever une embarcation dans le port de Buenos-Ayres, et ils s'étaient enfuis avec l'intention de donner avis à sa majesté de tout ce qui se passait dans le pays. Comme ces nouveaux venus étaient sans vêtements, le gouverneur les fit habiller et les prit avec lui pour les ramener à Buenos-Ayres, car c'étaient des gens utiles, de bons marins, et ils avaient parmi eux un pilote qui connaissait la navigation du fleuve.

CHAPITRE V.

—

Le gouverneur se hâte de continuer son voyage.

Le gouverneur, ayant entendu les rapports des chrétiens dont nous venons de parler, pensa que, pour porter plus promptement des secours aux Espagnols qui résidaient à l'Assomption et à Buenos-Ayres, il devait prendre la route de terre et envoyer les vais-

seaux jusqu'à Buenos-Ayres. En conséquence, malgré l'opinion du contador Philippe de Caceres et du pilote Alonzo Lopez, qui étaient d'avis de se rendre au port de Buenos-Ayres avec toute l'armée, il fit partir de Sainte-Catherine le facteur Pedro Dorantès pour chercher un chemin par la terre ferme et pour explorer le pays; car, lors de la découverte de cette contrée, les naturels avaient tué au roi de Portugal une quantité de monde. Pedro Dorantès partit donc avec un certain nombre de chrétiens et d'Indiens qui devaient servir de guides dans cette expédition. Trois mois après son départ il retourna à l'île Sainte-Catherine, où le gouverneur l'attendait; voici, entre autres choses, ce qui résulta de sa relation : après avoir traversé plusieurs chaînes de montagnes, des collines et des contrées désertes, il était parvenu à un endroit nommé *el Campo* (la Plaine), où commence le pays habité : suivant les naturels de l'île, la route qu'il avait prise était la moins dan-

gereuse pour y arriver. Il avait suivi une rivière nommée *Ytabucu* en langue du pays, et qui est en face de la pointe de l'île, à dix-huit ou vingt lieues du port. Alvar, d'après ce rapport, envoya de suite reconnaître la contrée arrosée par cette rivière, et par où il voulait se diriger. Dès que cela fut fait, il se détermina à entrer par-là dans l'intention d'explorer en même temps ce pays, qui jusqu'à présent ne l'avait pas encore été, et de porter secours plus promptement aux Espagnols de la province de la Plata. Les deux religieux, frère Bernard d'Armenta et frère Alonzo Lebron, son compagnon, à qui Alvar avait dit de rester dans l'île de Sainte-Catherine pour convertir les naturels, et pour diriger et raffermir dans la foi ceux qu'ils avaient baptisés, ayant appris sa détermination, refusèrent de le faire, prétextant qu'ils désiraient suivre le gouverneur pour s'établir à l'Assomption, où étaient les Espagnols qu'on allait secourir.

CHAPITRE VI

—

Le gouverneur et ses troupes s'avancent dans l'intérieur du pays.

Alvar-Nunez, bien instruit de l'endroit par où il devait pénétrer pour explorer le pays et porter secours aux Espagnols, se pourvut des choses nécessaires à son voyage, et ordonna le 8 octobre de débarquer les troupes et les vingt-sept chevaux destinés

pour la découverte. Il commanda de passer la rivière de Ytabucu, et d'en prendre possession au nom de sa majesté comme pays nouvellement découvert. Il avait laissé à Sainte-Catherine cent quarante personnes qui devaient aller par eau au Rio de la Plata où est le port de Buenos-Ayres. Il ordonna à Pedro Estopiñan Cabeça de Vaca, qui restait en qualité de capitaine de ces troupes, de se munir de vivres, et d'en charger le vaisseau tant pour le monde qu'il emmenait que pour les Espagnols de Buenos-Ayres. Avant de se mettre en marche, il fit aux Indiens du pays beaucoup de présents pour gagner leur amitié. Un certain nombre d'entre eux s'offrirent de bonne volonté à suivre le gouverneur et ses gens pour leur montrer le chemin et pour leur être utiles sous d'autres rapports, en quoi leurs secours furent assez profitables.

Le 2 novembre de la même année, Cabeça de Vaca commanda, qu'en outre des vivres

dont les Indiens étaient chargés, chacun en prit autant qu'il pourrait en porter. Le même jour il se mit en marche avec deux cent cinquante hommes, les meilleurs soldats, arquebusiers ou arbalétriers, les vingt-six chevaux, les deux moines franciscains et des Indiens de l'île. Il renvoya le bâtiment à Sainte-Catherine, pour que Pédro d'Estopiñan Cabeça de Vaca pût se rendre avec ses gens à Buenos-Ayres.

Le gouverneur s'avança dans l'intérieur du pays où il éprouva de grandes fatigues. En dix-neuf jours, les gens qu'il conduisait, passèrent des montagnes élevées. On faisait dans les forêts et sur les hauteurs boisées des abatis d'arbres et des percées considérables; on ouvrait des chemins pour le passage des hommes et des chevaux, car le pays était inhabité. Au bout de ce temps, au moment où les vivres que l'on avait emportés étaient consommés, il plut à Dieu que, sans perdre un seul homme de l'armée, on découvrît les

premières peuplades, nommées d'*el Campo* et quelques villages indiens : le cacique s'appelait *Añiriri.* A une journée de cet endroit, il y avait un autre établissement dont le chef se nommait *Cipoyay*, et au delà de cette ville un troisième, qui appartenait à un chef nommé *Tocanguançu.* Dès que les Indiens eurent appris l'arrivée du gouverneur et de ses troupes, ils vinrent au-devant de lui, chargés d'une quantité de vivres, et se montrant charmés de sa venue. Celui-ci les reçut avec beaucoup d'affabilité : non-seulement il leur paya les provisions, mais il leur fit présent de beaucoup de chemises et d'autres objets.

Cette nation se nomme *Guarani*, ce sont des laboureurs qui, deux fois par an, sèment du maïs. Ils cultivent aussi des *caçabi* (du manioc) : ils élèvent des poules et des oies à la manière de l'Espagne. Ils ont dans leurs habitations beaucoup de perroquets. Ils occupent une grande étendue de

pays, et tous forment une alliance. Ils mangent de la chair humaine, aussi bien celle des Indiens leurs ennemis que celle des chrétiens : ils se dévorent même les uns les autres. Très-vindicatifs et très-belliqueux, ils font continuellement la guerre ou ils la recherchent. Le gouverneur prit possession de ces villages au nom de sa majesté, comme pays nouvellement découvert, et il leur donna le nom de province de Vera (1), ainsi qu'il appert par les actes de possession passés par devant Juan de Araoz, notaire royal. Cette formalité ayant été remplie, le gouverneur partit de Tocanguançu. Après deux jours de marche, le premier de décembre, il arriva à une rivière nommée par les Indiens Yguaçu, qui veut dire grande eau : les pilotes y prirent la hauteur.

(1) On a vu dans la préface, qu'Alvar-Nuñez portait le nom de famille de sa mère, et que son père se nommait de Vera.

CHAPITRE VII.

—

De ce qui arriva au gouverneur et à ses troupes. — De la nature du pays.

De la rivière nommée Yguaçu, le gouverneur et ses gens s'avancèrent en découvrant du pays, et le 3 décembre ils parvinrent à un cours d'eau nommé par les Indiens, *Tibagi*, et dont le lit est garni de grandes pierres disposées avec autant d'ordre et de régularité

que si elles l'eussent été de main d'homme. On éprouva beaucoup de peine à le traverser, parce que les hommes et les chevaux glissaient sur les pierres, et ne pouvaient se tenir sur leurs pieds : on y remédia en se tenant l'un près de l'autre. Quoique la rivière ne fût pas très-profonde, l'eau coulait avec beaucoup de force et de rapidité. A deux lieues environ de là, des naturels vinrent très-gaiement et portèrent tant de vivres à l'armée, que les troupes en laissèrent sur les chemins; aussi le gouverneur fut-il très-généreux envers eux et surtout envers leurs chefs. Non-seulement il leur payait les vivres, mais encore il leur faisait quantité de présents et de caresses, de sorte que le bruit s'en répandit dans le pays, et les naturels, bannissant toute crainte, venaient le voir, portaient ce qu'ils possédaient, et l'on avait toujours soin de les payer.

Le même jour, comme on se trouvait dans un autre village, dont le chef se nommait

Tapapiraçu, il arriva un naturel de la côte du Brésil, nommé Miguel. Cet homme, nouvellement converti, venait de l'Assomption, et retournait à la côte du Brésil. Il avait vécu longtemps avec les Espagnols. Le gouverneur eut une joie extrême de cette rencontre, l'Indien lui ayant appris précisément dans quel état se trouvaient nos compatriotes et les habitants. Le grand danger où ils devaient être exposés par la mort de Juan d'Ayolas, des autres capitaines et des soldats qui avaient été massacrés, rendait ces nouvelles très-précieuses. Cet homme, après avoir fait ce rapport, demanda de son propre mouvement à retourner à l'Assomption avec le gouverneur et à servir de guide; alors Cabeça de Vaca ordonna de renvoyer les Indiens qui étaient venus avec lui de Sainte-Catherine. Ceux-ci s'en retournèrent fort satisfaits, tant à cause des bons traitements, que des présents qu'ils reçurent de lui.

Les hommes que le gouverneur avait ame-

nés manquaient d'expérience; dans la crainte qu'ils ne fissent tort aux Indiens et qu'ils ne les maltraitassent, il leur défendit de traiter avec eux et d'aller dans leurs habitations, parce que tel est le caractère des naturels, qu'ils s'inquiètent et se fâchent de la moindre des choses, et cela aurait pu occasionner de grands malheurs et des révoltes sérieuses dans toute la contrée. Alvar ordonna que les seules personnes de l'expédition, qui comprenaient les naturels communiqueraient avec eux et achèteraient à ses frais les vivres pour la troupe. Tous les jours il distribuait lui-même les rations à chacun, et cela gratuitement et sans aucune rétribution.

La terreur que les Indiens avaient des chevaux était réellement curieuse à voir. Dans la crainte de leur déplaire, ils leur apportaient toute sorte de nourriture, des poules et du miel, leur disant de ne pas se fâcher, qu'ils leur donneraient bien à manger, de se tranquilliser, qu'ils n'abandonneraient pas leurs

villages. Mais, craignant que les chrétiens ne leur fissent quelques violences, ils établissaient leur campement très-loin de ces animaux. Les choses étant ainsi disposées, et voyant que le gouverneur punissait quiconque leur faisait le moindre mal, les naturels venaient tous sans défiance avec leurs femmes et leurs enfants. Ils arrivaient chargés de vivres, de plusieurs lieues à la ronde, dans l'intention de voir les chrétiens et leurs chevaux, comme des êtres nouveaux pour eux.

Le gouverneur et ses gens s'avançaient toujours dans l'intérieur. Étant arrivés à un village appartenant à la tribu des Guaranis, le chef sortit avec son peuple rempli de joie, et vint au-devant des nôtres. Ils apportaient du miel, des oies, des poules, de la farine de maïs, et par le moyen des interprètes ils les engageaient à se reposer chez eux, se montrant très-joyeux de leur arrivée. Ce qui fut fort agréable aux Indiens, c'est qu'on paya tout

ce qu'ils apportaient. Le chef de ce village se nommait *Pupebaje* : on lui fit présent de quelques paires de ciseaux, de couteaux et de plusieurs autres objets. Nous laissâmes ces naturels si contents, que ce n'étaient que chants et que danses par tout le pays, et nous poursuivîmes notre chemin.

Le 7 du mois de décembre, on arriva à une rivière que les Indiens nommèrent *Taquari*. Il y avait une grande quantité d'eau et le courant était très-fort. Les rives sont habitées par une peuplade dont le chef se nommait *Abangobi*. Il vint avec tous ses sujets, hommes, femmes et enfants, au-devant du gouverneur, et lui apporta beaucoup de vivres qui furent payés suivant l'habitude. Tous ces Indiens sont de la même race, et parlent la même langue.

De ce village on poussa plus avant en laissant les naturels très-satisfaits; ils allaient d'un village à l'autre pour annoncer les bons traitements qu'ils recevaient, et montrer nos

présents, de façon que partout où l'on devait passer on trouvait des gens très-pacifiques, et qui venaient au-devant de nous. Ils étaient chargés de vivres dont ils recevaient le prix à leur satisfaction. Le 14 décembre, après avoir traversé quelques villages d'Indiens guaranis, où le gouverneur fut bien reçu et se pourvut de vivres, il arriva avec sa troupe chez une nation dont le chef se nomme *Tocanguoir*, et l'on se reposa un jour, car la troupe était fatiguée. Le chemin que l'on suivit était à l'ouest-nord-ouest quart nord. Les pilotes prirent la hauteur qu'ils trouvèrent de vingt-quatre degrés et demi, à un degré du tropique. Pendant tout le chemin, depuis que l'on était entré dans le pays habité, la contrée n'était que grandes plaines fort gaies, boisées et arrosées par de nombreux cours d'eau, des fontaines, des ruisseaux d'une eau excellente et légère; enfin tout le pays est très-propre à mettre en culture et à coloniser.

CHAPITRE VIII.

—

Des fatigues que le gouverneur et ses gens supportèrent pendant la route.—De la nature des pins et des pommes-de-pins de ce pays.

Après avoir quitté la ville de *Tuguy*, le gouverneur et sa troupe marchèrent jusqu'au 19 décembre sans trouver aucun village; la route fut très-pénible à cause des nombreuses rivières et des mauvais pas qu'il fallut faire franchir aux hommes et aux chevaux. On fut

forcé de construire jusqu'à dix-huit ponts dans un seul jour, tant pour le passage des rivières que pour celui des marais qui étaient dangereux et très-nombreux. On traversa aussi des montagnes fort élevées et couvertes de forêts de cannes très-grosses, garnies d'épines très-fortes et très-pointues, ainsi que d'autres arbustes qui obligeaient à envoyer vingt hommes en avant pour ouvrir le chemin. On resta longtemps à franchir ces forêts qui étaient si touffues qu'on n'apercevait pas le ciel. Le 19 on arriva à un village de guaranis. Ces Indiens, leur chef, les femmes et les enfants vinrent jusqu'à deux lieues au-devant des Espagnols, en portant des vivres, des poules, des oies, du miel, du maïs, des patates, d'autres fruits et de la farine de pomme de pin dont ils préparent une grande quantité.

Le pays abonde en pins, et ces arbres sont si gros, que quatre hommes ensemble ne peuvent en embrasser un. Ils sont très-éle-

vés, très-droits et fort bons pour faire des mâts de vaisseau. Les fruits en sont gros, et les graines du volume des glands. L'écorce est semblable à celle des châtaignes, mais le goût diffère de celles d'Espagne. Les Indiens en font de la farine. Il y a dans ce pays beaucoup de sangliers et de singes qui mangent ces graines de pins de la manière suivante: les singes montent au sommet des pins, s'y accrochent par la queue, et, travaillant des pieds et des mains, ils font tomber une grande quantité de pommes, ils descendent ensuite pour les manger; mais souvent il arrive que les sangliers attendent que les singes les aient fait tomber, et, tandis que ceux-ci descendent, ils se précipitent sur ces fruits et les dévorent malgré les cris que les singes poussent du haut des arbres. Ce pays produit aussi une variété de fruits de diverses espèces et de différents goûts qui mûrissent deux fois l'an.

Le gouverneur séjourna à *Tuguy* le jour de Noël pour célébrer cette fête et pour faire reposer la troupe. On y trouva de quoi se nourrir, car les Indiens fournirent abondamment de tous les vivres qu'ils possédaient. Les Espagnols, tant à cause de la fête que des bons traitements des Indiens, se divertirent beaucoup; cependant le repos était très-préjudiciable. La troupe, ne prenant pas d'exercice et ayant des vivres autant qu'on en pouvait désirer, ne cessait de manger, et cela occasionnait des fièvres, ce qui n'arrivait pas quand on était en marche. L'on partit, et les deux premiers jours la santé revint comme au commencement du voyage. La troupe demanda avec instance au gouverneur d'accorder quelques jours de repos, mais il ne voulut pas y consentir parce que déjà l'expérience lui avait appris que les soldats retomberaient malades. Ceux-ci pensaient qu'il le faisait pour leur donner plus de mal, mais l'événement leur fit

comprendre qu'il en agissait ainsi pour leur bien, puisque beaucoup s'étaient trouvés indisposés par suite d'excès de nourriture, comme il l'avait prévu.

CHAPITRE IX.

—

Le gouverneur et ses gens souffrent de la famine. — Ils se nourrissent de vers qu'ils retirent des roseaux.

Le 28 décembre, le gouverneur et sa troupe partirent du village de Tuguy après avoir laissé les Indiens très-satisfaits. Ayant marché toute la journée sans trouver aucune habitation, ils arrivèrent à une rivière très-profonde, très-large et très-rapide. Les bords

étaient ombragés de cyprès, de cèdres, et de beaucoup d'autres arbres : on eut bien de la peine à la passer. Ces jours-là et les trois suivants on s'avança dans la plaine, et l'on traversa cinq villages guaranis. Les habitants, leurs femmes et leurs enfants vinrent tous recevoir les Espagnols, et portèrent tant de vivres que l'on en eut à profusion. Les naturels, satisfaits des bons traitements et des prix que le gouverneur leur paya, se montrèrent très-pacifiques.

Toute cette contrée est fort gaie, traversée par des cours d'eau nombreux, et bien boisée. Tous les habitants des villages cultivent pu maïs, de la cassave, d'autres graines, des patates de trois espèces, des blanches, des rouges et des jaunes : ces racines sont très-grosses et très-savoureuses. Ils élèvent des oies, des poules, et recueillent beaucoup de miel dans les creux des arbres.

Le 1er de janvier, de l'année de notre Seigneur 1542, Alvar-Nuñez quitta les villages

des Indiens, et s'avança à travers des montagnes et des endroits couverts de roseaux fort épais, dans lesquels la marche fut très-pénible. Jusqu'au 5 du même mois on ne vit aucun village : outre la fatigue de la route, on souffrit cruellement de la famine. En passant dans les roseaux on découvrit entre les nœuds de ces plantes des vers blancs aussi longs et aussi gros que le doigt : la troupe les fit frire pour les manger; il en sortait tant de graisse que cette friture était très-facile à faire : tout le monde s'en nourrit et la trouva excellente. Dans les nœuds d'une autre espèce de roseau on trouva de fort bonne eau, ce qui fut un grand soulagement. Pendant toute la route on cherchait ces roseaux qui nous préservèrent de la famine dans ces déserts. On traversa avec beaucoup de mal deux grandes rivières très-profondes qui coulent vers le nord. Le lendemain, 6 de janvier, après avoir marché dans l'intérieur du pays sans trouver aucune habitation, on alla passer la nuit sur le bord

d'une autre rivière, large, rapide, et remplie de nombreux bouquets de roseaux, où la troupe recueillit des vers. Le jour suivant, le gouverneur traversa un superbe pays, coupé par de belles eaux, très-abondant en cerfs du Pérou, sangliers et autres animaux : on en tua plusieurs que l'on partagea à la troupe. Ce jour-là on franchit deux petites rivières. Dieu permit que pendant tout ce temps aucun chrétien ne tombât malade, et tous marchèrent fort bien, espérant arriver à l'Assomption. Depuis le 6 janvier jusqu'au 10 du même mois, on traversa un grand nombre de villages indiens appartenant aux Guaranis. Les habitants étaient très-paisibles ; tous arrivaient gaiement au-devant du gouverneur, chaque village avec son chef ; les habitants, leurs femmes et leurs enfants étaient chargés de provisions qui furent très-utiles aux Espagnols.

Cependant les deux moines, frère Bernard d'Armenta et frère Alonzo Lebron,

allaient en avant pour s'emparer des vivres, et quand le gouverneur et son monde se présentaient, les Indiens n'avaient plus rien à leur donner. La troupe s'en plaignit, car cela était souvent arrivé. Cabeça de Vaca enjoignit aux religieux de ne plus le faire, et de ne pas conduire avec eux des Indiens de tout âge, gens inutiles qu'ils nourrissaient. Ils refusèrent de se conformer à ses ordres; alors toute la troupe voulut les chasser, et on l'aurait fait si le gouverneur ne s'y fût opposé, parce qu'il s'agissait du service de Dieu et de sa majesté. A la fin ils quittèrent la troupe, et ils prirent un autre chemin contre la volonté du gouverneur. Celui-ci les envoya chercher dans un village d'Indiens où ils s'étaient réfugiés, et il est certain que s'il ne les eût pas fait prendre et ramener, ils auraient été exposés à de grands dangers.

Le 10 de janvier on se remit en marche. La troupe traversa beaucoup de rivières, de ruisseaux et de mauvais pas, des montagnes

élevées et des hauteurs couvertes de roseaux. Chaque chaîne de montagne que l'on franchissait avait une vallée d'excellente terre, un ruisseau, des sources et des bois; toute cette contrée est remplie de cours d'eau, parce qu'elle est au delà du tropique. La route que l'on suivit pendant ces deux jours était à l'ouest.

CHAPITRE X.

De la frayeur que les chevaux inspirent aux Indiens.

Le 14 de janvier on traversa des villages appartenant aux Guaranis, qui tous vinrent recevoir les Espagnols avec beaucoup de joie. Ils portaient du maïs, des poules, du miel et d'autres aliments, parce que le gouverneur les payait ce qu'ils voulaient. Ces gens en livraient

une si grande quantité, qu'on laissait le surplus sur la route. Tous étaient entièrement nus, aussi bien les hommes que les femmes; ils avaient une grande frayeur des chevaux. Ils priaient le gouverneur de dire à ces animaux de ne pas se mettre en colère, et, pour les apaiser, ils leur portaient à manger.

C'est ainsi que l'on arriva à une rivière large et profonde, nommée *Yguatu*; elle est très-belle, très-poissonneuse, et les bords sont bien boisés. Sur la rive est une ville de Guaranis, qui cultivent le maïs et les cassaves, comme dans les autres parties du pays qu'on avait traversées. Ces Indiens vinrent recevoir le gouverneur. Ils paraissaient avoir appris son arrivée et les bons traitements que l'on faisait aux naturels. Ils apportèrent beaucoup de vivres. Dans tout ce pays les pins sont très-communs; ils ont beaucoup de fruits semblables à ceux dont on a déjà parlé. Les habitants se montraient tous serviables, parce que le gouverneur les traitait fort bien. La

rivière d'Yguatu coule à 25 degrés à l'ouest; elle peut être de la largeur du Guadalquivir. D'après le rapport des naturels (plus tard on vit que c'était vrai), on devait trouver sur ses bords de nombreux villages; les habitants sont les plus riches de toute la contrée; le travail de la terre et l'éducation de la volaille en sont les causes. Ils élèvent beaucoup d'oies, de poules et d'autres oiseaux; ils ont quantité de gibier, des sangliers, des cerfs, des tapirs, des perdrix, des cailles et des faisans. La rivière est très-poissonneuse. Ils sèment et recueillent une grande quantité de maïs, des patates, des cassaves, des *mandubies*; ils ont encore beaucoup d'autres fruits, et les arbres leur fournissent une grande quantité de miel.

Le gouverneur résolut dans ce village d'écrire aux officiers de sa majesté, aux capitaines et aux Espagnols qui résidaient à l'Assomption, pour leur faire savoir comment, d'après les ordres du roi, il allait les secourir.

Il envoya deux Indiens porter cette lettre.

Une nuit, pendant qu'on était sur le bord du Rio *Piqueri*, un chien mordit à la cuisse un nommé Francisco Orejon, bourgeois d'Avila; quatorze autres Espagnols, fatigués par la lon- marche qu'ils avaient faite, tombèrent aussi malades, et restèrent avec Orejon; ils devaient suivre à petites journées. Le gouverneur recommanda aux naturels d'avoir soin d'eux, de les protéger et de leur servir de guides, afin qu'après être rétablis ils vinssent le rejoindre; et, pour que les Indiens le fissent de bon cœur, il donna au chef du village et aux autres naturels beaucoup de présents dont ils furent charmés.

Toute la contrée qu'Alvar-Nuñez et ses gens parcoururent en faisant ce voyage de découverte est remplie de grandes campagnes cultivées, arrosées par de très-bonnes eaux, des rivières, des ruisseaux et des fontaines; elle est boisée et bien ombragée. Ce sol, le plus fertile du monde, est très-propre à la culture et

à la colonisation. De nombreuses parties sont favorablement exposées pour des sucreries; le pays est très-giboyeux, les habitants sont des Guaranis; ils mangent de la chair humaine. Tous sont cultivateurs, élèvent des oies et des poules, sont généralement très-doux et amis des chrétiens. Avec peu de peine on les instruirait dans notre sainte foi catholique, ainsi que l'expérience l'a démontré. A en juger par la nature du sol, il est certain que, s'il y a des mines d'argent au monde, c'est là qu'il doit y en avoir.

CHAPITRE XI.

—

Le gouverneur navigue sur le Rio Yguaçu.— Pour franchir un mauvais pas occasionné par une cascade du fleuve, il transporte par terre et à force de bras ses canots pendant une lieue.

Le gouverneur, ayant laissé les Indiens du Rio Piqueri dans des dispositions très-pacifiques, s'avança par terre en traversant un grand nombre de villages. Les Guaranis venaient le recevoir sur la route avec beaucoup de vivres, et montraient une grande joie de

son arrivée. Il faisait de nombreux présents aux chefs des villages : jusqu'aux vieilles femmes et aux enfants, tous arrivaient à la rencontre des Espagnols chargés de maïs et de patates. Il en fut de même dans les autres villages de ce pays, qui étaient à une journée de marche ou deux les uns des autres. Tous les habitants arrivaient en portant des vivres, et, bien avant de parvenir aux villages par où l'on devait passer, ils enseignaient le chemin, dansaient, et se réjouissaient de nous voir. Ce qui surtout augmentait leur joie, c'est lorsque les femmes âgées se montraient contentes ; car ils se conduisaient d'après elles, leur témoignaient une grande déférence, et leur obéissaient bien mieux qu'aux vieillards.

Le dernier jour de janvier, en pénétrant toujours dans l'intérieur de la province, les Espagnols parvinrent à la rivière d'Yguaçu ; mais avant d'y arriver ils parcoururent un désert pendant huit jours consécutifs sans trouver aucun village. Cette rivière est la pre-

mière que l'on avait passée depuis la côte du Brésil. Elle porte aussi le nom d'Yguaçu dans cette contrée; elle coule de l'est à l'ouest; les bords en sont déserts. On trouva que la latitude était à vingt-cinq degrés et demi. Dès que l'on fut près de cette rivière, on apprit des Indiens qu'elle se jetait dans le Parana, nommé aussi Rio de la Plata, et que sur les bords de ces deux cours d'eau des naturels avaient tué les Portugais envoyés par Martin Alonzo dé Sosa, pour découvrir le pays. Les Indiens les assaillirent et les massacrèrent au moment où ils traversaient la rivière dans des canots. Quelques habitants des bords du Parana, qui avaient tué les Portugais, avertirent le gouverneur que ceux du Rio-Pequiri étaient de très-mauvaises gens, et qu'ils nous attendaient au passage de la rivière pour nous attaquer et nous massacrer. En conséquence, Alvar après avoir tenu conseil, résolut, pour s'assurer de la possession de rive, de descendre l'Yguaçu

d'un côté avec une partie de ses gens, tandis que le reste de la troupe descendrait de l'autre, et d'entrer dans le Rio-Parana. Les cavaliers devaient aller par terre, en ayant le soin de marcher de front sur les deux rives afin d'effrayer les naturels. Tous les piétons reçurent l'ordre de passer dans des canots. Le gouverneur monta avec quatre-vingts hommes dans des embarcations qu'il acheta aux Indiens du pays : les fantassins descendirent sur la rivière. Les chevaux allèrent par terre, et tous devaient se rejoindre dans le Rio-Parana. Le fleuve était si rapide que les canots furent emportés avec furie.

Loin de l'endroit où l'on s'était embarqué le courant forme une chute par-dessus des rochers fort élevés. L'eau, en tombant, produit un si grand fracas qu'on l'entend de plusieurs lieues, et l'écume chassée avec violence s'élève à la hauteur de deux lances et plus. Il fut donc nécessaire de sortir des canots, de les tirer de l'eau et de les transporter

par terre jusqu'au delà de la cataracte. On les porta à force de bras pendant plus d'une demi-lieue (1), ce qui occasionna des peines extraordinaires. Ce mauvais pas ayant été franchi, on remit à flot les embarcations, on continua le voyage, et l'on descendit la rivière jusqu'au Rio-Parana. Dieu daigna permettre que la troupe qui avait voyagé par terre et les canots qui portaient le gouverneur et ses gens arrivassent en même temps. On trouva sur la rive un grand nombre d'Indiens guaranis tous couverts de plumes de perroquets, bigarrés et peints de toutes sortes de façons et de couleurs. Ils portaient à la main leurs arcs et leurs flèches, et se rangèrent en bataille, ce qui fut un très-beau spectacle. L'arrivée du gouverneur et de ses gens les remplit de terreur, et la confusion se mit dans leurs rangs. Nous commençâmes à leur parler par l'entremise d'un interprète et à distribuer aux chefs des présents de grande valeur,

(1) Le sommaire du chapitre dit une lieue.

et comme ils étaient très-avides et fort amis des nouveautés, ils s'apaisèrent et s'approchèrent de Cabeça de Vaca et de ses troupes. Un grand nombre aidèrent même à effectuer le passage de la rivière. Aussitôt que l'on fut de l'autre côté, le gouverneur ordonna de faire des espèces de radeaux (*balsas*) avec les canots en les unissant deux à deux. Ce travail terminé, le reste des gens passa en deux heures sur le bord opposé. Le Rio-Parana avait une grande portée d'arbalète de large à l'endroit où on le franchit; il était très-profond et fort rapide. Dans ce passage un canot chargé de chrétiens chavira; un homme entraîné par le courant se noya et il ne reparut plus. La profondeur du fleuve et la rapidité du courant occasionnent de grands tourbillons.

CHAPITRE XII.

L'on construit des radeaux pour le transport des malades.

Quand le gouverneur eut franchi le Rio-Parana, il fut très-peiné d'apprendre que les deux brigantins qu'il avait envoyé demander aux capitaines qui résidaient à l'Ascension n'avaient pas paru, quoique dans une lettre écrite dès son arrivée au Rio-Parana, il leur

eût recommandé de les expédier. Cette mesure était nécessaire pour protéger la marche des troupes contre les naturels, et pour transporter les malades et les hommes fatigués de cette longue route. Alvar en fut d'autant plus contrarié que l'on savait qu'il arrivait, que les malades étaient fort nombreux, ne pouvaient marcher et qu'il n'était pas prudent de faire halte au milieu de tant d'ennemis : c'eût été leur fournir l'occasion de machiner quelques-unes de leurs trahisons habituelles. Il se décida donc à envoyer les malades, par la voie du fleuve, dans les balsas, les confiant à un chef indien, nommé Yguaron, à qui il fit des présents. Cet homme s'était offert de les accompagner jusqu'au village d'un certain Francisco, qui avait été au service de Gonzalo d'Acosta, persuadé que, pendant la route, les malades rencontreraient les brigantins, qui les recueilleraient, et qu'en attendant l'Indien, nommé Francisco, qui habitait le Rio-Parana, à quatre journées en descendant le fleuve, les

protégerait. Cabeça de Vaca commanda donc à trente malades de monter dans les balsas avec cinquante arquebusiers et arbalétriers pour leur servir d'escorte. Dès qu'il les eut embarqués, il partit avec les autres troupes pour l'Assomption, en suivant la route de terre. D'après les assurances des habitants des bords du Rio-Parana, il y avait neuf jours de marche. Il fut pris possession de cette rivière au nom de sa majesté, et les pilotes trouvèrent que la hauteur était à vingt-quatre degrés.

Le gouverneur s'avança avec ses gens à travers le pays, passant dans les villages des Guaranis, qui le reçurent très-bien; ils venaient au-devant lui, suivant leur habitude, tous chargés de vivres. Dans cette marche, on traversa plusieurs marais très-étendus, des rivières et d'autres mauvais pas, où l'on éprouva beaucoup de fatigues pour construire des ponts afin de faciliter le passage des gens et des chevaux. Une fois au delà du Rio-Parana, tous les habitants de ces peuplades

accompagnèrent les Espagnols d'un village à l'autre, et témoignèrent beaucoup d'amitié et de bonne volonté. Ils les servaient et leur rendaient de bons offices, soit en les conduisant, soit en fournissant des vivres, choses que le gouverneur récompensait et payait généreusement. Pendant la route, un Espagnol, qui était parti de l'Assomption, vint au-devant du gouverneur pour s'informer de sa venue, et en rendre compte aux chrétiens et aux autres habitants de cette ville; car l'extrême besoin et le vif désir de le voir arriver à leur secours, lui et ses troupes, les empêchaient de croire qu'ils allaient en recevoir un tel bienfait, et ils voulaient le voir de leurs propres yeux, bien qu'ils eussent reçu sa lettre. Ce chrétien informa Cabeça de Vaca de la situation difficile où se trouvait la colonie, et des décès qui avaient eu lieu, tant des compagnons de Juan d'Ayolas que des autres chrétiens tués par les naturels; ce qui consternait tous les colons, surtout depuis la dépopulation de Buénos-

Ayres. Ces gens avaient d'abord attendu d'Espagne des secours, des vaisseaux et des troupes; mais l'abandon de ce port leur avait fait perdre tout espoir. Il raconta aussi bien d'autres malheurs qu'ils avaient éprouvés.

CHAPITRE XIII.

—

Le gouverneur arrive à l'Assomption.

Le gouverneur acquit, par l'Espagnol nouvellement arrivé, la certitude de la mort de Juan d'Ayolas, de ses compagnons et des autres chrétiens. Il reconnut donc l'absolue nécessité où se trouvaient ceux qui étaient à l'Assomption de recevoir des secours. Sachant

aussi que l'on avait quitté le port de Buénos-Ayres, où il avait ordonné au vaisseau amiral de se rendre avec les cent quarante personnes restées à Sainte-Catherine, il fut persuadé du grand danger où ces gens seraient en trouvant le pays abandonné par les chrétiens et rempli d'une multitude d'ennemis. En conséquence, il se décida, pour porter de prompts secours à ceux de l'Assomption et être utile aux Indiens alliés, sujets de sa majesté, à marcher dans l'intérieur du pays avec la plus grande diligence en traversant un nombre considérable de villages de la nation guarani. Ces naturels, ainsi que beaucoup d'autres bien plus éloignés de sa route, venaient pour le voir, portant des vivres, car, ainsi que je l'ai dit, le bruit des bons traitements et des présents qu'il faisait se répandait partout, et les Indiens arrivaient pleins de joie et d'intentions amicales. Ils amenaient avec eux leurs femmes et leurs enfants, ce qui prouve la confiance qu'ils

avaient en lui et dans ses gens, et ils servaient de guides.

Tous les naturels des villages par où l'on passa en faisant cette reconnaissance du pays avaient des maisons de paille et de bois. On vit parmi eux beaucoup d'Indiens de l'Assomption, qui, l'un après l'autre, vinrent parler au gouverneur en castillan, lui disant qu'il était le bien venu; ils faisaient le même compliment à tous les Espagnols, et se montrèrent très-contents de son arrivée. Ces gens, par leurs manières, faisaient voir qu'ils avaient vécu avec des chrétiens. Comme les naturels savaient qu'Alvar-Nuñez et ses gens voulaient se rendre à l'Assomption, ils ouvraient les chemins, et les rendaient praticables. Ils se rangeaient en ordre avec leurs femmes et leurs enfants, et comme en procession, pour attendre l'arrivée du gouverneur, tenant dans leurs mains de nombreuses provisions, des fruits, du maïs, du pain, des patates, des poules, du poisson, du miel et de la

viande de cerfs tout apprêtée qu'ils donnaient et distribuaient généreusement aux Espagnols. En signe de paix et d'amitié, ils élevaient les mains, et ils disaient dans leur langue et souvent dans la nôtre que le gouverneur et les siens étaient les bien venus. Pendant la route ils se montraient très-sociables et causaient comme s'ils eussent été nos compatriotes, ou s'ils eussent été élevés en Espagne.

En voyageant ainsi, il plut à Dieu que le samedi 11 du mois de mars de l'année 1542, à neuf heures du matin, le gouverneur et ses gens arrivassent à l'Assomption, où ils trouvèrent les Espagnols qu'ils allaient secourir.

Cette ville est bâtie sur les bords du Rio-Paraguay, à 25 degrés de longitude méridionale. Avant d'y entrer, les capitaines et les autres habitants vinrent recevoir Alvar-Nuñez avec une joie incroyable. Ils disaient que jamais ils n'auraient espéré recevoir des secours à cause des dangers et des difficultés

d'un voyage que personne encore n'avait fait. Le port de Buénos-Ayres, par où ils avaient eu quelques espérances de recevoir du renfort, était abandonné, ce qui avait encouragé les naturels à les attaquer pour les massacrer, et de longues années s'étaient passées sans qu'aucun Espagnol n'arrivât dans cette contrée.

Le gouverneur se réjouit avec eux, les reçut avec beaucoup d'affection, et leur dit qu'il venait les secourir d'après les ordres de sa majesté. Il communiqua ses pouvoirs et ses instructions en présence de Domingo d'Irala, lieutenant du gouverneur de ladite province, des officiers, qui étaient Alonzo de Cabrera, contrôleur, natif de Loxa, Philippe de Cacerès, contador, de Madrid, Pédro Dorantès, facteur, natif de Bejar, et des autres capitaines et habitants de la province. Ces pièces leur furent lues ainsi qu'aux prêtres et aux soldats qui y résidaient, en vertu de quoi ils reçurent le gouverneur et le reconnurent

au nom de sa majesté comme capitaine général de la province. On lui remit les insignes des différentes magistratures qu'il confia de nouveau à diverses personnes pour qu'elles administrassent dans cette province la justice civile ou criminelle.

CHAPITRE XIV.

—

Les Espagnols qu'on avait laissés malades sur les bords du Puqueri arrivent à l'Assomption.

Il y avait huit jours que le gouverneur était à l'Assomption lorsque tous les chrétiens malades ou bien portants qu'il avait envoyés dans des radeaux sur le Rio-Parana y arrivèrent. Ils étaient fatigués de la route ; mais il n'en manquait qu'un seul qui avait été tué par un tigre. Ils rapportèrent à Alvar-Nuñez

que les Indiens de la rivière, ayant formé de grandes coalitions, s'étaient rassemblés sur le Paraguay et sur les rivages, et pendant que les nôtres descendaient ce fleuve, un grand nombre les avaient attaqués, et leur avaient lancé une grêle de flèches en jetant de grands cris et en battant du tambour. Ensuite ils les avaient entourés avec plus de deux cents canots, afin d'entrer dans les radeaux pour prendre et tuer ceux qui les montaient. Pendant quatorze jours et quatorze nuits les Espagnols n'avaient cessé que peu d'instants de combattre. Les naturels qui occupaient les bords et ceux des canots tiraient continuellement sur eux. Ces Indiens avaient de grands harpons pour amener les radeaux à terre. Leurs cris et leurs hurlements étaient tels qu'il semblait que le ciel et la terre combattaient ensemble. Ceux du rivage relevaient ceux du fleuve; tandis que les uns se reposaient, les autres combattaient, et cela avec tant d'ordre, qu'ils ne cessaient de causer aux

nôtres beaucoup de fatigue, si bien qu'il y eut jusqu'à vingt Espagnols de blessés, mais à la vérité légèrement. Cependant les radeaux ne cessaient de naviguer jour et nuit. Comme le courant était fort, ils étaient emportés sans qu'il fût nécessaire de beaucoup travailler, excepté pour empêcher qu'ils ne touchassent la terre où était tout le danger. Néanmoins, quelques tourbillons d'eau firent plusieurs fois courir de grands dangers aux radeaux en les faisant pirouetter, et si ce n'eût été la grande adresse de ceux qui les dirigeaient, ces tourbillons les auraient portés à terre où les Espagnols eussent été massacrés. Ils voyagèrent ainsi sans trouver qui les secourût. Les Indiens les suivirent dans leurs canots pendant quatorze jours sans cesser de tirer des flèches et de combattre jour et nuit. Enfin les nôtres arrivèrent près du village de l'Indien Francisco, qui avait été esclave et élevé chez les chrétiens.

Ce chef, accompagné de ses gens, vint sur

le bord de la rivière pour recevoir les chrétiens et les protéger. Il les conduisit dans une île, près de son village, où il leur donna des vivres, car ils étaient épuisés par les fatigues du combat continuel qu'ils avaient soutenu, et ils mouraient de faim. Les blessés se reposèrent dans cet endroit, s'y guérirent, et les ennemis battirent en retraite sans oser les attaquer. Les deux brigantins envoyés pour leur porter secours étant arrivés, ils s'y embarquèrent et vinrent à l'Assomption.

CHAPITRE XV.

—

Le gouverneur, voulant repeupler Buenos-Ayres, envoie du renfort à ceux qui s'y rendaient sur le vaisseau amiral.

Alvar-Nunez ordonna de préparer deux brigantins le plus tôt possible, de les charger de vivres et d'autres objets nécessaires; et, les ayant fait monter par d'anciens colons du port de Buénos-Ayres qui connaissaient le Rio-Parana, il les envoya porter du secours

aux cent quarante Espagnols embarqués sur le vaisseau amiral, qu'il avait fait partir de Sainte-Catherine; car ces gens se trouvaient dans un grand danger, puisque le port de Buénos-Ayres avait été abandonné. Il ordonna de le reconstruire dans l'endroit le plus favorable, cette colonie étant indispensable pour la sûreté des Espagnols qui habitaient cette province et de ceux qui pourraient venir par la suite. En effet, les navires chargés pour cette contrée doivent aller jeter l'ancre dans le fleuve : là on est forcé de construire des brigantins pour le remonter pendant trois cent cinquante lieues, distance de ce port à l'Assomption. Cette navigation est très-difficile et très-dangereuse.

Les deux premiers brigantins partirent le 16 avril. Le gouverneur commanda aussitôt d'en faire deux autres, qui, chargés de provisions et de monde, devaient aller aussi porter du secours aux Espagnols et repeupler le port de Buénos-Ayres. Il donna l'ordre aux capitai-

nes de ces brigantins de bien traiter les naturels du Rio-Parana, sur lequel ils devaient naviguer, et de les attirer par la douceur sous la domination du roi; il leur dit de prendre note de tout ce qu'ils feraient dans cette expédition pour qu'il pût en rendre compte à sa majesté. Ces dispositions ayant été arrêtées, il commença à s'occuper des choses qui avaient rapport au service de Dieu et de sa majesté et à la pacification de la province. Afin de mieux remplir ces deux devoirs, Alvar convoqua le clergé, les religieux qui y résidaient et ceux qu'il avait emmenés; puis, devant les officiers de sa majesté, les capitaines et soldats rassemblés à cet effet, il les pria en termes affectueux de prendre un soin particulier de l'instruction et de la conversion des naturels sujets du roi. Il ordonna ensuite de donner lecture de certains passages d'une lettre du roi, où sa majesté parlait de la conduite qu'il fallait tenir avec les Indiens, et disait que les moines, prêtres et religieux devaient veiller,

avec le plus grand soin, à ce qu'ils ne reçussent aucuns mauvais traitements. Le gouverneur leur dit de l'avertir de ce que l'on ferait contrairement à ces ordres, afin d'y apporter remède, promettant de fournir tout ce qui serait nécessaire pour cette sainte cause et pour la célébration des offices divins. En conséquence, ils reçurent du vin, de la farine, et des ornements qu'il avait apportés pour desservir les églises et les monastères, pour le besoin du service divin, et pour administrer les saints sacrements; le gouverneur leur fit aussi délivrer un tonneau de vin pour leur usage.

CHAPITRE XVI.

—

Comment les naturels tuent leurs ennemis et les mangent.

Quelque temps après l'arrivée du gouverneur, les naturels et les conquérants lui adressèrent des plaintes très-graves contre les officiers de sa majesté. Cabeça de Vaca fit donc rassembler tous les Indiens sujets du roi, et leur dit, en présence des religieux et du clergé, que le roi l'avait envoyé pour les pro-

téger, qu'ils devaient s'appliquer à la connaissance de Dieu, s'instruire, se faire chrétiens par le moyen des prêtres, qui étaient venus pour eux comme des envoyés de Dieu, et se soumettre à sa majesté; qu'en agissant ainsi, ils seraient mieux traités et protégés plus efficacement que jamais ils ne l'avaient été.

Il leur défendit de manger de la chair humaine, leur disant que c'était un grand crime et une grave offense qu'ils faisaient à Dieu. Les religieux et le clergé leur parlèrent aussi, les instruisirent; et, afin de les satisfaire, on leur distribua de nombreux présents, des chemises, des vêtements, des bonnets et autres objets, qu'ils reçurent avec un plaisir extrême.

Les Guaranis parlent une langue comprise de toutes les autres nations de la province. Lorsqu'ils sont en guerre, ils mangent la chair des Indiens leurs ennemis; alors ils conduisent les prisonniers à leur village, se divertissent avec eux; ils dansent, chantent et cé-

lèbrent des fêtes jusqu'à ce que le captif soit bien en chair; car, dès qu'ils se sont emparés de lui, ils l'engraissent et lui fournissent autant d'aliments qu'il en désire. Ils lui livrent leurs femmes et leurs filles, afin qu'il prenne ses ébats avec elles. Ce sont ces Indiennes elles-mêmes qui ont soin de le nourrir. Celles qui sont le plus en considération le font coucher avec elles, et le parent de diverses manières, suivant leur usage. Elles lui mettent beaucoup de plumes et des colliers blancs, faits avec des os et des pierres qu'ils recherchent extrêmement. Quand le prisonnier a pris de l'embonpoint, les plaisirs, les danses et les chants redoublent. Alors les hommes arrivent; ils arrangent et parent trois petits garçons de six à sept ans, et leur mettent dans la main une petite hache de cuivre. Le plus brave de la peuplade saisit une épée de bois, nommée *macana*, puis on conduit le captif sur une place, où on le fait danser pendant une heure; l'Indien s'avance, et

lui assène des deux mains un coup de son épée dans les reins, et un autre dans les jambes pour le terrasser. Il arrive quelquefois que six coups appliqués sur la tête ne peuvent le tuer. La dureté de leur crâne est surprenante, car l'épée avec laquelle on le frappe à deux mains est d'un bois noir dur et pesant, et le bourreau serait de force à abattre un taureau d'un seul coup. Cependant il en faut un grand nombre pour les tuer. Aussitôt qu'il est terrassé, les enfants arrivent avec leurs petites haches; le plus grand d'entre eux, ou le fils du chef du village, frappe sur la tête du captif, puis les autres l'imitent à coups redoublés jusqu'à ce que le sang jaillisse, pendant que les Indiens les exhortent à être braves, à s'exercer, à avoir le courage de tuer leurs ennemis et à faire la guerre. Ils leur disent de se venger et de se souvenir que ce prisonnier a tué leurs amis. Après sa mort, celui qui lui a donné le premier coup prend son nom, qu'il porte par la suite comme un

témoignage de sa vaillance. Alors les vieilles femmes dépècent le cadavre, font cuir les chairs, les partagent, et on les mange. Ils regardent cette nourriture comme un aliment excellent. Ensuite ils recommencent leurs danses et leurs jeux, qui durent plusieurs jours. Ils disent que leur ennemi, le meurtrier de leur parent, est mort par leurs mains; que maintenant ceux-ci reposeront en paix, et se réjouiront de cette vengeance.

CHAPITRE XVII.

De la paix que le gouverneur contracta avec les Indiens Agazes.

Sur les bords du Rio-Paraguay habite une nation d'Indiens, nommée *Agazes;* c'est la plus redoutée de tout le pays. Outre qu'ils sont vaillants et aguerris, ils sont très-perfides. Sous prétexte de traiter de la paix, ils ont commis de grands ravages, tué nombre

d'autres naturels et même beaucoup des leurs, afin de se rendre maîtres de tout le pays; de sorte que l'on s'en méfie. Leur taille est gigantesque; ils vont en course sur le fleuve dans des canots, s'apostent sur le rivage pour piller les Guaranis, leurs plus grands ennemis. Ils vivent de poissons et de gibier, et ne cultivent pas la terre. Ils ont coutume de prendre des Guaranis, de leur lier les mains et de les enlever dans leurs embarcations; puis ils se rendent chez eux et leurs parents viennent à leur rencontre. Ils frappent les prisonniers devant leurs pères, leurs fils, leurs femmes et leurs parents, et leur disent qu'ils les engraissent pour les tuer ensuite. Ils emportent autant de vivres qu'ils en peuvent charger dans leurs canots; puis ils retournent chez eux en emmenant les captifs. Ils font fréquemment ces expéditions. Il est rare qu'ils échangent ceux qu'ils ont pris. Quand ils sont fatigués de les garder dans leurs canots et de les battre, ils leur coupent la tête, et la placent sur

des pieux plantés au bord du fleuve. Avant l'arrivée du gouverneur, les Espagnols avaient combattu contre ces Indiens; ils en avaient tué un grand nombre, mais ils avaient fini par faire la paix avec eux. Les Agazes, suivant leur coutume, violèrent ce traité, maltraitèrent les Guaranis et leur enlevèrent beaucoup de vivres. Quand Cabeça de Vaca vint à l'Assomption, il y avait peu de jours que les Agazes avaient commencé les hostilités et pillé certains villages des Guaranis. Chaque jour ils inquiétaient la ville et la tenaient en alerte. Les principaux chefs des Agazes, ayant appris l'arrivée du gouverneur (on les nommait *Abacoten*, *Tabor et Alabos*), vinrent dans des canots, accompagnés d'un grand nombre des leurs; ils se présentèrent au gouverneur, et lui dirent qu'ils venaient faire acte de soumission à sa majesté et contracter amitié avec les Espagnols; que si, jusqu'à présent, ils n'avaient pu maintenir la paix, c'était la faute de quelques jeunes fous très-audacieux, qui,

sans leur permission, se mettaient en campagne, et donnaient à penser que les chefs rompaient les conditions de la paix; que d'ailleurs ces jeunes gens avaient été punis. Ils prièrent le gouverneur de les recevoir, et demandèrent à faire une alliance avec nous, promettant de la maintenir. Ils parlèrent ainsi en présence du clergé, des religieux et des officiers de sa majesté. Alvar-Nuñez les accueillit avec beaucoup d'amitié, et leur répondit qu'il consentait avec plaisir à recevoir les Agazes comme sujets du roi et amis des chrétiens, pourvu qu'ils ne violassent plus les traités comme par le passé. Il les avertit qu'autrement il les regarderait comme des ennemis mortels, et qu'il leur ferait la guerre. C'est ainsi que la paix fut conclue, et ces Indiens restèrent amis des Espagnols et des Guaranis. Le gouverneur ordonna de les bien traiter à l'avenir, et de leur fournir des vivres. Les conditions du traité de paix furent les suivantes :

Les chefs des Agazes que nous venons de nommer, et les autres Indiens de cette nation, devaient venir tous ensemble, et non par troupes séparées, lorsqu'ils descendraient le Rio-Paraguay pour entrer sur les terres des Guaranis jusqu'à l'Assomption. Il fallait que ce fût en plein jour, et non de nuit, et cela sur l'autre rive, et non pas du côté où les Guaranis et les Espagnols avaient leurs établissements et leurs cultures. Ils ne devaient ni ravager le pays, ni continuer la guerre qu'ils avaient contre les Guaranis, ni leur causer aucun mal ni dommage, parce qu'ils étaient sujets de sa majesté. Ils promettaient de mettre à rançon et de rendre des Indiens de cette nation pris pendant la paix, parce que c'étaient des chrétiens, et que leurs parents étaient dans la désolation. Ils ne devaient pas inquiéter les Espagnols et les Guaranis qui allaient pêcher dans ce fleuve ou chasser dans l'intérieur, ni leur apporter aucun empêchement. Les femmes, les filles et parents des Agazes

qui s'étaient convertis, devaient être libres de persévérer dans leur sainte œuvre, et ne seraient pas forcés de quitter leur pays. Ces clauses étant observées, on les regarderait comme des amis; et, si quelques-unes ne l'étaient pas, on marcherait contre eux. Ces conditions et ces ordres ayant été compris, les Agazes promirent de les respecter. Ainsi fut stipulée la paix, et ils jurèrent obéissance.

CHAPITRE XVIII.

—

Des plaintes que les colons adressèrent au gouverneur contre les officiers de sa majesté.

Quelques jours après son arrivée, le gouverneur, s'étant aperçu qu'il y avait un grand

nombre d'indigents, leur fit donner des vêtements, des chemises, des haut-de-chausses et d'autres objets qui leur étaient nécessaires. Beaucoup reçurent des armes, car ils n'en avaient pas; tout cela à ses frais. Il pria ensuite les officiers de sa majesté de cesser les vexations et les torts qu'ils avaient exercés jusqu'alors sur ces malheureux; ce qui avait excité des plaintes très-graves des conquérants et des colons. Ainsi les officiers avaient créé une nouvelle imposition, outre la perception des deniers dus à sa majesté; c'était un droit sur la pêche, sur la graisse, le miel, le maïs et autres aliments, et sur les peaux dont se vêtissaient les Espagnols et que les Indiens leur vendaient. Des officiers firent au gouverneur de vives instances pour continuer cette perception, mais il ne voulut pas y consentir; ce qui lui attira beaucoup d'inimitiés, et, cédant à leur mauvais esprit, ils cherchèrent indirectement à lui faire tout le mal qu'ils pu-

rent. Alvar-Nuñez résolut donc de les faire arrêter, et de les garder prisonniers en conséquence des enquêtes que l'on instruisit contre eux.

CHAPITRE XIX.

Le gouverneur reçoit des plaintes contre les Indiens Guaycurus.

Les caciques des bords et des environs du Rio-Paraguay les plus voisins de l'Assomption, sujets de sa majesté, se présentèrent ensemble devant le gouverneur, et portèrent plainte contre une peuplade d'Indiens qui habitent près de leurs frontières. Ces gens sont très-

aguerris et très-braves; ils vivent tous de gibier, de graisse, de miel, de poisson et de sangliers; leurs femmes et leurs enfants n'ont pas d'autre nourriture. Chaque jour ils vont à la chasse; c'est leur seule occupation. Ils sont si vigoureux, si bons coureurs, et leur respiration est si forte, qu'ils prennent à la main les cerfs du pays. Ils en chassent d'autres avec des flèches, et tuent beaucoup de tigres et d'animaux féroces. Ils traitent très-bien les femmes, non-seulement les leurs, qui jouissent chez eux d'une grande considération, mais toutes en général: quand ils en prennent à la guerre, ils les mettent en liberté et ne leur font aucun mal. Toutes les autres nations ont une grande terreur de ces Indiens. Jamais ils ne s'arrêtent plus de deux jours dans un endroit; ils transportent bientôt à une ou deux lieues de là leurs maisons, qui sont faites de nattes, pour poursuivre le gibier qu'ils ont effrayé. Cette nation, et d'autres encore qui vivent de poisson, mangent aussi une espèce de ga-

roubes du pays. Ils vont chercher ces fruits dans les montagnes, où croissent les arbres qui les portent, tels que les sangliers, qui tous se rendent sur les hauteurs à la même époque. Ceci a lieu quand les garoubes sont mûres, depuis le mois de novembre jusqu'au commencement de décembre; ils en font de la farine et du vin qui est si fort qu'ils s'en enivrent.

CHAPITRE XX.

Le gouverneur ordonne d'informer sur la plainte qu'on lui avait soumise.

Les chefs indiens se plaignirent au gouverneur d'avoir été dépossédés de leurs terres par les *Guaycurus*, qui avaient tué leurs pères, leurs frères et leurs parents. Ils dirent que, puisqu'ils étaient sujets de sa majesté, on devait les protéger et les réintégrer dans leurs

propriétés. Ils avaient des pêcheries dans les lacs et les rivières et des chasses dans les montagnes, où ils allaient chercher le miel nécessaire à leur nourriture; ou bien ils portaient ces vivres aux chrétiens. On avait effectivement tué des gens qu'ils regrettaient, et on avait causé les dommages dont ils se plaignaient depuis l'arrivée du gouverneur. Celui-ci prit en considération les plaintes de ces chefs indiens, nommés Pedro de Mendoça, Juan de Salazar, Cupirati, Francisco Ruiz Mayraru, Lorenzo Moquiraci, Gonzalo Mayraru et d'autres, tous chrétiens nouvellement convertis. Afin de s'assurer de la vérité et de procéder suivant le droit, il leur dit, par l'entremise des interprètes, de bien informer sur ce qu'ils avançaient. Ceux-ci présentèrent un grand nombre de témoins chrétiens et espagnols, qui avaient vu les faits et qui se trouvaient dans le pays quand les Guaycurus les avaient attaqués, les avaient chassés du territoire et dépeuplé un très-grand village,

nommé Caguaçu, qui était environné de fortes palissades. Le gouverneur, après avoir reçu ces informations, envoya chercher les religieux et les prêtres qui se trouvaient dans le pays, et il les réunit en assemblée. C'étaient les commissaires frère Bernard d'Armanta, frère Alonzo Lebron, son collègue, le bachelier Martinez d'Armanta, et Francisco d'Andrade, tous deux prêtres. Il leur donna connaissance de l'enquête, et demanda leur avis pour savoir si l'on pouvait, sans manquer à la justice, faire la guerre aux Guaycurus : ils écrivirent leur opinion et signèrent. L'on pouvait, disaient-ils, marcher à main armée contre ces Indiens, puisqu'ils étaient des ennemis implacables. Le gouverneur ordonna que deux Espagnols qui entendaient leur langue et Martinez d'Armanta, accompagnés de cinquante Espagnols, iraient les sommer de se soumettre à sa majesté, de cesser la guerre qu'ils faisaient aux Guaranis, de les laisser aller librement sur leur terri-

toire, et jouir des chasses et des pêcheries qui s'y trouvaient; qu'à ces conditions on les traiterait en amis et on les protégerait; qu'au contraire, s'ils agissaient autrement, on leur ferait la guerre comme à des ennemis mortels. Les envoyés partirent, chargés de prendre soin, d'une manière particulière, de les avertir une, deux et même trois fois avec douceur. Huit jours après ils revinrent, et affirmèrent sur l'honneur qu'ils avaient prévenu les Indiens, et que ceux-ci avaient pris les armes contre eux, en protestant qu'ils ne voulaient pas faire acte de soumission à sa majesté, ni être les amis des Espagnols ou des Guaranis, et ils avaient ordonné aux envoyés de sortir de chez eux. Ils leur avaient tiré une nuée de flèches, et plusieurs personnes avaient été blessées. En conséquence de ce rapport, Cabeça de Vaca ordonna de réunir deux cents arquebusiers, ou autres soldats, et douze cavaliers, et il partit à leur tête de la ville de

l'Assomption un jeudi le 12 du mois du mois de juillet 1542.

Comme on devait gagner l'autre rive du Rio-Paraguay, il commanda deux brigantins pour passer ses troupes et se rendre à Capua, village qui appartient aux Guaranis. Le cacique, très-brave et très-redouté dans le pays, s'appelait *Mormocen*. Il était chrétien, et portait le nom de Lorenzo. Le village de Caguaçu lui appartenait, mais les Guaycurus le lui avaient pris. Tous les soldats et les chevaux devaient se rendre par terre jusqu'à ce dernier endroit, éloigné de quatre lieues de l'Assomption. On marcha tout le jour : on rencontra des troupes nombreuses de Guaranis qui se rendaient à Capua pour se réunir au gouverneur. L'ordre et l'appareil de guerre de ces gens, leurs corps couverts de plumes de perroquets, leurs flèches et leurs arcs peints de diverses manières, les instruments de guerre dont ils se servent, tels que timbales, cors et autres, tout cela

formait un spectacle vraiment curieux.

Le même jour toute l'armée, cavaliers et fantassins arrivèrent à Capua, où l'on trouva un grand nombre d'Indiens Guaranis qui avaient pris leur quartier dans cet endroit et sous les arbres des bords du fleuve. Le cacique Mormocen et d'autres chefs, ses parents, s'y trouvaient aussi. La plupart vinrent au-devant du gouverneur à une portée de flèche du village; ils apportaient une grande quantité de viande de cerfs et d'autruches que les Indiens avaient tués le matin ou la veille. Il y en avait tant que l'on en donna à tous les soldats autant qu'ils en voulurent, et on laissa le reste. Les chefs indiens tinrent conseil et dirent qu'il était nécessaire d'envoyer des chrétiens et des naturels pour reconnaître le pays où l'on devait passer, et examiner le village des ennemis, afin de savoir s'ils avaient appris l'arrivée des Espagnols, et s'ils faisaient la garde pendant la nuit. Alvar-Nuñez prit l'avis des officiers, et expédia avec

Mormocen deux Espagnols et des Indiens de bonne volonté qui connaissaient le pays. Le lendemain, vendredi, à l'approche de la nuit, ces envoyés revinrent et racontèrent que les Guaycurus chassaient dans les plaines et dans les montagnes, suivant leur coutume, en mettant le feu dans beaucoup d'endroits. Les nôtres avaient pu reconnaître que le jour même ils avaient transporté plus loin leur village, et qu'ils marchaient en chassant avec leurs enfants et leurs femmes, pour se rendre dans une contrée où il leur serait facile de vivre de gibier et de pêche. Ils n'avaient pas le moindre soupçon de l'arrivée des Espagnols. De l'endroit où nous étions, jusqu'au pays où les Indiens s'étaient établis, on pouvait compter cinq ou six lieues, car on voyait les feux dans les endroits où ils chassaient.

CHAPITRE XXI.

—

Le gouverneur et ses gens passent le fleuve. — Deux chrétiens se noyent.

Ce même vendredi, les brigantins arrivèrent pour transporter les troupes et les chevaux de l'autre côté du fleuve. Les Indiens avaient amené de nombreux canots. Le gouverneur, bien instruit de ce qu'il y avait à faire, se concerta avec les caciques, et l'on

convint que, dès le samedi suivant, le matin, la troupe passerait pour continuer sa marche et chercher les Guaycurus. Il ordonna de faire des radeaux avec les canots pour transporter les chevaux. A la pointe du jour, tous les soldats commencèrent à s'embarquer en bon ordre dans les brigantins et les radeaux pour traverser le fleuve. Les Indiens passèrent dans les canots. C'était une chose remarquable que la hâte que l'on mit dans cette opération, et les cris des Indiens qui étaient très-nombreux. Le passage dura depuis six heures du matin jusqu'à deux heures après midi, quoiqu'il y eût deux cents canots.

En traversant il arriva un accident des plus tristes. Comme les Espagnols tâchaient de s'embarquer les uns avant les autres, une barque, chargée de trop de monde à la fois, chavira, et se retourna de façon que la quille se trouva en l'air. Ceux qui la montaient coulèrent à fond, et, s'ils n'avaient été habilement secourus, tous se seraient noyés. Comme il y

avait beaucoup de naturels sur la rive, ils se jetèrent à l'eau et retournèrent l'embarcation; mais le courant était si fort dans cet endroit, que deux chrétiens disparurent, entraînés par le fleuve sans qu'on pût leur porter secours. L'un se nommait Diego d'Isla, bourgeois de Malaga, et l'autre, Juan de Valdez, de Palencia.

Quand tous les hommes et les chevaux furent passés, les principaux Indiens vinrent dire au gouverneur que, lorsqu'ils entreprenaient une guerre, ils étaient dans l'usage de faire un présent à leur chef, et qu'en conséquence ils le priaient de vouloir bien le recevoir. Le gouverneur y consentit pour leur complaire. Tous les chefs, les uns après les autres, lui donnèrent une flèche et un arc peints très-joliment; ensuite les autres Indiens apportèrent chacun une flèche peinte et garnie de plumes de perroquet. Ils employèrent le reste du jour à faire ces présents; ce qui força de passer la nuit dans cet endroit, après avoir placé une bonne garde et des sentinelles.

CHAPITRE XXII.

Le gouverneur envoie des espions à la recherche des Guaycurus.

Le samedi le gouverneur recueillit les avis des capitaines et des religieux. Il fut convenu qu'avant de pénétrer dans l'intérieur, des éclaireurs iraient à la découverte, afin d'apprendre où les Indiens Guaycurus avaient établi leurs villages, et dans quelle situation ils se

trouvaient, pour pouvoir les expulser du territoire des Guaranis. A quatre heures du matin ces gens furent de retour, et dirent que les Indiens avaient marché toute la journée, que leurs femmes et leurs enfants les précédaient ; mais ils n'avaient pu apprendre où l'ennemi se fixerait. On résolut à l'instant de s'avancer à sa recherche le plus secrètement possible. L'on ne devait pas faire de feu pendant le jour, dans la crainte d'être découvert, et il fut défendu à nos Indiens de se séparer pour chasser ou pour d'autres motifs. Ces dispositions ayant été prises, on partit en bon ordre le dimanche matin. On traversa des plaines et des forêts. Afin de marcher sans être aperçu, on envoyait toujours des Indiens en avant pour reconnaître le pays : c'étaient des gens très-agiles et très-bons coureurs qu'on avait choisis pour cet emploi. Ils venaient continuellement donner des informations ; outre ceux-là, des espions avançaient toujours avec beaucoup de précautions, en suivant l'en

nemi, afin de nous prévenir quand il aurait fixé ses habitations.

Voici l'ordre que le gouverneur avait réglé pour la marche : les Indiens formaient un corps d'armée qui pouvait avoir une lieue de longueur. Chaque homme était peint et paré de plumes de perroquets fort jolies, ils portaient des arcs et des flèches, et marchaient avec beaucoup de régularité et d'ensemble : c'était l'avant-garde. Après eux, et dans le corps de bataille, était le gouverneur avec ses cavaliers, ensuite venait l'infanterie espagnole, les arquebusiers, les archers et le convoi des femmes qui portaient les nourritures et les vivres des chrétiens. Les Indiens avaient leur bagage au milieu d'eux. On marcha ainsi jusqu'à midi.

Les troupes se reposèrent alors dans une grande forêt : se rafraîchirent, puis accompagnées des Indiens elles se mirent en marche par des sentiers qui suivaient le pied des montagnes et la lisière des bois. Les naturels qui

connaissaient le pays les conduisaient par des chemins où l'on trouvait, ainsi que dans les plaines, une si grande quantité de cerfs et d'autruches, que c'était une chose surprenante. Cependant, dans la crainte d'être découvert, on ne chassait pas et l'on marchait en bon ordre. Les Guaranis formaient l'avant-garde, comme je l'ai dit, tous réunis en un seul corps en bon ordre, et qui se composait bien de dix mille hommes. Les naturels étaient peints de terre rouge et d'autres couleurs; ils avaient le col couvert de colliers blancs et de plumes, et portaient de nombreuses plaques de cuivre qui, lorsque le soleil frappait dessus, réfléchissaient une si vive lumière, que cela produisait un coup d'œil merveilleux. Ils étaient pourvus d'arcs et d'une grande quantité de flèches.

CHAPITRE XXIII.

—

En suivant l'ennemi le gouverneur apprend pourquoi il se portait plus en avant et marchait pendant tout le jour.

Le gouverneur et son armée s'avançaient dans l'ordre que nous avons indiqué, lorsque vers le coucher du soleil, à l'Angelus, il s'éleva, parmi les Indiens, une querelle qui fut cause qu'ils en vinrent aux mains. Ils se disputèrent à l'arrivée d'un espion qui venait de chez les Guaycurus. Il leur avait fait

soupçonner que ces Indiens se retiraient parce qu'ils avaient peur des Guaranis, et qu'ils marchaient dans la même direction. Il les avait vus toute la journée chasser dans la campagne; les femmes et les enfants étaient sans cesse en avant, et ils se proposaient d'établir leur village le soir même. D'un autre côté les Guaranis avaient été avisés par des prisonnières faites peu de jours auparavant chez les *Merchires* que les Guaycurus étaient en guerre avec les *Guatatas*, et craignaient que ces derniers ne vinssent attaquer leur village, que telle était la raison qui les faisait avancer dans l'intérieur avec tant de précipitation.

Les éclaireurs suivaient toujours l'ennemi pour voir où il ferait halte, et en donner avis. Le gouverneur, ayant appris le rapport du dernier espion, et voyant que cette nuit il devait faire un beau clair de lune, ordonna à toute l'armée de se porter en avant, toujours dans le même ordre. Les archers te-

naient leurs arbalètes armées, les arquebusiers leurs arquebuses chargées et les mèches allumées, comme l'occasion l'exigeait : car bien que les Guaranis marchassent avec nous et qu'ils fussent nos alliés, on prenait toutes les précautions possibles et l'on se méfiait d'eux autant que des ennemis. Quand on leur accorde de la confiance ou qu'on manque de prudence, ils se livrent aux plus noires trahisons.

CHAPITRE XXIV.

—

De la frayeur qu'un tigre causa aux Espagnols et aux Indiens.

Le gouverneur et son armée marchaient sur la lisière d'une forêt, lorsqu'à l'approche de la nuit un tigre vint à passer au milieu des Indiens, les épouvanta et causa tant de confusion, que les Espagnols se virent obligés de sonner la charge, et croyant que les In-

diens voulaient se tourner contre eux, ils les chargèrent aux cris de *Santiago !* Plusieurs naturels furent blessés dans ce tumulte, les autres s'en étant aperçus s'enfuirent dans la forêt.

Le gouverneur faillit être atteint de deux arquebusades : les balles lui passèrent très-près de la figure, et l'on pensa que certainement elles avaient été tirées malicieusement, dans l'intention de le tuer, et pour complaire à Domingo d'Irala, parce qu'il avait retiré à cet officier le commandement de la province.

Alvar-Nuñez, voyant les Indiens gagner la forêt, et la nécessité de mettre un terme à tout ce désordre et de réparer le mal qui s'en était suivi, mit pied à terre et se dirigea seul au milieu des bois sur les traces des Indiens. Il leur cria que rien de fâcheux n'était arrivé, qu'un tigre avait causé tout ce tumulte, que lui et les Espagnols étaient leurs amis et leurs frères, et tous sujets de sa majesté ; de venir comme auparavant pour chasser les ennemis

du pays, puisqu'ils étaient certains de réussir. Cette démarche du gouverneur près des Indiens et les discours qu'il leur tint, firent qu'ils s'apaisèrent et sortirent des bois avec lui. Il est certain que dans ce moment critique, toutes nos troupes étaient en danger de périr; car si les Indiens s'étaient retirés, jamais ni eux ni leurs parents n'auraient eu de confiance dans les Espagnols. Alvar les engagea donc à quitter la forêt, en appelant chaque chef par son nom. Il calma leur frayeur, leur dit de venir en toute sûreté, et leur persuada qu'ils n'avaient rien à craindre. « Si les Espagnols, ajouta-t-il, ont voulu vous tuer, c'est de votre faute, puisque vous avez couru aux armes et donné à penser que votre intention était de les massacrer. Croyez que la véritable cause de la terreur qui s'est emparée de tous les esprits, c'est ce tigre qui a passé au milieu de vous. Vous êtes nos amis. Réunissez-vous donc de nouveau. Vous savez que la guerre que nous allons faire est

dans vos intérêts, qu'on ne l'entreprend que pour vous seuls, car jamais les Espagnols n'ont vu les Guaycurus, jamais ils n'en ont reçu de tort, et l'expédition se fait pour que vous ne receviez d'eux aucun mauvais traitement. » Cédant à la persuasion du gouverneur, les chefs indiens revinrent encore tout effrayés, ils dirent qu'ils avaient pris l'épouvante, croyant que l'ennemi sortait de la forêt pour les attaquer, qu'alors ils s'étaient réfugiés vers les Espagnols pour leur demander du secours, ce qui avait causé tout le désordre. Les chefs s'étant tranquillisés, les autres naturels ne tardèrent pas à les rejoindre sans qu'aucun eût été tué. Quand ils furent réunis, le gouverneur donna l'ordre que par la suite les Espagnols marcheraient en avant, les Indiens formant l'arrière-garde, et que la cavalerie se tiendrait en tête des Indiens : et pour contenter ces derniers, pour leur témoigner la bonne volonté avec laquelle on marchait contre leurs ennemis, et leur faire ou-

blier ce qui venait de se passer, il fut ordonné que cette disposition serait constamment gardée. Si l'on n'eût apporté un remède au mal qui venait d'avoir lieu, les Espagnols qui habitaient cette province, n'auraient pu s'y maintenir ni subsister et il aurait fallu absolument l'abandonner. On marcha ainsi jusqu'à deux heures après le coucher du soleil, et toute l'armée s'arrêta pour souper sous les arbres avec les vivres que l'on avait apportés.

CHAPITRE XXV.

Le gouverneur et son armée atteignent l'ennemi.

La nuit, à onze heures, lorsque les Indiens et les Espagnols se furent reposés sans feu ni lumière dans la crainte d'être aperçus par les Guaycurus, un des espions, qui était allé reconnaître les ennemis d'après les ordres du gouverneur, vint dire qu'il les avait laissés

établissant leur village. Cette nouvelle fut un sujet de joie pour Cabeça de Vaca, car il craignait que ces Indiens n'eussent entendu les arquebusades au moment de l'échauffourée de la veille. Il fit demander à l'espion où ils s'étaient arrêtés : cet homme répondit que c'était à trois lieues de là. Le gouverneur ordonna donc de lever le camp, et toute l'armée se mit en route en marchant très-doucement afin de tomber sur l'ennemi à la pointe du jour, ce qui était nécessaire pour la sûreté des Indiens nos alliés. Il leur donna pour signe de ralliement une croix de craie dessinée sur la poitrine et sur les épaules, afin que les Espagnols les reconnussent et ne les tuassent pas en les prenant pour des Guaycurus. Cependant cette précaution pour leur sécurité ne leur fut pas utile quand ils entraient dans les maisons pendant la nuit, et l'on blessa et l'on tua les amis comme les ennemis.

Nous marchâmes jusqu'à l'aube du jour; alors nous atteignîmes les habitations des enne-

mis. On attendit que le jour eût paru pour commencer l'attaque. Afin de ne pas être entendu, le gouverneur ordonna que l'on emplît d'herbes la bouche des chevaux jusqu'au mords pour les empêcher de hennir; puis, afin d'éviter un trop grand carnage, les Indiens reçurent l'ordre d'entourer le village et de laisser une sortie par où l'ennemi pût fuir dans la fôret.

Tandis qu'on était ainsi dans l'attente, les Guaranis se mouraient de peur, jamais on ne put parvenir à leur faire attaquer les Guaycurus. Pendant que le gouverneur les priait et cherchait à les persuader, on entendit les tambours des Guaycurus : ils chantaient et appelaient toutes les nations, leur disant d'oser les combattre, qu'ils étaient peu nombreux, mais plus braves que tous les autres peuples du monde, et maîtres de la terre, des cerfs et de tous les autres animaux des champs, qu'ils étaient seigneurs des rivières et des poissons. C'est la coutume de cette na-

tion de veiller toutes les nuits : un peu avant le jour ils se portèrent en avant, se couchèrent sur le sol et virent la masse de l'armée et les mèches des arquebusiers. Dès qu'ils eurent aperçu toute cette multitude et la lumière des mèches ils s'écrièrent : *Qui êtes-vous, vous qui osez venir dans nos demeures ?* Un chrétien qui savait leur langue lui répondit : Je suis Hector (c'était le nom de cet interprète), et je viens avec les miens pour faire le troc (ce mot dans leur langue signifie vengeance) des Batates que vous avez tués. « Vous êtes les très-mal venus, reprirent-ils, et il vous arrivera ce qui leur est arrivé. » Ayant fini de parler, ils lancèrent aux Espagnols les tisons qu'ils avaient à la main, coururent à leurs maisons, prirent leurs arcs, leurs flèches, et retournèrent contre le gouverneur et son armée avec tant d'impétuosité et de courage qu'ils semblaient n'en tenir aucun compte. Les Indiens que le gouverneur avait avec lui lâchèrent pied et se seraient enfuis s'ils avaient osé.

Celui-ci s'en étant aperçu, confia le commandement de l'artillerie à don Diego de Barba : le capitaine Salazar fut mis à la tête de l'infanterie espagnole et des Indiens partagés en deux corps. Il fit mettre les poitrails garnis de clochettes aux chevaux, et la troupe s'étant rangée en bataille, se précipita sur les ennemis, aux cris de Santiago! Le gouverneur en tête sur son cheval renversait tout ce qui se trouvait devant lui. Aussitôt que les ennemis aperçurent les chevaux qu'ils n'avaient jamais vus, ils en furent si épouvantés, qu'ils s'enfuirent dans les forêts le plus vite qu'ils purent. En passant par leur village, ils incendièrent les maisons, et comme elles sont faites de nattes de jonc et de paille, elles s'enflammèrent à l'instant : elles étaient au nombre de vingt et faciles à transporter ; chacune avait cinq cents pas de long. Cette peuplade comptait quatre mille hommes de guerre. Ils se retirèrent derrière les maisons qui brûlaient, et à la faveur de la fumée ils tuèrent

deux chrétiens et coupèrent la tête à douze Indiens qu'ils emmenaient avec eux. Ils se servent pour cela de trois ou quatre dents d'un poisson nommé *palometa*, qui coupe les hameçons avec ses dents. Ils tiennent les prisonniers par les cheveux, et en deux ou trois coups qu'ils donnent en frottant sur le cou et en le tordant un peu, ils parviennent à lui couper la tête et ils l'enlèvent par les cheveux. Quoique souvent ils fassent cette cruelle opération en courant, elle est aussi facile pour eux que si c'était une chose qui offrît beaucoup moins de résistance.

CHAPITRE XXVI.

Comment le gouverneur poursuit les ennemis.

Les Guaycurus ayant été défaits, le gouverneur se mit à leur poursuite. Un cavalier qui l'accompagnait se trouvant très-près d'un Indien ennemi, cet homme se jeta au col de sa jument, et perça de part en part la poitrine de cet animal avec trois flèches qu'il tenait à la

main. On ne put lui faire lâcher prise qu'en le tuant. Si le gouverneur n'eût pas été présent au combat, il est bien douteux que la victoire nous fût restée.

Ces Indiens sont de grande taille, très-agiles, très-forts et très-braves. Ils vivent dans l'idolâtrie, n'ont pas de demeures fixes et se nourrissent de gibier et de poissons. Les Espagnols seuls ont pu les vaincre. Ils pensent généralement que si quelques peuples les battaient ils se reconnaîtraient esclaves des vainqueurs. Leurs femmes ont le droit, lorsqu'un prisonnier est en leur pouvoir, de le délivrer, et alors l'on ne peut ni le mettre à mort ni le réduire en esclavage; et si cet étranger veut rester chez eux, ils le traitent comme leur compatriote. Il est certain que les femmes ont une plus grande liberté que celle que la reine Doña Isabelle, notre souveraine, a accordée aux dames espagnoles.

Le gouverneur, ayant cessé de poursuivre l'ennemi, retourna au camp, rassembla son

armée en bon ordre et se mit en marche pour l'Assomption. Les Indiens Guaycurus les suivirent longtemps pendant la route, et souvent ils l'attaquèrent, ce qui fut cause qu'il eut beaucoup de peine à protéger ses Indiens. Les Guaranis ont l'habitude une fois qu'ils ont une plume, une flèche ou une natte d'un des ennemis, de regagner leurs pays sans aucune précaution. Aussi arriva-t-il que vingt Guaycurus tuèrent séparément mille Guaranis isolés. Le gouverneur et ses gens firent dans cette journée quatre cents prisonniers, tant hommes que femmes et enfants.

Pendant la route, les archers blessèrent et tuèrent une grande quantité de cerfs. Les Indiens furent très-surpris de voir que les chevaux étaient assez agiles pour pouvoir les atteindre. Ils tuèrent à coups de flèches une grande quantité de gibier. A quatre heures après midi on s'arrêta, pour se reposer, sous de grandes futaies, et cette nuit les soldats se livrèrent au sommeil après avoir placé des sentinelles et une bonne garde.

CHAPITRE XXVII.

—

Retour du gouverneur et de toute son armée à l'Assomption.

Le lendemain au grand jour on partit en bon ordre, les Espagnols qui étaient à cheval et les Guaranis marchèrent en chassant. On tua un très-grand nombre de cerfs et d'autruches : les Espagnols tuèrent même avec leurs épées qnelques pièces qui se jetèrent sur

les escadrons en fuyant les cavaliers et les Indiens. La chasse que l'on fit ce jour-là fut très-curieuse et très-agréable.

Une heure et demie avant la chute du jour on arriva au Rio-Paraguay où le gouverneur avait laissé les deux brigantins et les canots. Le soir même, une partie des troupes et des chevaux commencèrent à passer, et le lendemain depuis le matin jusqu'à midi, tout le reste traversa. Le gouverneur et ses gens revinrent par terre à l'Assomption, où il avait laissé pour défendre la place deux cent cinquante hommes sous les ordres de Gonzalo de Mendoce. Ce capitaine gardait prisonniers six Indiens d'une nation nommée *Yapirus* : ce sont des hommes grands, braves guerriers et coureurs très-agiles. Ils ne cultivent pas la terre, n'élèvent pas de bestiaux, et vivent du produit de leur chasse et de leur pêche ; ils sont ennemis des Indiens Guaranis et Guaycurus. Gonzalo de Mendoce informa le gouverneur que la veille ces Indiens s'étaient

présentés après avoir traversé le Rio-Paraguay, disant que leurs compatriotes avaient appris que les Espagnols allaient faire la guerre aux Guaycurus, que toutes les peuplades et eux-mêmes en étaient émerveillés, et que leur chef les envoyait pour prévenir qu'ils désiraient s'allier aux chrétiens, si l'on avait besoin de renfort contre les Guaycurus. Gonzalo de Mendoce ayant soupçonné une trahison, et que ces envoyés prétextaient ces offres pour observer la place, les avait fait arrêter pour s'assurer de leur sincérité. Le gouverneur s'informa de la vérité du rapport des Indiens; il ordonna de les faire sortir de prison et de les conduire en sa présence, ce qui eut lieu à l'instant. Il dit à un interprète espagnol qui connaissait leur langue, de les interroger chacun en particulier sur le motif de leur venue. Ayant appris qu'il pouvait en résulter des avantages pour le service de sa majesté, il les traita fort bien et leur remit de nombreux présents pour eux et pour leur chef.

On leur promit de les recevoir comme sujets de sa majesté, et de les protéger, pourvu, toutefois, qu'ils cessassent les hostilités contre les Guaranis qui étaient sujets de sa majesté, et qu'ils ne leur fissent aucun tort. On leur apprit que cela avait été la cause de la guerre que l'on avait faite aux Guaycurus; puis ils furent congédiés et s'en allèrent fort contents.

CHAPITRE XXVIII.

—

Les Indiens Agazes rompent la paix.

Gonzalo de Mendoce rapporta aussi que les Agazes avec qui on avait fait la paix, s'étaient présentés à main armée pour brûler la ville le soir même du jour où le gouverneur était parti pour combattre les Guaycurus. Ces Indiens avaient été aperçus par les sentinelles qui avaient crié aux armes. Alors, voyant qu'ils étaient découverts, ils avaient

pris la fuite et s'étaient jetés sur les établissements et les habitations des chrétiens où ils avaient pris un grand nombre de femmes guaranis nouvellement converties. Depuis lors, chaque nuit ils faisaient des excursions dans le pays, et exerçaient des brigandages, causaient de grands dommages aux naturels et violaient les traités. Les femmes de leur nation, qu'ils avaient données en otage, s'étaient enfuies la nuit même de leur arrivée, et leur avaient donné avis que la ville était gardée par peu de monde, que c'était une bonne occasion de tuer les chrétiens. Ils étaient donc venus pour commencer la guerre; et, suivant leur coutume, ils avaient dévasté des habitations où les Espagnols gardaient leurs vivres, et enlevé plus de trente femmes guaranis. Le gouverneur fit une enquête, convoqua les religieux, les prêtres, les officiers de sa majesté et les capitaines, et leur exposa la conduite des Agazes; puis il les pria et leur ordonna au nom du roi, de donner leur opinion,

suivant l'ordre de sa majesté, pour qu'il pût agir. Tous devaient signer de leur nom, et il était obligé de suivre cet avis quel qu'il fût. L'affaire ayant été discutée entre tous, et bien considérée, l'on dit au gouverneur de leur faire la guerre à feu et à sang, afin de les punir des dégâts qu'ils ne cessaient de faire dans le pays. Cet avis fut unanime et signé de tous.

Pour mieux établir les crimes des Agazes Alvar-Nuñez fit faire une enquête. Quand elle fut terminée, il la joignit à quatre autres qui avaient été instruites contre eux avant son arrivée. Les chrétiens plus anciens que lui dans le pays avaient tué plus de mille de ces Indiens à cause des dommages qu'ils ne cessaient de commettre.

CHAPITRE XXIX.

—

Le gouverneur fait mettre en liberté un des prisonniers guaycurus, et envoie appeler les autres Indiens de cette nation.

Après avoir procédé contre les Agazes comme nous venons de le raconter, le gouverneur fit appeler les chefs des Guaranis qui avaient marché contre les Guaycurus, et

leur ordonna de lui amener tous les prisonniers faits dans l'expédition. Il défendit aux Guaranis de cacher ou de transporter aucun de ces captifs sous peine de châtiment sévère. Les Espagnols présentèrent aussi ceux qu'ils avaient faits, et tous étant réunis, il dit que sa majesté avait défendu qu'aucun de ces Guaycurus ne fût réduit en esclavage, parce qu'on n'avait pas rempli à leur égard les formalités prescrites, et qu'il voulait qu'on les délivrât. Parmi ces prisonniers il y en avait un fort brave, d'une très-belle apparence; le gouverneur le fit mettre en liberté et lui ordonna d'aller chercher tous ceux de sa nation, parce qu'il désirait leur parler au nom du roi, les recevoir comme sujets de sa majesté, et que s'ils voulaient y consentir, il les protégerait, leur ferait sans cesse des présents et d'autres avantages. Il donna en effet à cet Indien plusieurs objets pour ses compatriotes, et cet homme s'en alla très-satisfait. Quatre jours après

il revint avec tous ceux de sa nation dont un grand nombre était gravement blessé ; mais tels qu'ils étaient, tous vinrent sans qu'un seul manquât.

CHAPITRE XXX.

—

Les Indiens Guaycurus viennent faire acte de soumission envers sa majesté.

Quatre jours après son départ, un lundi matin, le prisonnier arriva sur le bord du fleuve avec tous les Indiens de sa peuplade, et ils s'arrêtèrent à une portée d'arbalète du

Rio - Paraguay. Dès que le gouverneur en fut instruit, il envoya un grand nombre de canots avec quelques chrétiens et des interprètes pour les recevoir et les conduire à la ville. Vingt Guaycurus se présentèrent au gouverneur, s'assirent en sa présence sur un pied comme c'est leur usage, et s'exprimèrent ainsi par l'entremise d'un interprète : « Nous sommes les chefs de la nation des Guaycurus ; nous et nos ancêtres nous avons soutenu la guerre contre toutes les peuplades de cette contrée, soit les Guaranis, les Ymperus, les Agazes, les Guatatas, les Naperus, les Mayas et beaucoup d'autres. Nous les avons constamment battus : aucune nation n'a pu nous vaincre, et nous croyions que nous ne le serions jamais. Ayant trouvé des hommes plus puissants, nous venons nous reconnaître leurs esclaves. Vous êtes le chef des Espagnols, commandez-nous donc comme à vos serviteurs. Les Guaranis savaient bien qu'ils

n'étaient pas assez forts pour nous faire la guerre, aussi ne les craignions-nous pas. Jamais sans les Espagnols ils n'auraient osé marcher contre nous et nous combattre. Nos femmes et nos enfants sont sur l'autre rive pour faire aussi leur soumission : enfin nous-mêmes, en notre propre nom et en celui de tous les autres, nous venons reconnaître la domination du roi des Espagnols. »

CHAPITRE XXXI.

—

Le gouverneur ayant fait la paix avec les Guaycurus rend les prisonniers de cette nation.

Après le discours des envoyés guaycurus, le gouverneur, voyant qu'une nation si redoutée dans toute la contrée venait se mettre en son pouvoir avec tant de soumission

(ce qui surprit extraordinairement tous les autres naturels), leur fit dire par les interprètes qu'il était venu dans ce pays par l'ordre du roi, afin que tous se fissent chrétiens et fussent sujets de sa majesté et bien traités : que s'ils cessaient la guerre contre les Guaranis, il les protégerait, les regarderait comme des amis, les traiterait mieux que les autres nations, et qu'il rendrait sans rançon tous les prisonniers quels qu'ils fussent. Les Guaranis en avaient un grand nombre en leur pouvoir. En effet, ceux des Espagnols et ceux des Guaranis furent tous amenés devant lui et il les rendit sans rançon. Dès que les Guaycurus les eurent reçus, ils affirmèrent qu'ils voulaient être vassaux de sa majesté, puis ils firent acte de soumission. Ils cessèrent la guerre contre les Guaranis, et promirent dorénavant de porter à la ville tout ce qu'ils prendraient, pour servir de nourriture aux Espagnols. Alvar - Nuñez reçut leurs promesses avec joie; il distribua aux

chefs de nombreux présents et des joyaux, puis la paix fut cimentée, et ils en observèrent constamment les conditions.

Ils venaient chaque fois que le gouverneur les faisait appeler, et ils lui obéissaient toujours ponctuellement. Tous les huit jours ils arrivaient à la ville, chargés de cerfs et des sangliers rôtis sur des *barbacoas*. Ces barbacoas ressemblent à des grils. Ils sont hauts de deux pieds au-dessus du sol, et faits de morceaux de bois très-minces. On place la viande dessus après l'avoir coupée en tranches. Les Guaycurus apportaient aussi beaucoup de poisson, une quantité considérable d'autres vivres, de la graisse et un grand nombre de couvertures tissues avec une espèce de cardon et qu'ils teignent de diverses couleurs. Ils fournissent aussi beaucoup de peaux de tigres, de cerfs et d'autres animaux. Quand ils arrivent, le marché pour la vente de ces vivres dure deux jours. Les naturels qui ont leur cabanage de l'autre côté du fleuve

traitent avec eux : le commerce est fort actif, et les Guaycurus sont très-inoffensifs envers les Guaranis. Ceux-ci leur donnent en échange du maïs, du manioc et des mandubies : ces derniers sont des fruits semblables aux noisettes ou châtaignes de terre (*avellanas ò chufas*), et viennent en terre ; ils leur fournissent aussi des arcs et des flèches. Deux cents canots réunis et chargés des objets que nous avons détaillés, passent la rivière pour ces échanges. La célérité avec laquelle ces Indiens naviguent est la chose du monde la plus belle à voir. Pour aller commercer ils se peignent et se parent de plumes, et tous ces gens emplumés, emportés par le courant, font tous leurs efforts pour arriver les premiers. Quelquefois ils s'entrechoquent, de sorte que toute la marchandise coule à fond. Les gens à qui cela arrive, et ceux qui sont à terre à les attendre, se prennent à rire de si bon cœur que pendant deux jours ils ne cessent d'en

faire un sujet de plaisanteries. En commerçant ils font tant de bruit qu'ils ne s'entendent pas les uns les autres : tous sont fort gais.

CHAPITRE XXXII.

—

Les Indiens Aperus viennent contracter une alliance et se soumettre.

Le gouverneur avait ordonné de mettre en liberté les Aperus pour qu'ils allassent pacifier les autres Indiens de leur nation. Un dimanche matin, peu de jours après leur départ, ils arrivèrent sur l'autre bord du Rio-Paraguay en face de l'Assomption. Ils se ran-

gèrent en bataille, et firent signe aux habitants qu'ils voulaient se rendre à la ville. Cabeça de Vaca l'ayant appris, envoya deux canaux pour savoir qui ils étaient. Dès que les embarcations furent à terre, ces Indiens y montèrent, traversèrent le fleuve et vinrent à la ville. Ils se présentèrent devant le gouverneur, disant qu'ils étaient des Aperus, s'assirent sur un pied comme pour demander la paix, et quand ils furent dans cette position, ils assurèrent qu'ils étaient les chefs de la nation nommée Aperus, qu'ils venaient voir le commandant des chrétiens, rechercher son amitié et se soumettre à ses ordres.

On avait appris dans tout le pays l'expédition contre les Guaycurus; en conséquence toutes les peuplades étaient émerveillées de ce que les Indiens les plus braves et les plus redoutés avaient été vaincus par les chrétiens. Les Aperus avaient amené avec eux plusieurs de leurs filles; ils prièrent Alvar-Nuñez de les recevoir en otage pour qu'ils fussent plus

tranquillisés et plus certains qu'on les traiterait en amis. Le gouverneur, en présence des capitaines, des religieux et des officiers du roi, leur dit qu'il était venu dans ce pays pour persuader aux naturels d'embrasser le christianisme, de reconnaître la souveraineté de sa majesté, et pour leur faire faire la paix avec les Guaranis qui étaient sujets du roi. Que s'ils voulaient maintenir des liaisons d'amitié, et se conformer à d'autres ordres qu'il leur intimerait au nom de sa majesté, il les recevrait en qualité de sujets, et comme tels il les protégerait contre tous, pourvu qu'ils restassent en paix avec les naturels de la province. Il ajouta qu'il ordonnerait à tous les Indiens de les traiter en amis. Chaque fois qu'ils le voudraient ils pourraient venir en toute sûreté à l'Assomption pour faire des échanges, et commercer avec les chrétiens et les Indiens qui s'y rendaient, ainsi que les Guaycurus, depuis qu'il avait fait la paix avec eux. Pour tranquilliser ces gens, il reçut

leurs femmes et leurs filles, qui furent confiées aux religieux et aux prêtres pour qu'ils les instruisissent dans la doctrine chrétienne et dans la morale : les Indiens en furent très-satisfaits. Ils s'en allèrent très-contents d'avoir été reçus sujets du roi, et par la suite ils se conformèrent ponctuellement aux ordres du gouverneur. Celui-ci leur donna de nombreux présents qui leur furent fort agréables.

Les Indiens dont nous venons de parler ne sont jamais que deux ou trois jours dans le même endroit; ils vont à la chasse ou à la pêche pour subvenir à leur subsistance, et emmènent avec eux leurs femmes et leurs enfants. Le gouverneur, jaloux de les attirer à notre sainte foi catholique, demanda aux religieux s'il y avait moyen de les civiliser et de les instruire. Ceux-ci lui répondirent que c'était impossible, parce qu'ils n'avaient pas de séjour fixe, qu'ils employaient tout leur temps à se procurer des vivres, et que l'obligation absolue où ils étaient de se nourrir,

les forçait d'aller tous les jours à la chasse avec leurs femmes et leurs enfants, qu'autrement ils mourraient de faim : ce serait donc peine perdue de l'entreprendre, et cela était vrai. Les religieux étaient dans l'impossibilité de vivre parmi eux, ne s'y trouvant pas en sûreté.

CHAPITRE XXXIII.

Du jugement porté contre les Agazes d'après l'avis des religieux, des capitaines et des officiers de sa majesté.

Le gouverneur après avoir reçu les actes de soumission de ces Indiens, ordonna qu'on lui remît l'enquête contre les Agazes et les preuves qui avaient été fournies. En ayant

pris connaissance, ainsi que des autres instructions faites contre eux, il en résulta qu'ils étaient coupables de vols et de meurtres commis dans toute la province. Il soumit ces procédures aux religieux et aux prêtres, en présence des capitaines et des officiers du roi, et tous d'un commun accord, les ayant bien examinées, furent d'avis qu'il fallait leur faire la guerre à feu et à sang dans l'intérêt de Dieu et de sa majesté. En conséquence du procès instruit à l'occasion de leurs méfaits et conformément à la justice, il en condamna à mort treize ou quatorze qui étaient arrêtés. Lorsque l'alcade major du gouverneur entra dans la prison pour les en faire sortir, ils portèrent plusieurs coups avec des couteaux qu'ils tenaient cachés, aux gens qui accompagnaient l'alcade, et ils les auraient tués si d'autres personnes ne les eussent secourus. En se défendant contre ces Indiens, les nôtres furent forcés de mettre l'épée à la main, et

se trouvèrent dans une position si difficile, qu'il devint nécessaire de tuer deux prisonniers; les autres furent exécutés en public.

CHAPITRE XXXIV.

—

Le gouverneur envoie des secours à Buenos-Ayres.

Comme tout était en paix, le gouverneur expédia des renforts aux gens qui étaient à Buenos-Ayres, et au capitaine Juan Romero qu'il avait envoyé avec deux brigantins et des troupes pour secourir cette place. Le capitaine Gonzalo de Mendoce reçut le com-

mandement de cette expédition. Il partit avec deux autres brigantins chargés de vivres, et montés par cent hommes. Après son départ Alvar donna l'ordre de convoquer les religieux, les prêtres et les officiers de sa majesté. Il leur dit que puisque rien n'empêchait que l'on ne découvrît l'intérieur de cette province, il fallait recueillir des instructions pour savoir par où on pourrait y pénétrer sans danger et avec moins de perte, où il y avait des villages, et où l'on pourrait se procurer des vivres une fois que l'on serait entré dans les déserts très-nombreux dans cette contrée. Le gouverneur les pria et leur ordonna au nom de sa majesté de dire ce qu'il y avait de mieux à faire suivant eux. Voici les noms des religieux et des prêtres : le commissaire, frère Bernardo d'Armenta, frère Alonzo Lebron, de l'ordre de notre seigneur Saint-François, frère Juan de Salazar, de l'ordre de la Mercy, frère Luys de Herrezuelo, de l'ordre de Saint-Jérôme, Francisco d'Andrada, le bachelier

Martin d'Armenza, le bachelier Martinez, Juan Gabriel de Lescano, prêtres et chapelains de la ville de l'Assomption. Il prit aussi les avis des officiers de sa majesté et des capitaines, et ayant discuté cette question avec eux, tous dirent d'un commun accord, que leur opinion était qu'il fallait aller avec toute la promptitude possible reconnaître la contrée peuplée par où l'on pouvait pénétrer, et faire les découvertes pour les raisons que le gouverneur avait exposées. C'est ainsi que ce jour-là l'affaire resta arrêtée.

Pour faire le voyage plus promptement et le mieux possible, le gouverneur convoqua les principaux Indiens du pays et les plus âgés des Guaranis, et il leur dit qu'il désirait aller à la découverte des peuplades de la contrée dont souvent ils lui avaient parlé, et qu'avant de mettre son projet à exécution, il voulait envoyer plusieurs chrétiens pour reconnaître la route, et comme eux-mêmes étaient chrétiens et sujets de sa majesté, il

les pria de lui donner des gens de leur nation qui connussent le chemin pour servir de guides, afin que l'on pût recueillir des notions positives et servir sa majesté, ce qui leur serait aussi très-avantageux puisqu'on les récompenserait. Les chefs indiens lui répondirent qu'ils iraient, et qu'ils rassembleraient le monde nécessaire quand on le leur demanderait. Beaucoup s'offrirent pour accompagner les chrétiens : le premier fut un chef des bords supérieurs du fleuve, on le nommait Aracare : plus loin on parlera de autres. Quand on eut reconnu la bonne volonté des naturels, trois interprètes chrétiens partirent avec eux. C'étaient des hommes qui connaissaient bien le pays. Des Guaranis, qui plusieurs fois s'étaient offerts, les accompagnèrent avec d'autres naturels qui avaient demandé qu'on leur confiât l'entreprise de la découverte. On leur recommanda d'explorer la route avec toute l'exactitude possible, leur disant qu'ils rendraient à Dieu et à sa ma-

jesté un service signalé. Pendant que ces chrétiens et les Indiens étaient à la recherche du chemin, le gouverneur fit préparer trois brigantins et rassembler des vivres et d'autres choses nécessaires. Il ordonna au capitaine Domingo d'Irala Biscayen et à quatre-vingt-dix hommes qui devaient lui obéir, de remonter le Rio-Paraguay tant qu'il pourrait avancer, d'aller à la découverte pendant trois mois et demi, et de voir si sur les rives du fleuve il existait des peuplades indiennes, desquelles on pût recueillir des notions sur les établissements et les naturels du pays. Ces trois bâtiments partirent le 20 du mois de novembre 1542, ils étaient montés par trois Espagnols et les Indiens qui allaient découvrir l'intérieur. L'endroit où ils devaient commencer leurs explorations était un port dit le port de las Piedras (*des Pierres*), à soixante-dix lieues de l'Assomption en remontant le fleuve.

Huit jours après le départ des bâtiments,

le capitaine Vergara écrivit une lettre qui apprenait que les trois Espagnols et plus de huit cents Indiens s'étaient mis en route pour le port des Pierres, situé à 24 degrés au-dessous du tropique : qu'ils devaient poursuivre leurs voyages de découverte, et que les Indiens marchaient très-gaiement et très-désireux d'enseigner le chemin aux Espagnols. Après avoir recommandé avec instance ses compatriotes aux Indiens, Vergara était reparti pour remonter le fleuve et faire ses découvertes (1).

(1) Nous ignorons sur quel document D. Gregorio Funes s'est appuyé pour avancer que Cabeça de Vaca était à la tête de ce premier voyage de reconnaissance : il est évident d'après ce passage que Domingo d'Irala avait le commandement de l'expédition, et l'on verra, chapitre XLIV, que le gouverneur ne partit que longtemps après, en 1543. Voyez Ensayo de la Historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres y Tucuman. Buenos-Ayres, 1816, tom. 1er, pag. 83.

CHAPITRE XXXV.

—

Les trois Espagnols et les Indiens qui étaient allés à la découverte reviennent sur leurs pas.

Vingt jours après que les trois Espagnols eurent quitté l'Assomption pour reconnaître la route que les naturels avaient proposé de leur enseigner, les premiers revinrent dans cette ville ; et, dirent qu'ayant pour guide principal, Aracare, un des chefs du pays, ils

étaient débarqués au port des Pierres en compagnie de huit cents Indiens : qu'après quatre jours de marche à travers le pays où les guidait Aracare, qui se faisait redouter des naturels, et que ces derniers paraissaient respecter particulièrement, ce chef avait ordonné de mettre le feu à toutes les campagnes par où l'on devait passer, ce qui devait être pour les naturels, nos ennemis, un signal très-visible qui les avertissait d'attaquer les nôtres et de les tuer. Cette mesure était tout à fait opposée à l'usage et à la marche ordinaire que suivent ceux qui vont à la découverte dans ces contrées-là, et même elle était contraire à l'habitude des naturels. En outre Aracare disait publiquement aux Indiens de retourner, et de ne pas enseigner aux Espagnols où résidaient les peuplades du pays, parce que les chrétiens étaient des hommes méchants. Il tenait d'autres mauvais discours qui firent soulever les Indiens, et malgré les vives instances des Espagnols pour engager

les naturels à poursuivre leur route et à cesser de brûler les campagnes, ils ne purent les persuader. Quatre jours après, les naturels revinrent sur leurs pas en abandonnant les Espagnols sans secours, égarés au milieu du pays et dans un très-grand danger. Tous les Indiens et tous les guides s'étant enfuis, les nôtres avaient donc été forcés de retourner.

CHAPITRE XXXVI.

On prépare du bois de charpente pour deux brigantins et une caravelle.

A CETTE époque le gouverneur donna l'ordre d'aller chercher du bois de charpente pour faire des planches, et des pièces d'allonge de vaisseau, pour la construction des brigantins nécessaires au voyage de découverte, et pour une caravelle qu'il avait le projet d'en-

voyer en Espagne, afin de rendre compte à sa majesté des faits qui s'étaient passés dans la province pendant la découverte et la conquête. Le gouverneur se rendit en personne dans les forêts et dans les plaines avec les officiers, les constructeurs et les scieurs. En trois mois on scia tout le bois qui parut nécessaire pour la construction de la caravelle et de dix navires à rames pour la navigation du fleuve et la découverte. Ce bois fut transporté à l'Assomption par les naturels que le gouverneur fit payer, et bientôt on commença avec célérité à l'employer pour les brigantins.

CHAPITRE XXXVII.

—

Les Indiens du pays offrent encore leurs secours.

Les chrétiens envoyés pour chercher un chemin afin de pénétrer dans le pays, et d'en faire la découverte, étaient retournés sans porter de relation ni d'avis sur ce qu'il y avait à faire. Alors plusieurs chefs indiens, natifs des bords du fleuve, des chrétiens

nouvellement convertis et un grand nombre d'indigènes s'offrirent pour aller reconnaître les peuplades de l'intérieur. Ils proposèrent d'emmener avec eux quelques Espagnols pour observer, et pour rédiger un journal du voyage. Le gouverneur ayant causé avec les chefs indiens qui avaient fait ces propositions, et qui se nommaient Juan Salazar Cupirenti, Lorenzo Moquiraci, Timbuay, Gonzalo Mayrairu et d'autres, et ayant vu leur zèle et la bonne volonté avec laquelle ils partiraient pour cette expédition, accepta leur offre, et leur dit que sa majesté les payerait et les récompenserait par ses mains. Quatre Espagnols qui connaissaient bien le pays, demandèrent la direction de cette entreprise et qu'on les laissât aller avec les Indiens, promettant d'apporter dans la recherche des chemins tout le soin que cette commission exigerait. Cabeça de Vaca, voyant qu'ils proposaient leurs services de leur plein gré, souscrivit à cette demande. Les chrétiens qui s'étaient offerts pour re-

connaître la route, et les chefs Indiens, accompagnés de quinze cents naturels qu'ils avaient appelés de l'intérieur, partirent le 15 décembre de l'année 1542. Les uns remontèrent le fleuve du Paraguay dans des canots, d'autres allèrent par terre jusqu'au port des Pierres, d'où l'on avait résolu de partir pour pénétrer dans l'intérieur. Ils devaient passer par le territoire et les villages d'Aracare qui s'opposait à ce qu'on découvrît la route. Ce chef vint au devant d'eux, et il chercha par des discours séditieux à détourner les Indiens de leurs projets. Ceux-ci ne s'étant pas laissé persuader, il tâcha de les empêcher par la force; mais ils passèrent en avant. Quand les Espagnols furent arrivés au port des Pierres, accompagnés des Indiens, ils se firent conduire par quelques hommes qui prétendaient connaître le chemin, et ils marchèrent pendant trente jours de suite au milieu d'un désert, où ils souffrirent tellement de la faim et de la soif, qu'ils s'égarèrent et ne su-

rent plus où aller. Ils se décidèrent alors à revenir sur leurs pas, ce qu'ils firent en se nourrissant pendant toute la route avec des cardons sauvages. Pour étancher leur soif ils suçaient la séve de ces plantes ou d'autres végétaux. Quarante-cinq jours après leur départ ils revinrent à l'Assomption. Tandis qu'ils descendaient le fleuve, Aracare leur tua beaucoup de monde, se montrant en cela ennemi implacable des Espagnols et des Indiens nos alliés, et leur faisant la guerre. Les naturels et les chrétiens arrivèrent très-affaiblis et très-fatigués. Le gouverneur ayant vu les pertes si évidentes qu'Aracare avait fait éprouver, considérant que cet homme avait été déclaré ennemi capital d'après l'avis des officiers de sa majesté et des religieux, fit procéder contre lui, et l'on instruisit. Alvar donna ordre de lui signifier les actes, ce qui fut fait avec beaucoup de danger par les Espagnols qui lui furent envoyés. Aracare marcha contre eux les armes à la main dans l'intention de les

tuer. Il avait rassemblé pour cela tous ses parents et ses amis. Quand le procès fut instruit et terminé, suivant les formes du droit, ce chef fut condamné à la peine de mort. On exécuta la sentence après avoir fait comprendre aux naturels les justes motifs de ce jugement.

Le 20 du mois de décembre, les quatre bâtiments que le gouverneur avait envoyés au Rio-Parana, pour secourir les Espagnols qui venaient dans le vaisseau expédié de Sainte-Catherine, arrivèrent au port de l'Assomption avec la chaloupe de ce navire. Tous les gens vinrent à bord de ces cinq bâtiments, et ils débarquèrent sans retard. Pédro d'Estopiñan Cabeça de Vaca, qui était resté en qualité de capitaine du vaisseau et des troupes, raconta qu'étant arrivé dans le Rio-Parana, il avait aussitôt cherché le port de Buenos-Ayres. En y entrant, il avait remarqué, précisément à l'endroit où était la ville, un mât de vaisseau planté en terre, sur lequel était une inscription qui disait : *aqui esta una carta* (ici est

une lettre), et l'on en trouva une dans un trou pratiqué avec une vrille. Quand on l'eut ouverte, on vit qu'elle était signée par Alonzo Cabrera, inspecteur des fontes (*veedor de fundiciones*), et par Domingo d'Irala Biscayen, qui prenait le titre de lieutenant du gouverneur de la province. Ce dernier rapportait dans cette lettre comment il avait dépeuplé le port de Buenos-Ayres, et conduit les habitants à l'Assomption pour les raisons qu'il exposait. Pédro d'Estopiñan ayant trouvé la ville en insurrection, avait couru grand risque de perdre la vie, lui et tous ceux qui montaient le vaisseau, tant par la famine, que dans les combats que les naturels leur livraient. Vingt chrétiens, mourant de faim, ajoutait-il, s'étaient enfuis dans un esquif pour gagner le vaisseau. Ils se rendaient à la côte du Brésil, et si le secours se fût fait attendre un seul jour, les Indiens les auraient tués tous. En effet, la première nuit qu'arriva le renfort composé de cent cin-

quante Espagnols qui connaissaient le pays, les Indiens les avaient attaqués à l'aube du jour, avaient mis le feu à leur camp et tué cinq ou six Espagnols, et malgré la vive résistance des troupes et des navires, les nôtres avaient couru un grand danger. On croit donc que certainement les Indiens auraient tué tous les gens du vaisseau si ce renfort n'était arrivé pour les sauver. On mit toute la promptitude possible à fonder et à rétablir le port et la ville de Buenos-Ayres sur le Rio-Parana, au confluent du fleuve Saint-Jean; mais on ne put y parvenir parce que c'était pendant la saison d'hiver, et que le temps était très-mauvais. A mesure que l'on élevait les murs de torchis les pluies les renversaient. On fut donc contraint d'en abandonner la construction; et l'on décida de ramener tout le monde à l'Assomption en remontant le fleuve.

La veille, ou le jour de la Toussaint, il arrivait toujours un malheur au capitaine Gonzalo de Mendoce : précisément ce jour-là un

bâtiment chargé de vivres fit naufrage à l'entrée du fleuve, et beaucoup de monde se noyèrent. Pendant la navigation, un événement fort étrange avait eu lieu; la veille de la Toussaint, tandis que les navires étaient à l'ancre sur le bord du fleuve, près de rivages élevés, la galère montée par Gonzalo de Mendoce étant amarrée à un arbre, la terre trembla et s'approcha en roulant comme un flot jusqu'aux rochers du rivage. Les arbres tombèrent dans le fleuve, et les rochers se détachèrent et se précipitèrent sur les brigantins. L'arbre où la galère était amarrée, fut jeté avec tant de violence sur le bâtiment, qu'il l'enleva de bas en haut, et il l'entraîna pendant plus d'une demi-lieue, le mât tourné en bas et la quille en l'air. Quatorze personnes, hommes ou femmes, tant de la galère que des autres bâtiments, périrent dans cette tourmente. Au dire des gens qui étaient présents, ce fut l'événement le plus épouvantable qui jamais ait eu lieu. Après ce malheur, ils

se rendirent à l'Assomption, où ils furent bien logés et pourvus de tout ce qui leur était nécessaire. Le gouverneur et tous les habitants rendirent grâces à Dieu de les avoir fait échapper à de si grands dangers.

CHAPITRE XXXVIII.

—

Comment la ville de l'Assomption fut incendiée.

Le 4 de février de l'année suivante, 1543, un dimanche matin avant le jour, le feu prit à une maison de paille dans l'intérieur de la ville, et de là il gagna d'autres habitations. Comme le vent était frais, la flamme s'étendit avec tant de rapidité, que ce fut un spec-

tacle épouvantable. Les Espagnols en furent remplis de terreur, croyant que les Indiens avaient mis le feu pour les chasser du pays. Le gouverneur fit aussitôt donner l'alarme, afin que les colons accourussent à la ville pour prendre les armes. Il défendit de les déposer, afin de se défendre et de se maintenir dans la place; mais en courant aux armes les Espagnols abandonnèrent leurs biens, qui tous furent brûlés. Plus de deux cents maisons furent incendiées; il n'en resta que cinquante d'épargnées, parce qu'elles étaient séparées par de l'eau. Plus de cinq mille fanégues de maïs furent consumées; ce grain est le blé du pays. Il y eut aussi une grande quantité de farine de perdue, et une partie considérable des vivres, soit en poules ou porcs. Les Espagnols étaient si dénués de tout, qu'ils n'avaient pas de quoi se couvrir. L'incendie dura quatre jours; le feu pénétra jusqu'à la profondeur d'une brasse au-dessous du sol: les murs de la ville et de la forteresse

s'écroulèrent. On découvrit que l'Indienne d'un chrétien avait mis le feu en secouant un hamac qui s'était enflammé ; une étincelle sauta sur la muraille, et, comme toutes étaient en paille, elle avait pris feu. Le gouverneur, voyant la misère des Espagnols, et que leurs maisons et leurs biens étaient perdus, les secourut de ce qu'il possédait en particulier : il donnait à manger à ceux qui n'avaient pas de quoi se nourrir, en achetant des vivres à ses frais ; il mit toute l'ardeur possible à les secourir et à les aider à reconstruire leurs maisons, qui cette fois furent bâties en murs de torchis, pour que chaque jour elles ne fussent pas exposées à prendre feu aussi facilement. On se mit à l'ouvrage, et le besoin pressant que l'on en avait fit qu'en peu de jours elles furent terminées.

CHAPITRE XXXIX.

—

Arrivée de Domingo d'Irala.

Le 15 de février, Domingo d'Irala arriva à l'Assomption avec les trois brigantins qu'il avait conduits à la découverte du Rio del Paraguay. Il débarqua, et vint rendre compte au gouverneur de son voyage. Il dit que, depuis le 20 octobre qu'il était parti de ce port

jusqu'au jour des Rois, le 6 de janvier, il avait remonté le Rio-Paraguay, en communiquant avec les naturels des rives et en prenant auprès d'eux des informations. Ce jour-là il était arrivé dans une ville appartenant à une peuplade d'Indiens qui cultivent la terre, qui élèvent des poules et des oies. Ils nourrissent ces derniers pour se garantir des importunités et du dommage que leur causent les grillons, car ces insectes rongent toutes leurs couvertures, et se logent dans la paille qui couvre le toit des maisons. Pour conserver leurs effets, ces Indiens ont des cuves de terre dans lesquelles ils serrent leurs étoffes et leurs pelleteries, puis ils les bouchent avec des tampons de terre à potier : c'est ainsi qu'ils mettent leurs vêtements en sûreté. Lorsque du toit des maisons les grillons se laissent tomber en foule et vont chercher de quoi se nourrir, les oies se précipitent avec tant de dextérité sur ces insectes, qu'elles les dévorent tous. Cela a lieu deux ou trois fois par jour,

lorsque les grillons sortent pour manger; cette chasse mérite d'être vue.

Ces Indiens ont leurs habitations dans des marais environnés de lacs; on les nomme *Cacocis Chanès*. Ils avaient dit à Domingo d'Irala qu'il existait un chemin par terre pour se rendre aux villages de l'intérieur; cet officier y avait marché pendant trois jours; le pays lui avait semblé très-bon; les naturels lui avaient donné des notions sur l'intérieur. Plus avant il trouva, dans des villages indiens, une grande abondance de vivres qui pouvaient être très-utiles pour pénétrer dans le pays et en faire la conquête. Il avait vu dans les mains des habitants des échantillons d'or et d'argent; ils avaient offert de lui servir de guides. Pendant tout son voyage de découverte sur les bords du fleuve, il n'avait pas vu un pays plus convenable pour entrer dans l'intérieur, comme il en avait le projet, et il n'avait pas entendu dire qu'il y en eût d'autre. En conséquence de cette opi-

nion, il s'était avancé dans cette direction, et, comme c'était le jour des Rois qu'il était arrivé dans ce port, il l'avait nommé *Puerto de los Reyes* (le Port des Rois). Il avait laissé les naturels très-désireux de voir les Espagnols et le gouverneur.

Aussitôt que Domingo d'Irala eut rendu compte de ce qu'il avait vu ou appris, le gouverneur fit convoquer les religieux, les prêtres, les officiers de sa majesté et les capitaines. Quand ils furent réunis, il leur fit lire la relation de Domingo d'Irala, et il les pria de prendre une résolution sur ce sujet, et de lui donner leur opinion sur ce qu'il fallait faire pour découvrir ce pays, ainsi qu'il convenait au service de Dieu et de sa majesté. En effet, c'était une démarche avantageuse pour le roi, puisque l'on avait découvert une route sûre et la meilleure que l'on eût trouvée jusqu'alors. Tous étant réunis en conseil, et d'un commun accord, dirent qu'il était très-convenable au service de sa majesté que l'on pé-

nétrât dans l'intérieur par le Port des Rois, avec toute la promptitude possible. Voici quel fut leur avis, signé de leurs noms : « Il faut sans plus tarder entreprendre l'expédition, puisque cette contrée a des vivres et tout ce qui est nécessaire pour faire la découverte. » Dès que le gouverneur eut connaissance des opinions des religieux, du clergé et des capitaines, persuadé lui-même que cela était avantageux à sa majesté, il fit armer et préparer les dix brigantins qu'il avait fait construire à cet effet; puis il ordonna aux Guaranis de lui vendre des vivres pour l'approvisionnement des brigantins et des canots qui étaient prêts pour la découverte; car l'incendie que l'on avait souffert avait détruit toutes les provisions du gouverneur. Il fut forcé d'acheter de ses propres deniers celles des Indiens, et il leur donna en échange beaucoup d'objets lui appartenant. Afin de hâter l'approvisionnement sans que les Indiens fussent obligés de transporter ces vivres, le

gouverneur ordonna au capitaine Gonzalo de Mendoce de descendre le Paraguay avec trois bâtiments et de se rendre dans les villages des Indiens, alliés et sujets de sa majesté pour chercher ces provisions. Il donna l'ordre de bien traiter les naturels, et de les payer avec des objets d'échange dont cet officier emportait une grande quantité. Il prescrivit aussi aux interprètes de payer les Indiens, et de ne leur faire aucune violence sous peine de châtiment.

CHAPITRE XL.

—

Message de Gonzalo de Mendoce.

Peu de jours après que Gonzalo de Mendoce fut parti avec les trois bâtiments, il écrivit au gouverneur qu'il était arrivé au port nommé de *Giguy*, et qu'il avait envoyé au village de l'intérieur où l'on devait lui fournir des vivres. Beaucoup de chefs indiens étaient venus le

voir et commençaient à apporter des provisions, lorsque les interprètes accoururent pour se réfugier sur les brigantins, les amis et les parents d'un Indien qui s'était révolté ayant voulu les tuer. Cet homme soulevait le pays contre les chrétiens et contre nos alliés, disant qu'il ne fallait pas que les naturels fournissent des vivres. Gonzalo de Mendoce ajoutait que beaucoup de chefs indiens étaient venus lui demander du renfort pour mettre leurs villages à couvert des attaques de deux chefs, nommés *Guaçani* et *Tabere*, et de tous leurs parents et de leurs auxiliaires. Ils leur faisaient une guerre cruelle, mettaient tout à feu et à sang, brûlaient leurs villages, et ravageaient la contrée ; ils les menaçaient de les massacrer tous s'ils ne se joignaient à eux pour exterminer les chrétiens ou les chasser du pays. Gonzalo cherchait, disait-il, à temporiser jusqu'à ce qu'il eût pu faire savoir au gouverneur ce qui se passait, afin que celui-ci prît les dispositions convenables dans

de telles circonstances; car depuis ce qui était arrivé, les Indiens ne lui apportaient aucune nourriture, l'ennemi ayant fermé les voies de communications. Les Espagnols qui étaient dans les bâtiments souffraient beaucoup de la famine. Cabeça de Vaca, ayant reçu cette lettre, convoqua les religieux, les prêtres, les officiers de sa majesté, et les capitaines, et il la leur fit lire : quand ils en eurent pris connaissance, il les pria de lui donner leur avis sur ce qu'il était nécessaire de faire; se conformant ainsi aux ordres du roi, qui furent lus en leur présence, afin qu'ils y eussent égard. Ceux-ci dirent que, puisque les Indiens faisaient la guerre aux chrétiens et aux naturels sujets de sa majesté, leur avis était qu'il fallait envoyer des troupes contre eux, les sommer d'abord avec douceur, et leur enjoindre de faire acte d'obéissance envers le roi. S'ils s'y refusaient, il fallait les en requérir une seconde, une troisième fois, et autant qu'il serait possible, en leur signifiant que tous les morts,

les incendies et les dommages qui auraient lieu dans le pays, seraient à leurs charges et périls; que s'ils refusaient de se soumettre, on leur ferait la guerre comme à des ennemis, afin de défendre et de protéger les Indiens nos alliés : tel fut leur avis, et ils le signèrent. Peu de jours après, le capitaine Gonzalo de Mendoce écrivit une seconde lettre au gouverneur : il lui disait que les deux chefs indiens, Guaçani et Tabere, faisaient une guerre cruelle à nos alliés, tuaient et pillaient jusqu'au port où étaient les chrétiens; qu'on avait été forcé de défendre les navires, et que les Indiens, nos alliés, étaient très-tourmentés. Chaque jour ils demandaient du renfort à Gonzalo de Mendoce, disant que si bientôt on ne les secourait, ils se soulèveraient tous pour éviter les malheurs d'une guerre si cruelle et discontinue.

CHAPITRE XLI.

Le gouverneur envoie du secours aux gens qui étaient sous les ordres de Gonzalo de Mendoce.

Le gouverneur, ayant connaissance des nouvelles plaintes des Indiens contenues dans cette seconde lettre, les communiqua encore aux moines, aux prêtres et aux autres offi-

ciers ; et, d'après leur avis, il ordonna que le capitaine Domingo d'Irala partirait pour protéger les Indiens alliés et terminer la guerre commencée, en aidant de tout son pouvoir les naturels maltraités par l'ennemi. Il envoya donc quatre brigantins et cent cinquante hommes, outre ceux que le capitaine Gonzalo de Mendoce avait avec lui. Il ordonna que Domingo d'Irala se porterait avec ses troupes au port et aux villages de Guaçani et de Tabere, et qu'il les sommerait au nom de sa majesté de mettre bas les armes, de cesser les hostilités, de promettre de nouveau d'obéir aux ordres du roi et d'être alliés des Espagnols. Après ces sommations répétées deux, trois fois, et autant qu'il serait possible, il avait ordre de commencer la guerre en faisant le moins de mal qu'il pourrait : il devait éviter les meurtres, les pillages et les autres maux de la guerre, et contraindre ces Indiens à cesser les hostilités, à accepter la paix

et à rétablir les anciennes liaisons d'amitié. Cependant il devait obtenir ces résultats par tous les moyens possibles.

CHAPITRE XLII.

—

Comment quatre chrétiens moururent de leurs blessures pendant cette guerre.

Quand Domingo d'Irala fut arrivé au village des Indiens, il envoya faire des sommations à Tabere et à Guaçani, les principaux fauteurs de la guerre. Ces chefs avaient avec eux un grand nombre de gens qui attendaient le combat, et qui, lorsque les interprètes ar-

rivèrent pour leur faire des sommations, ne voulurent pas les entendre. Ils envoyèrent même défier les Indiens alliés, les volèrent et leur firent beaucoup de dommages. En protégeant nos alliés, de nombreuses escarmouches avaient eu lieu, et quelques chrétiens avaient été blessés. Ils furent envoyés à l'Assomption pour être guéris : quatre ou cinq périrent de leurs blessures ; mais par leur faute et par suite des excès qu'ils firent, car ces blessures, très-légères, n'auraient pu causer la mort. Un d'eux mourut misérablement d'une écorchure qu'une flèche lui avait faite au nez. Ces flèches sont frottées avec des herbes vénéneuses, et quand ceux qui en sont blessés n'évitent pas les excès avec les femmes, ils succombent. Cependant en général on ne doit pas craindre les herbes de ce pays.

Le gouverneur écrivit de nouveau à Domingo d'Irala, et lui enjoignit de chercher à renouer nos relations d'amitié avec les In-

diens, par tous les moyens en sa puissance, puisque cela était utile au service de sa majesté. En effet, tant que le pays serait en guerre, les surprises, les révoltes, les meurtres, les vols et les troubles ne pouvaient cesser. En agissant ainsi, disait-il, on ferait son devoir envers Dieu et envers sa majesté. Il accompagna cet ordre de beaucoup de vivres pour qu'on les partageât gratuitement entre les Indiens qui avaient servi. Il y ajouta tout ce qu'il crut capable d'affermir et de perpétuer la concorde. Les choses étant dans cet état, Domingo d'Irala s'occupa de faire la paix. Comme ces gens étaient fatigués et maltraités par la guerre si vive que les chrétiens avaient faite et qui durait encore, ils en désiraient la fin : au moyen des présents que le capitaine général leur envoya, ainsi que beaucoup d'autres qui les suivaient et qui leur furent offerts de sa part, on parvint à ce but. Ils se soumirent de nouveau à sa majesté, reprirent leurs liaisons d'amitié

avec les autres Indiens du pays. Les deux chefs, Guaçani et Tabere, ainsi que beaucoup d'autres, disposés à servir sa majesté, se rendirent vers le gouverneur pour consolider la paix. Celui-ci dit à leurs gens, qu'en cessant les hostilités, ils avaient fait leur devoir, et qu'au nom du roi, il leur pardonnait la révolte passée; que s'ils recommençaient, ils seraient châtiés sans pitié. Après cela il leur fit des présents, et ils s'en allèrent très-satisfaits.

Voyant que le pays était pacifié, et que les naturels vivaient en bonne intelligence, Alvar-Nuñez fit revenir les bâtiments en toute hâte, ainsi que les vivres et les autres objets nécessaires pour approvisionner sa flotte, afin de pénétrer dans l'intérieur, et de découvrir le pays par le port des Rois (*de los Reyes*), par où il avait été résolu que l'on entrerait. En peu de jours, les Indiens lui apportèrent plus de trois mille quintaux de farine de manioc et de maïs, après quoi on

complétа le chargement des navires. On paya ces naturels suivant leurs désirs; Cabeça de Vaca fit aussi donner des armes aux Espagnols qui en manquaient ainsi que d'autres objets dont ils avaient besoin.

CHAPITRE XLIII.

—

Les moines prennent la fuite.

Les brigantins étant tout prêts, les vivres chargés, les navires armés et garnis de leurs agrès, tous les objets nécessaires pour la découverte du pays étant préparés, comme il avait été convenu d'après l'avis des religieux, du clergé, et des officiers du roi, on arrêta secrète-

ment et sans esclande le commissaire frère Bernaldo d'Armenta, et frère Alonzo Lebron, son collègue, de l'ordre de Saint-François, les mêmes qui s'étaient enfuis dans les villages des Indiens pendant la route que le gouverneur avait découverte depuis le Brésil : ils retournaient à la côte et portaient certaines lettres pour le roi, dans lesquelles on donnait à entendre que le gouverneur se conduisait mal dans le commandement dont sa majesté avait daigné l'investir. Ces religieux étaient jaloux du gouverneur et le haïssaient. Leur but était d'empêcher la découverte que l'on avait projetée comme je l'ai dit; ils agissaient ainsi pour que le gouverneur ne rendît pas service à la cause de sa majesté, et qu'il ne fît rien d'utile.

Voici le motif de leur conduite : à son arrivée, le gouverneur trouva le pays pauvre, les chrétiens désarmés, et les gens du roi dans la misère. Les habitants se plaignirent à lui des mauvais traitements que les officiers de sa

majesté leur faisaient souffrir; ils avaient prélevé un nouveau tribut dans leur intérêt particulier, et une imposition au mépris de toute justice et contre l'usage reçu en Espagne et dans les Indes. Ils avaient donné à cette imposition, dont nous avons déjà parlé, le titre de *quint*: mais Alvar ne leur ayant pas permis de continuer ces exactions, ils s'opposaient à la découverte, et c'est pour cela que les moines cherchaient à s'en aller. L'un d'eux cachait un crucifix sous son manteau, il faisait apposer la main sur ce crucifix et jurer de garder le secret de leur voyage au Brésil. Quand les chefs indiens en eurent connaissance, ils se présentèrent devant le gouverneur et lui réclamèrent leurs filles qu'ils avaient données auxdits religieux pour les instruire dans la foi chrétienne. Ces naturels déclarèrent qu'ils avaient entendu dire que les moines voulaient retourner à la côte du Brésil et emmener leurs filles de force, et qu'avant d'arriver dans ce pays l'on mourait en route. Comme les In-

diennes ne voulaient pas s'y rendre et se seraient enfuies, les moines les gardèrent à vue et en charte privée. Le gouverneur n'eut connaissance de ce fait qu'après le départ des moines; il envoya après eux : on les rattrapa à deux lieues de la ville, et on les y fit revenir. Les jeunes filles qu'ils emmenaient étaient au nombre de trente-cinq; ils avaient aussi des chrétiens avec eux; on les ramena donc; ce qui causa des séditions parmi les Espagnols et les naturels. Tous les chefs du pays se plaignirent hautement de ce qu'on leur enlevait leurs filles; on amena aussi au gouverneur un Indien de la côte du Brésil, nommé Domingo, qui était très-utile au service du roi dans le pays. Une instruction ayant été faite contre les frères et les officiers, le gouverneur fit arrêter les officiers et procéder contre eux en raison du délit commis envers sa majesté. Cependant Alvar, ne voulant pas retarder son départ, commit l'affaire à un juge pour qu'il connût des accusations et des délits, puis il

emmena avec lui et sur caution deux des coupables; les autres restèrent en prison, et les officiers furent suspendus de leurs fonctions jusqu'à ce que sa majesté y eût pourvu comme elle l'entendrait.

CHAPITRE XLIV.

—

Le gouverneur part pour la découverte à la tête de quatre cents hommes.

Dans ces entrefaites, tous les objets nécessaires à l'exécution du voyage dans l'intérieur du pays étant prêts, les dix brigantins chargés de vivres et de munitions, le gouverneur ordonna de choisir pour ce voyage quatre cents hommes, arquebusiers et arbalétriers. La

moitié s'embarquèrent sur les bâtiments, les autres marchèrent par terre le long du fleuve avec douze cavaliers, jusqu'au port de Guaviaño. La troupe suivait toujours les villages et les bourgs des Indiens nos alliés, ce chemin étant le meilleur. On emmena les chevaux; mais pour qu'ils ne restassent pas à attendre dans les navires, on les fit partir huit jours d'avance, afin qu'ils vécussent par terre et qu'ils ne consommassent pas les vivres pendant la navigation : le facteur Pedro Dorantes et le contador Phelippe de Cacerès les accompagnèrent. Alvar-Nuñez s'embarqua huit jours après, et laissa, en qualité de lieutenant du capitaine général, Juan de Salazar d'Espinoza, afin qu'au nom de sa majesté il gouvernât le pays en paix et qu'il rendît la justice. Deux cents et quelques hommes de guerre, arquebusiers et arbalétriers, restèrent à l'Assomption avec tout ce qui était nécessaire pour défendre cette place. Six cavaliers faisaient partie de la garnison.

L'église avait été brûlée le jour de Notre-Dame de septembre; le gouverneur la laissa terminée et en très-bon état. Lui-même et ses gens avaient continuellement travaillé à sa reconstruction. Il partit de cette ville avec les dix brigantins, cent vingt canots montés par douze cents Indiens, tous gens de guerre, et qui présentaient un fort beau coup d'œil, quand ils étaient en marche : ils emportaient une abondante provision d'arcs et de flèches. Ils étaient tous peints, parés de panaches et de nombreux ornements en plumes; ils avaient sur le front des plaques de métal très-brillantes qui jetaient un grand éclat lorsque le soleil donnait dessus; ces gens disaient que c'était afin que cet éclat resplendissant aveuglât leurs ennemis; ils partirent en jetant de grands cris de joie. Quand le gouverneur quitta la ville, il commanda au capitaine Salazar de donner tous ses soins pour faire terminer promptement la caravelle qu'il avait ordonnée, afin qu'elle fût prête à son retour

de la découverte, et qu'il pût rendre compte au roi de son voyage et de ce qui s'était passé dans le pays. Il laissa à cet effet tout ce qui était nécessaire, et le temps lui ayant été favorable, il arriva au port de *Capua* où les chefs vinrent le recevoir. Il leur dit comment il allait découvrir le pays, et qu'en conséquence il les priait, au nom de sa majesté, et qu'il leur ordonnait lui-même, en particulier, de chercher sans cesse à maintenir la concorde et la bonne amitié, ainsi qu'ils avaient toujours fait. A cette condition, il leur promit de ne pas cesser les bons traitements dont ils étaient l'objet, et de les protéger comme par le passé : puis il partagea entre eux, entre leurs enfants et leurs parents, de nombreux présents qu'il portait avec lui, cela généreusement, après quoi il les laissa très-satisfaits.

CHAPITRE XLV.

Le gouverneur abandonne une partie des vivres qu'il portait.

Les embarcations étaient si chargées de vivres, que cela devenait incommode : le gouverneur, pour assurer la cargaison, en laissa

dans le port de Capua plus de deux cents quintaux. Quand on eut opéré ce déchargement, on remit à la voile, et l'on navigua heureusement jusqu'à un port nommé dans la langue des Indiens *Inriquiçava*. On y parvint dans la nuit, à une heure, et l'on y resta trois jours pour parler aux naturels. Pendant ce temps-là, un grand nombre d'Indiens chargés de vivres vinrent pour voir le gouverneur, et donnèrent des provisions aux Espagnols et aux Indiens Guaranis qui les accompagnaient. Cabeça de Vaca les reçut tous avec des paroles d'amitié, car ces gens avaient toujours été nos amis. Il fit des présents aux chefs et à ceux qui avaient apporté ces vivres: il leur dit comment il allait découvrir le pays, ce qui était pour le bien et pour l'avantage d'eux tous, et qu'il les priait de rester tranquilles pendant son absence, et de respecter les traités de paix à l'égard des Espagnols qu'il laissait dans la ville de l'Assomption.

Ils promirent de se conformer à ses désirs. Le gouverneur les laissa très-satisfaits, et remonta le fleuve par un temps favorable.

CHAPITRE XLVI.

—

Le gouverneur s'arrête pour traiter avec les naturels du port d'Ytaqui.

Le 12 du même mois, Cabeça de Vaca arriva à un autre port, nommé *Ytaqui*; il y fit jeter l'ancre et amarrer les brigantins, pour parler aux habitants, qui sont Guaranis et sujets du roi. Le même jour, un grand nombre d'Indiens vinrent porter des vivres pour la

troupe; ils avaient avec eux leurs chefs, à qui le gouverneur fit des présents comme aux premiers. Il leur dit comment il allait reconnaître le pays, et que jusqu'à son retour il les priait et leur ordonnait de rester constamment en bonne amitié avec les Espagnols qui étaient à l'Assomption. Non-seulement il leur donna la valeur des provisions qu'ils avaient apportées, mais encore il partagea, entre la plupart des chefs et leurs parents, beaucoup de jolis présents; de sorte qu'ils furent bien payés, ce qui les contenta beaucoup. Il séjourna deux jours avec eux dans cet endroit, et il repartit. Le même jour il arriva dans un autre port, nommé Ytaqui; il le dépassa, et il alla jeter l'ancre dans celui de Guaçani, le même chef qui s'était soulevé avec Tabere pour nous faire la guerre dont j'ai parlé. Ces Indiens vivaient paisiblement. Dès qu'ils apprirent que le gouverneur était arrivé, ils vinrent le voir avec un grand nombre d'autres naturels, leurs alliés. Alvar les reçut avec

beaucoup d'amitié, parce qu'ils se conformaient au traité de paix qui avait eu lieu. Tous les gens qui les accompagnaient étaient très-gais et sans crainte, car ces deux chefs étaient nos alliés; eux seuls possédaient toute la contrée, aussi était-elle tranquille et sûre. Le lendemain ces deux Indiens revinrent, et le gouverneur leur fit encore un excellent accueil et leur donna de nombreux présents, à eux, à leurs parents et à leurs amis, sans compter qu'il paya les vivres à tous ceux qui en apportaient, de sorte qu'ils restèrent satisfaits. Comme ce sont les principaux chefs de cette contrée, le gouverneur les traita le plus amicalement qu'il put; il les pria, et leur recommanda de s'entendre pour faire observer la paix dans tout le pays, de se rendre utiles aux Espagnols qu'il avait laissés à l'Assomption, d'aller les visiter et d'obéir continuellement aux ordres qu'il leur donnait au nom de sa majesté. Ils répondirent, qu'ayant fait la paix et juré de nouveau

obéissance à sa majesté, ils étaient déterminés à maintenir leur promesse, ainsi qu'il le verrait. Tabere, pour que l'on crût davantage ce qu'il disait, demanda à partir avec le gouverneur, comme étant plus aguerri, tandis qu'il était convenable que Guaçani restât pour garder le pays, et pour maintenir la concorde. Le gouverneur accepta cette proposition qu'il trouvait avantageuse, pensant que c'était une bonne garantie pour leur faire tenir leur promesse, et que le pays serait plus tranquille et plus en sûreté si Tabere venait avec lui. Il en fut donc très-content, et consentit à ce qu'il vînt. Il lui fit des présents plus riches qu'à tout autre chef des bords du fleuve; car il était certain qu'en satisfaisant cet homme, tout le pays resterait en paix, et personne n'oserait se soulever tant il inspirait de crainte. Il recommanda vivement les chrétiens à Guaçani: celui-ci promit de le satisfaire. Le gouverneur resta quatre jours dans cet endroit. Pendant

ce temps-là il traitait avec eux, cherchant à leur plaire, et leur donnait des présents qu'il avait apportés, ce qui les satisfaisait beaucoup.

Le facteur Pédro Dorantès, en se rendant à ce port avait perdu son cheval : il dit au gouverneur qu'il n'était pas disposé à l'accompagner sans monture, qu'en conséquence il voulait retourner à l'Assomption, et qu'il laissait en son lieu et place son fils Pédro Dorantès. Le gouverneur et le contador qui l'accompagnait reçurent Pédro dans cette qualité, et l'admirent au grade de facteur, pour qu'il fût de la conquête à la place de son père.

Tabere partit en compagnie du gouverneur avec trois canots montés par trente naturels, ses parents et ses serviteurs; et l'on mit à la voile du port de Guacani, on remonta le Rio-Paraguay, et le vendredi, 24 du mois de septembre, on arriva à un port nommé *Ipaneme*, où Alvar ordonna de jeter l'ancre pour traiter avec les naturels du pays qui sont sujets de sa majesté; car on lui avait

appris qu'il y avait chez eux un Indien de la nation des Guaranis qui avait été longtemps prisonnier chez les Payaguas. Cet homme connaissait la langue, le pays et la situation des villages de ces derniers, le gouverneur voulait l'emmener avec lui pour servir d'interprète chez les Payaguas, qui avaient tué Juan de Ayolas et d'autres chrétiens. Son intention était d'obtenir d'eux par la douceur l'or et l'argent qu'ils lui avaient enlevés.

Aussitôt qu'on avait atteint le port, les naturels étaient arrivés avec beaucoup de bonne volonté, et chargés d'une grande quantité de vivres. Le gouverneur leur fit bon accueil; il ordonna de payer tout ce qu'ils avaient apporté, puis il fit de nombreux présents aux chefs; et, s'étant concerté avec eux, il leur communiqua le désir qu'il avait d'emmener l'Indien qui avait été prisonnier chez les Payaguas, afin qu'il servît d'interprète auprès de ces derniers, pour faire la paix avec eux, et conduire l'armée où étaient

leurs villages. Les naturels envoyèrent aussitôt dans certains établissements de l'intérieur pour chercher cet homme.

CHAPITRE XLVII.

—

On envoie chercher l'interprète chez les Payaguas.

Trois jours après que les naturels du port de Ipaneme eurent envoyé appeler l'Indien, il arriva où était le gouverneur, et il offrit de partir avec lui, et de le conduire

dans le pays des Payaguas. Les Indiens ayant éte satisfaits, on remit à la voile : on remonta le Paraguay, et quatre jours après on arriva au port nommé *Guayviaño*, où finit la nation des Guanaris. Le gouverneur y fit jeter l'ancre pour parler aux naturels qui arrivaient. Les chefs apportèrent beaucoup de provisions, et ils accueillirent le gouverneur avec une joie extrême. Cabeça de Vaca les reçut fort bien, fit payer leurs vivres, et donna aux chefs de nombreux présents. Ceux-ci l'informèrent aussitôt que les cavaliers s'avançaient dans l'intérieur du pays, qu'ils étaient parvenus dans leurs villages, qu'ils y avaient été bien reçus. On leur avait fourni des guides et des vivres. Ces cavaliers marchaient bien en avant vers le port d'*Ytabitan*, où ils devaient attendre la flotte des brigantins. Dès que le gouverneur en fut instruit, il fit mettre à la voile le plus promptement possible, et l'on quitta le port de Guayviaño. On remonta le fleuve par un

très-bon vent, et le lendemain à neuf heures du matin, on arriva à Ytabitan où l'on trouva tous les cavaliers en très-bonne santé. Ces derniers racontèrent qu'ils avaient traversé très-paisiblement tous les villages du pays, qu'ils y avaient distribué beaucoup de présents que Cabeça de Vaca leur avait remis pour la route.

CHAPITRE XLVIII.

Les chevaux sont embarqués.

On resta deux jours dans le port d'Ytabitan ; pendant ce temps les chevaux furent embarqués, et tous les bagages de l'armée disposés dans un ordre convenable. Comme le pays habité par les Payaguas était très-

près de là, le gouverneur ordonna que dorénavant l'Indien du port de Ipaneme, qui connaissait la langue et le pays de ces naturels, monterait sur le brigantin amiral, afin que l'on pût à chaque instant savoir ce qu'il fallait faire. On quitta le port par un bon vent. Dans la crainte que les Payaguas ne maltraitassent les Guaranis que Cabeça de Vaca emmenait avec lui, il défendit à ces derniers de s'éloigner des brigantins; le soir il ordonna à tout le monde de débarquer sur le bord du fleuve, et de passer la nuit à terre avec une bonne garde. Les Guaranis devaient amarrer leurs canots près des brigantins. Les Espagnols et les Indiens occupaient une bonne lieue d'étendue sur le rivage; leurs feux présentaient un spectacle très-agréable. Pendant tout le temps de la navigation, le gouverneur nourrissait aussi bien les Indiens que les Espagnols, et ils étaient si abondamment pourvus que cela méritait d'être vu. L'abondance du poisson, de la chasse et des cerfs que l'on

tuait était si grande, qu'on en abandonnait une partie.

Il y a dans cette rivière une espèce de porcs qui vont toujours à l'eau; ils sont plus grands que ceux d'Espagne, et ils ont le groin camus et plus gros; on les nomme porcs d'eau. La nuit ils restent à terre, mais le jour ils sont continuellement dans l'eau; quand ils aperçoivent quelqu'un, ils plongent, restent longtemps au fond de l'eau et remontent à une portée d'arbalète de l'endroit où ils ont plongé. Pour faire la chasse de ces porcs, il faut au moins six canots d'Indiens. Lorsque ces animaux plongent, trois embarcations remontent le fleuve et trois autres le descendent, puis elles se séparent; les Indiens posent leurs flèches sur leur arc, et aussitôt que quelque chose sort de l'eau, ils lancent trois ou quatre flèches avec beaucoup de promptitude, avant que l'animal ne puisse replonger; ils le suivent ensuite jusqu'à ce que, étant mort de ses blessures, il surnage.

Ces animaux sont très-charnus; les chrétiens trouvèrent leur chair très-bonne, quoiqu'ils n'en eussent pas un grand besoin. Les porcs d'eau sont très-nombreux dans beaucoup de villages du bord du fleuve.

Pendant tout le voyage, les soldats étaient si replets et si frais, qu'ils semblaient arriver d'Espagne. Les chevaux étaient gras; souvent on les faisait débarquer pour chasser, car il y avait beaucoup de cerfs, de tapirs, de loutres, et d'autres animaux sauvages.

CHAPITRE XLIX.

—

Comment Juan de Ayolas fut tué avec ses compagnons après avoir débarqué dans ce port.

Le 12 octobre, on arriva au port de la Candelaria (*de la Chandeleur*), qui fait partie du territoire des Payaguas. Le capitaine Juan de Ayolas avait fait son entrée par ce port, suivi des Espagnols qu'il commandait. Il y laissa pour l'attendre jusqu'à son retour,

Domingo d'Irala, avec les brigantins qu'il avait emmenés; mais quand il revint il ne les retrouva plus : il les attendit pendant plus de quatre mois ; dans cet intervalle, il souffrit beaucoup de la famine. Les Payaguas ayant connaissance de son extrême faiblesse et de son manque d'armes, commencèrent à le traiter avec amitié; puis ils lui dirent qu'en bons alliés, ils désiraient mener les Espagnols dans leurs maisons pour les y nourrir. Cependant en traversant de hautes herbes (*pajonales*), chaque chrétien fut saisi par deux Indiens, et un grand nombre d'autres naturels armés de bâtons, leur assénèrent tant de coups sur la tête, que le capitaine Juan de Ayolas et quatre-vingts hommes furent tués, c'était le reste des cent cinquante qu'il avait emmenés quand il pénétra dans l'intérieur du pays. Celui qui gardait les brigantins fut cause de la mort de ces Espagnols, car il avait quitté le port et il s'était amarré plus bas.

Si Juan de Ayolas avait trouvé ses brigantins où il les avait laissés, il se serait embarqué avec les autres Espagnols, et les Indiens ne l'auraient pas tué; mais Domingo d'Irala agit ainsi méchamment, et pour que les naturels massacrassent les Espagnols ainsi que cela est arrivé, son intention était de soulever le pays comme il est évident qu'il le fit, contre son Dieu et contre son roi. Aujourd'hui encore il est en insurrection, il a ravagé toute la contrée, et depuis deux ans ils y exerce sa tyrannie.

Dans cet endroit, les pilotes prirent la hauteur; ils virent que le port était à vingt-et-un degrés moins un tiers. On se concerta afin de chercher un moyen pour communiquer avec les Payaguas, et pour apprendre de ces naturels où étaient leurs villages. Le lendemain, à huit heures du matin, sept Payaguas parurent sur les bords du fleuve; le gouverneur ordonna qu'un pareil nombre d'Espagnols irait leur parler avec les interprètes qu'il

avait amenés. Cette disposition était très-convenable. Ils s'avancèrent donc vers ces Indiens à une distance convenable pour pouvoir s'entendre. L'interprète leur dit qu'il était nécessaire qu'un plus grand nombre se présentassent pour traiter, parce qu'on voulait s'entretenir avec eux et stipuler des conditions de paix; que le commandant de la flotte n'était pas venu dans une autre intention. Quand on se fut ainsi abouché avec ces gens, ils demandèrent si les chrétiens nouvellement arrivés dans les brigantins étaient de la même nation que ceux qui avaient autrefois habité la contrée. Comme les Espagnols avaient été avisés, ils dirent que ce n'étaient pas les mêmes chrétiens qui étaient déjà passés dans le pays, et qu'ils n'étaient arrivés que depuis peu. Quand les Payaguas l'eurent appris, un d'eux s'approcha des nôtres; on le conduisit devant le gouverneur. Celui-ci lui demanda qui lui avait ordonné de venir en cet endroit : il répondit que son

chef ayant appris l'arrivée des Espagnols, l'avait envoyé avec ses camarades pour savoir si c'étaient les mêmes qui s'étaient déjà présentés. Il dit de la part de son maître qu'il désirait être l'ami du gouverneur, que les Payaguas tenaient en leurs mains tout ce qu'ils avaient pris à Juan d'Ayolas, qu'ils voulaient le remettre au commandant des chrétiens, afin d'obtenir la paix, et qu'on lui pardonnât la mort de Juan d'Ayolas et d'autres Espagnols; cet officier et les siens ayant été tués pendant la guerre. Le gouverneur lui demanda par l'entremise de son interprète, quelle pouvait être la quantité d'or et d'argent que l'on avait prise à Juan d'Ayolas et aux chrétiens. Il répondit qu'il devait y en avoir soixante-six charges que portaient les Indiens Chanès : que toute cette quantité était en plaques, en bracelets, en couronnes, en haches d'armes, et en petits vases d'or et d'argent. Cabeça de Vaca fit dire à l'Indien de prévenir son chef, que sa majesté lui avait

ordonné de se rendre dans ce pays pour contracter la paix avec eux et les autres nations qui seraient disposées à l'accepter, qu'on leur pardonnerait les anciennes guerres, et que si son maître désirait être ami, et rendre ce qu'il avait pris aux Espagnols, il n'avait qu'à venir voir le gouverneur et lui parler; car celui-ci avait grande envie de le connaître et de le bien traiter : il ajouta qu'il ferait la paix et le recevrait comme sujet de sa majesté. En signe d'amitié il lui envoya de nombreux présents. Il fit aussi beaucoup de cadeaux à l'Indien, et il lui demanda quand il croyait revenir avec son maître.

Quoique ce chef ne soit qu'un pêcheur, il gouverne cette méchante nation, qui vit de pêche. Sa tournure est imposante; il est redouté de ses gens, qui professent pour lui un grand respect; et si quelqu'un des siens lui déplaît trop, il prend un arc et lui lance deux ou trois flèches : s'il le tue, il envoie chercher sa femme, lui donne un collier (*una quenta*),

et dissipe ainsi le chagrin qu'elle peut avoir de cette mort; s'il n'a pas de collier, il lui donne deux plumes. Quand il veut cracher, l'Indien le plus proche de lui tend les deux mains pour qu'il crache dedans; il a plusieurs coutumes sauvages de ce genre. Il n'existe pas sur le bord de ce fleuve de chef plus riche que lui. L'interprète répondit que son maître se présenterait le lendemain matin, et il laissa le gouverneur dans cette attente.

CHAPITRE L.

—

L'interprète et les naturels qui avaient promis de revenir ne tiennent pas leur parole.

Ce jour-là s'écoula, et quatre autres ensuite, sans que le gouverneur vît revenir ces Indiens. Il fit appeler son interprète, et lui demanda ce qu'il pensait de ce retard. Cet homme répondit qu'il ne croyait pas qu'ils revinssent, parce qu'ils étaient très-rusés et très-

fins; et que, si l'envoyé avait dit que son chef désirait la paix, il voulait seulement examiner les chrétiens, les empêcher de se porter en avant avec les Guaranis, et de se rendre à leurs villages; que, pendant qu'on attendait le chef, ils transportaient plus loin leurs habitations, leurs femmes et leurs enfants; qu'en conséquence il pensait qu'ils étaient allés se cacher le long du fleuve, dans quelque autre endroit; et qu'il fallait partir sans retard pour les poursuivre. Il était certain, disait-il, qu'on les rattraperait, car ils étaient très-chargés. Il pensait (cet homme connaissait le pays) que les Indiens payaguas ne s'arrêteraient qu'à un lac appartenant à une nation nommée les Mataras. Ces derniers avaient été massacrés par les Payaguas, qui s'étaient emparés de la contrée parce qu'elle était très-fertile et très-poissonneuse.

Aussitôt le gouverneur ordonna aux brigantins et aux canots d'appareiller. Il remonta le fleuve, et s'arrêta dans un endroit

où l'on remarqua sur le rivage une grande troupe de Payaguas qui s'en allait par terre. L'interprète dit que ces Indiens, les femmes et les enfants suivaient la route de terre, parce qu'ils n'avaient pu entrer dans les canots. Après huit jours de navigation, on arriva au lac des Mataras. On y pénétra sans trouver les Indiens; la moitié de la troupe alla par terre pour les chercher et les traiter en amis. Le jour suivant, voyant qu'ils ne paraissaient pas, le gouverneur, pour ne pas consommer inutilement ses vivres, fit revenir tous les chrétiens et les Indiens Guaranis. Ceux-ci avaient trouvé des canots et des rames cachés au fond de l'eau, et ils avaient aperçu la trace des Payaguas; mais le gouverneur qui ne voulait pas séjourner plus longtemps rassembla sa troupe et poursuivit son voyage. Il remonta le fleuve, les canots et les brigantins marchant de conserve, soit à la voile, à la rame ou au cordeau, à cause des nombreux détours, et il parvint à un

endroit où croissent beaucoup d'arbres de casse fort grands et très-productifs.

La casse a environ un palme et demi de longueur, elle est grosse de trois doigts. La troupe en mangeait beaucoup; l'intérieur est rempli d'une matière mielleuse, il n'y a aucune différence avec celle que produisent différentes contrées de l'Espagne, sinon que celle-là est plus grosse, et que le goût en est beaucoup plus fort, c'est pourquoi on ne la cultive pas. Il y a plus de quatre-vingts pieds de ces arbres réunis sur les rives du Rio-Paraguay. Ces bords abondent en fruits sauvages dont les Espagnols et les Indiens se nourrissaient : il y avait entre autres une espèce de citron *ciuti* (de Ceuta) très-petit; l'écorce est *comme une coquille*, l'acide et l'odeur ne diffèrent pas du citron *ciuti* d'Espagne : il est de la grosseur d'un œuf de colombe, la feuille est comme celle du citronnier. Les arbres et les fruits sont très-variés; la nature des poissons est très-étrange. Les

Espagnols et les Indiens en tuaient dans la rivière une quantité incroyable tous les jours qu'on ne pouvait pas naviguer à la voile. Comme les canots sont légers et vont très-bien à la rame, on allait à la chasse des porcs d'eau et des loutres, et l'on s'en nourrissait; car il y en avait une multitude : c'était un passe-temps fort agréable.

Le gouverneur crut que nous arriverions bientôt chez les *Guaxarapos*, qui vivent sur le bord du Rio-Paraguay : ces naturels commercent avec les Indiens du port des Rois où nous allions. Il craignit qu'un grand nombre de navires, de canots et d'Indiens ne les épouvantât et ne leur fît prendre la fuite dans l'intérieur. Il résolut donc, pour les soumettre, de diviser la flotte en deux parties. Il prit cinq brigantins, la moitié des canots et les Indiens qui les montaient, et s'avança avec cette flottille. Il donna l'ordre au capitaine Gonzalo de Mendoce de le suivre sans se presser avec les autres brigantins et le

reste des canots et de la troupe. Il lui recommanda de traiter tous les Espagnols et les Indiens avec douceur et avec égard, et de ne pas souffrir qu'aucun d'eux se détachât du corps de la troupe. Il défendit que personne ne se permît ni mauvais traitements ni violence sur le fleuve ou sur le rivage. Il ordonna de payer les vivres et les autres objets que les Indiens apporteraient aux Espagnols et aux Guaranis, afin de conserver la paix qui était utile au service de sa majesté et profitable au pays. Le gouverneur partit avec les cinq brigantins et les canots, comme je l'ai indiqué. Il continua ainsi sa navigation jusqu'au 18 octobre : ce jour-là il parvint à un village de Guaxarapos. Trente Indiens s'étant présentés, les brigantins et les canots s'arrêtèrent pour les tranquilliser, et s'informer près d'eux des autres peuplades qui se trouvaient au delà. Quelques chrétiens descendirent à terre par ordre de Cabeça de Vaca, car les naturels les appelaient, et ils venaient au-devant d'eux.

Quand les Guaxarapos furent parvenus aux brigantins, six y entrèrent. Le gouverneur leur fit répéter par l'interprète ce qu'il avait dit aux habitants des rivages inférieurs, afin qu'ils se soumissent à sa majesté, et qu'en conséquence ils regardassent les Espagnols pour leurs amis : tous firent acte de soumission. Un chef était à leur tête, le gouverneur lui remit des présents pour ces naturels, et offrit de faire pour eux tout ce qui était en sa puissance.

Dans le voisinage était une rivière qui venait de l'intérieur des terres : elle avait la largeur de la moitié du Rio-Paraguay; mais l'eau coulait avec tant de rapidité que c'était épouvantable : elle se jette dans le Paraguay qui vient du Brésil : au dire des anciens, c'était par-là qu'était venu Garçia le Portugais. Il avait fait la guerre dans cette contrée à la tête d'un grand nombre d'Indiens. Il s'y était beaucoup battu, avait détruit un grand nombre de villages, n'ayant avec

lui que cinq chrétiens : les naturels dirent qu'ils ne les avaient jamais revus. Un mulâtre nommé Pacheco, qui faisait partie de cette expédition, revint au pays de Guaçani où il fut tué par ce dernier dans cet endroit même : Garçia retourna au Brésil. I s ajoutètèrent que les Guaranis qui l'accompagnèrent avaient fait des pertes considérables dans l'intérieur, et que l'on y trouverait un grand nombre d'individus de cette nation qui pourraient donner de nombreuses informations sur ce que Garçia avait fait, et sur la nature du pays. Quelques Indiens nommés Chanès s'y étaient réfugiés, et avaient fait alliance avec les Sococis et les Xaquetes qui habitent les environs du port des Rois.

Le gouverneur, ayant entendu cette relation de l'Indien, poussa plus avant pour explorer la rivière par où était venu Garçia; car il était très-près de l'endroit que les Guaxarapos avaient indiqué. Quand il fut arrivé à l'entrée de la rivière nommée Iapaneme,

il en fit sonder l'embouchure que l'on trouva très-profonde ainsi que le lit; le courant était très-rapide, les deux rives fort boisées. Il ordonna de remonter pendant une lieue. Un brigantin qui marchait toujours en tenant la sonde trouva le lit de plus en plus profond. Les Guaxarapos dirent que les rives étaient très-peuplées d'un grand nombre de nations différentes ; toutes cultivent du maïs et du manioc; la rivière était très-poissonneuse, et les naturels prenaient autant de poissons qu'ils en pouvaient manger; ils en faisaient beaucoup d'huile, et le gibier y était très-abondant. Quand ceux qui avaient été pour reconnaître la rivière furent de retour, ils dirent qu'ils avaient vu de nombreuses fumées sur les rivages, ce qui faisait croire qu'ils étaient très-peuplés; mais comme déjà il était tard, le gouverneur ordonna de jeter l'ancre pour cette nuit en face de l'embouchure, près d'une montagne nommée de Sainte-Lucie : c'est l'endroit où Garçia avait traversé. Le lende-

main matin Cabeça de Vaca fit prendre aux pilotes la hauteur de l'entrée de la rivière, elle est à dix-neuf degrés et un tiers. Pendant la nuit nous avions beaucoup souffert à cause d'une ondée considérable et d'un vent très-violent. La troupe fit de grands feux, beaucoup dormirent à terre, d'autres dans les brigantins qui étaient bien couverts de nattes, de peaux de cerfs et de tapirs.

CHAPITRE LI.

—

Comment les Guaxarapos parlèrent au gouverneur.

Le lendemain matin les Indiens qui étaient venus la veille auprès de Cabeça de Vaca, retournèrent dans deux canots : ils donnèrent aux troupes du poisson et de la viande. Après qu'ils eurent parlé au gouverneur, celui-ci leur fit livrer des objets d'échange, puis il les

congédia en leur disant qu'il les regarderait toujours comme ses amis, et leur serait aussi utile qu'il le pourrait. Il les pria de bien traiter les troupes qu'il laissait en arrière avec d'autres brigantins, beaucoup de canots et des Indiens Guaranis ses amis ; leur assurant que s'ils se conformaient à ses désirs, les chrétiens ne leur causeraient aucun dommage. Ils promirent de le faire, cependant ils ne tinrent pas leur parole : il est vrai qu'un chrétien en fut cause ; mais il en porta la peine comme je le dirai plus loin.

On quitta ces Indiens, et on remonta la rivière pendant toute la journée par un bon vent. Au coucher du soleil on arriva à quelques villages de la même nation, situés au bord de l'eau ; mais pour ne pas perdre de temps, car le vent était favorable, on les dépassa sans s'y arrêter. Les habitants sont des laboureurs qui cultivent le maïs et d'autres graines : ils s'occupent beaucoup de pêche et de chasse dont il y a profusion. Ils vont tous

nus, eux et leurs femmes, excepté quelques-unes d'elles, qui cachent leurs nudités. Ils se tatouent le visage avec des pointes de bois, et se percent les lèvres et les oreilles. Ils vont sur la rivière dans des canots qui ne peuvent contenir plus de deux ou trois personnes. Ces Indiens sont si agiles, si adroits, si bons rameurs pour remonter et pour descendre, qu'ils semblent voler, et un brigantin, même construit en cèdre, soit à la rame, soit à la voile, quelque bon marcheur qu'il soit, quelque bon temps qu'il fasse, ne peut atteindre leurs canots, bien qu'ils n'aient que deux rames et que les brigantins en aient douze. Ils font la guerre sur la rivière dans ces embarcations, ils la font aussi sur terre : ils commercent entre eux. Les Guaxarapos leur fournissent des canots, les Payaguas leur en donnent aussi contre les arcs et les flèches dont ils ont besoin, et contre tous les autres objets qu'ils ont à échanger. Tantôt ils sont amis, tantôt ils combattent.

CHAPITRE LII.

Comment les Indiens de l'intérieur s'établissent sur le bord de la rivière.

Quand les eaux sont basses, les Indiens de l'intérieur viennent vivre sur le rivage avec leurs enfants et leurs femmes, pour jouir de la pêche; car le poisson est abondant et très-gras. Alors ils mènent joyeuse vie, ils dansent et chantent le jour et toute la nuit comme des

gens qui ont leur nourriture assurée. Mais lorsque la rivière commence à monter, ce qui arrive vers le mois de janvier, ils se retirent dans des endroits sûrs. L'eau s'élève, à cette époque, à six brasses au-dessus de la cime des rochers qui bordent le fleuve. Elle s'étend à plus de cent lieues dans les plaines et dans l'intérieur des terres, de sorte que l'on dirait de la mer. Elle couvre les arbres et les palmiers qui croissent dans la contrée, si bien que les vaisseaux naviguent au dessus. Cela arrive régulièrement tous les ans lorsque le soleil passe du tropique au delà de la ligne, pour regagner le tropique en-deçà, qui est à la hauteur de l'embouchure de la rivière *del Oro* (1). Quand l'eau arrive au sommet des falaises du fleuve, ils ont pour cette circonstance des canots tout prêts et très-grands; ils mettent au milieu deux ou trois charges de

(1) Ce ne pout être que le Rio-de-Oura, rivière de l'Afrique occidentale qui se jette dans l'océan Atlantique après avoir traversé le désert de Sahara.

limon, et ils y pratiquent un foyer; l'Indien s'y place avec sa femme, ses enfants et son ménage, puis ils se laissent emporter par le courant. Ils font du feu dans ce foyer, ils y préparent leurs aliments et ils y couchent. Ils voyagent ainsi pendant quatre mois que dure la crue des eaux; lorsqu'elles sont arrivées à leur plus grande hauteur, ils débarquent dans les terrains qui restent découverts, et ils y tuent les cerfs, les tapirs et les autres bêtes sauvages échappées à l'inondation. A mesure que les eaux se retirent pour rentrer dans leurs lits, ils reviennent en chassant et en pêchant, comme ils se sont avancés, et ils ne descendent pas de leurs canots jusqu'à ce que les bords sur lesquels ils ont l'habitude d'établir leurs maisons soient à découvert.

Il faut voir, lorsque les eaux baissent, la quantité de poissons qu'elles laissent à sec. Alors, c'est-à-dire à la fin de mars et d'avril, toute la contrée en est empestée. A cette époque tous les naturels, et nous-mêmes, nous

étions si malades, que nous en pensions mourir; et, comme c'est alors le printemps dans ce pays-là, ce désagrément est insupportable. Au mois d'avril, tous ceux qui étaient malades commencèrent à se bien porter.

Tous les Indiens retirent le fil dont ils ont besoin pour leurs filets d'une espèce de cardon; ils brisent cette plante et la mettent dans des bourbiers; quinze jours après, ils la retirent et la râclent avec une coquille de mytule; le fil est alors nettoyé et plus blanc que la neige.

Cette nation n'a point de chef, quoique dans ce pays toutes les peuplades en aient un; mais ceux-ci sont des pêcheurs, des sauvages, des brigands; ils habitent sur les confins du pays. Tous, ainsi que d'autres peuplades de la rivière par où le gouverneur entra, s'opposèrent à ce qu'aucun Espagnol ni Indien Guarani ne débarquassent. Le gouverneur leur fit des présents, dans la crainte qu'ils ne prissent les armes, et il leur dit qu'il arriverait d'autres navires de chrétiens et des Indiens

Guaranis ses amis, de les recevoir comme tels et de bien les traiter.

On se remit en route un vendredi matin, on entra dans un très-grand bras du fleuve qui passe à travers de petits bois. Les dorades sont si nombreuses, qu'on en voit continuellement passer. Le courant est plus fort qu'on ne l'avait encore trouvé ; on le remonta à voiles et à rames. Les Espagnols et les Indiens y prirent, dans l'espace d'une heure, une quantité considérable de dorades. Il y eut des chrétiens qui eux seuls en tuèrent quarante; elles sont si grosses, qu'elles pèsent une demi-arrobe, et quelques-unes une arrobe. C'est un excellent poisson ; la tête est le meilleur morceau; on en tire beaucoup d'huile, et ceux qui s'en nourrissent deviennent très-replets. Le bouillon, au bout d'un mois, guérit toute espèce de lèpre ou de gale que l'on puisse avoir.

On continua de naviguer par un bon vent, et, le soir du 25 octobre, le gouverneur arriva

à un embranchement du fleuve qui se divise dans cet endroit en trois parties; la principale forme une grande lagune que les Indiens nomment la rivière Noire : elle coule vers le nord; les autres bras, qui sont d'une belle couleur, se rejoignent un peu plus loin. Cabeça de Vaca continua d'avancer jusqu'à l'entrée d'une rivière qui pénètre dans les terres à gauche vers le couchant. Là il devint impossible de reconnaître le Rio-Paraguay, à cause d'un grand nombre de cours d'eau et de grandes lagunes qui, dans cet endroit, sont indépendantes les unes des autres. Les embouchures sont si multipliées, que les Indiens du pays, qui les parcourent continuellement dans leurs canots, ne les reconnaissent qu'avec peine; souvent même ils s'y perdent. Ils nomment la rivière, dans laquelle le gouverneur entra, *Ygatu*, ce qui veut dire bonne eau. Jusqu'à présent nous avions navigué en remontant; mais une fois dans la lagune, nous avions le courant pour nous.

CHAPITRE LIII.

—

On érige trois croix à l'embouchure de la rivière Ygatu.

Le gouverneur donna l'ordre de faire de nombreux signes de reconnaissance à l'entrée de ce fleuve en coupant des arbres; puis il fit planter trois grandes croix, afin que les navires entrassent dans cette embouchure et que l'on ne manquât pas la passe. Nous voyageâmes à rames pendant trois jours, après lesquels on jeta l'ancre, puis on remonta par

deux autres bras très-considérables qui viennent d'une lagune.

Le 8 du mois, une heure avant le jour, on atteignit des roches qui gisent au milieu du fleuve : elles sont rondes et très-élevées, leur forme ressemble à celle d'une cloche. Ces hauteurs sont arides ; il n'y croît ni arbres ni végétation. La couleur en est rougeàtre ; nous pensons qu'elles contiennent beaucoup de métaux, car les autres terrains hors de la rivière, dans les environs, sont couverts de grands arbres et de végétaux. Ces roches en étant dépourvues, c'est un indice qu'elles renferment beaucoup de métaux, car les arbres ni les herbes ne croissent pas où il y en a. Les Indiens nous dirent qu'autrefois leurs ancêtres en retiraient du métal blanc ; mais comme la troupe était très-malade et que nous n'avions aucune machine de mineur ou de fondeur, ni les outils nécessaires pour sonder le terrain et faire des essais, le gouverneur ne fit pas exploiter le métal, et il laissa cette

entreprise pour lorsqu'il repasserait par-là, car ces roches sont dans les environs du port des Rois.

On continua à remonter le courant de la rivière qui se rétrécissait, et nous pénétrâmes dans une lagune dont l'entrée a plus d'une lieue et demie de large. Nous navigâmes ensuite dans une autre embouchure de cette même lagune, et nous parvînmes jusqu'à la terre ferme (*a la tierra firme*). A dix heures du matin nous jetâmes l'ancre à l'entrée d'une lagune, où les *Jacocis*, les *Xaques* et les Chanes ont établi leurs villages. Le gouverneur ne voulut pas pousser plus avant; il expédia sans retard un canot monté par quelques chrétiens et un interprète, afin de prévenir les Indiens de son arrivée, et de les prier de venir lui parler. Ces envoyés retournèrent le soir à cinq heures, ils racontèrent que les naturels étaient venus les recevoir avec de grandes démonstrations de joie, et leur avaient dit qu'ils savaient déjà l'arrivée du gouver-

neur, et qu'ils désiraient vivement le voir ainsi que les chrétiens. Suivant eux, les eaux avaient beaucoup baissé, ce qui était cause que le canot n'avait abordé qu'avec beaucoup de difficulté. Ils ajoutèrent que, pour que les navires pussent franchir ces bas-fonds, il était nécessaire de les alléger, car il n'y avait qu'un peu plus d'un palme d'eau, et les embarcations en tiraient cinq ou six. Ces bas-fonds étaient près du port des Rois. Le lendemain matin, le gouverneur ordonna le départ des navires et de toute la troupe indienne ou chrétienne, et que l'on remonterait à la rame jusqu'aux bas-fonds que les navires devaient franchir. Tout le monde reçut l'ordre de débarquer, et de se mettre à l'eau : les gens n'en avaient que jusqu'aux genoux. Ensuite, ayant placé de chaque côté du brigantin, qui se nommait *le Saint-Marc*, autant d'Indiens qu'il put en tenir, ils le passèrent sur leurs épaules en le portant à force de bras, et sans qu'on l'eût déchargé. Ce bas-

fond avait plus d'une portée et demie d'arquebuse de longueur. Ce travail fut très-pénible : les autres brigantins passèrent avec moins de peine, car ils étaient plus petits. Après qu'ils furent remis à flots, nous allâmes débarquer au port des Rois.

Nous vîmes sur le rivage un grand nombre de naturels qui nous attendaient avec leurs femmes et leurs enfants. Le gouverneur débarqua ainsi que tout son monde : les Indiens vinrent au-devant de lui. Il leur dit que sa majesté l'avait envoyé pour les engager à se faire chrétiens et à se reconnaître sujets du roi ; qu'à ces conditions il les protégerait et les défendrait contre leurs ennemis ; qu'ils seraient toujours bien traités et considérés, conformément au désir de l'empereur ; que, s'ils se conduisaient bien, il leur donnerait toujours des présents, comme il n'avait manqué de le faire à tous ceux qui étaient de braves gens. Il fit aussitôt appeler les prêtres et les religieux, et leur dit qu'il voulait qu'à

l'instant on construisît une église pour dire la messe pour ces naturels, et afin que cela servît d'exemple et de consolation aux autres chrétiens. Il leur recommanda d'avoir un soin particulier de ces derniers; puis il fit faire une grande croix de bois, qu'il ordonna de planter sur le rivage aux pieds de quelques palmiers élevés, en présence des officiers de sa majesté et de beaucoup d'autres personnes qui se trouvaient là. Ensuite le notaire du gouvernement prit possession du pays, au nom de sa majesté, comme terre nouvellement découverte. Après avoir soumis les naturels, Cabeça de Vaca leur donna des présents, et fit loger les Espagnols et les Guaranis sur les bords de la lagune. Il leur recommanda de ne faire ni mal, ni violence, ni aucun tort quelconque aux habitants de ce port, puisqu'ils étaient nos alliés et sujets de sa majesté. Il défendit d'aller dans leur village ou dans les maisons; car c'est la chose que les Indiens abhorrent le plus et qui les irrite davantage.

Il est vrai que, quand les chrétiens et les Indiens, qui les accompagnent, vont chez les naturels, ils mettent tout en désordre et prennent le peu qu'ils possèdent. Si les nôtres traitaient avec eux, ils étaient obligés de leur donner des échanges, autrement ils auraient été punis.

CHAPITRE LIV.

Comment les Indiens du port des Rois cultivent la terre.

Les naturels du port des Rois sont laboureurs ; ils sèment du maïs et cultivent du manioque, qui est la cassave des Indiens. Ils récoltent aussi beaucoup de *mandubies*, semblables à des noisettes. Ils font deux récoltes par an. Le pays est fertile, rempli de gibier et très-

poissonneux. Ces Indiens élèvent beaucoup d'oies pour se défendre contre les grillons, comme je l'ai déjà dit; ils nourrissent aussi des poules qu'ils enferment la nuit dans la crainte des chauves-souris qui leur coupent les crêtes, ce qui les fait mourir.

Ces chauves-souris, très-nombreuses sur les bords de cette rivière, sont d'une méchante espèce; elles sont aussi grosses et même plus grosses que les tourterelles de notre pays, elles mordent si doucement avec leur dents, qu'on ne le sent pas. Jamais elles ne mordent les hommes, si ce n'est aux doigts des pieds ou bien au bout du nez. Lorsque plusieurs personnes sont réunies, une fois qu'une d'elles est mordue, les chauves-souris ne mordent plus. Elles ne paraissent pas le jour, elles ne mordent que la nuit. Nous avions beaucoup de peine à garantir les oreilles de nos chevaux. Quand une chauve-souris entre dans un endroit où il y a des chevaux, ces animaux s'inquiètent tel-

lement, qu'ils éveillent les gens qui se trouvent dans la maison, et jusqu'à ce qu'on ait tué les chauves-souris ou qu'on les ait chassées de l'écurie, il est impossible de reposer. Le gouverneur fut mordu par un de ces animaux, tandis qu'il dormait à bord d'un brigantin et qu'il avait un pied découvert. Le sang coula toute la nuit jusqu'au matin; alors il sentit froid à la jambe et vit son lit rempli de sang: il crut qu'on l'avait blessé; mais ceux qui étaient à bord ayant cherché l'endroit où était la blessure, se prirent à rire en voyant une morsure de chauve-souris, qu'ils connaissaient par expérience. Le gouverneur s'aperçut que cet animal lui avait enlevé un morceau du bout du doigt de pied. Ces chauves-souris ne mordent que dans les endroits où il y a des veines. Elles nous jouèrent un très-vilain tour : lorsque nous partîmes pour le voyage de découverte, nous avions emporté six truies pleines, afin d'en multiplier la raec Quand les petits vinrent au monde

et qu'ils voulurent téter, ils ne trouvèrent pas le tétin, les chauves-souris les ayant dévorés tous; ils moururent donc, et nous mangeâmes les mères, puisqu'elles ne pouvaient plus nourrir leur portée.

Il existe dans ce pays une autre espèce de mauvais animaux, ce sont des fourmis fort grosses. Il y en a de deux sortes, les unes rouges et d'autres noires; dans quelque endroit qu'elles mordent, celui qui en est touché jette des cris pendant vingt-quatre heures, et se roule à terre; c'est la chose du monde la plus pitoyable à voir. Tant que ces vingt-quatre heures ne sont pas écoulées, il n'y a aucun remède; la douleur disparaît après ce terme. On trouve dans cette lagune une grande quantité de raies (*raias*). Souvent ceux qui allaient pêcher, ne les voyant pas, marchaient dessus. Alors ces poissons retournaient leurs queues et les blessaient avec une pointe d'un doigt de long, dont elles sont armées. Ces raies sont de la grandeur

d'un demi-pied; leur aiguillon est comme une scie, et s'il pique le pied, il le traverse de part en part; la douleur est aussi aiguë que celle produite par la morsure des fourmis; mais il y a un remède qui la fait disparaître à l'instant. Les Indiens emploient pour cela une herbe qu'ils pilent et qu'ils appliquent sur la blessure. La douleur cesse aussitôt ; mais on est plus d'un mois à guérir.

Les naturels de ce pays sont de taille moyenne, ils n'ont aucune espèce de vêtement, leurs oreilles sont percées de si grands trous, qu'on y passe le poing fermé : ils y introduisent des callebasses moyennes qu'ils remplacent par d'autres plus grosses; enfin ils en mettent de si grandes, que leurs oreilles descendent sur leurs épaules; c'est pourquoi les autres Indiens les appellent les oreillons (*orejones*) comme les Incas du Pérou. Quand ils se battent, ils ôtent les callebasses ou les petits ronds qu'ils portent aux

oreilles : ils les roulent en paquet ou bien ils les attachent derrière la tête. Les femmes ne cachent pas leurs nudités. Elles s'occupent à filer du coton. Chacun vit avec son épouse et ses enfants. Les hommes cultivent les champs, et, quand le soir arrive, ils retournent chez eux, où ils trouvent leur repas préparé. Ils ne travaillent jamais dans leur intérieur, excepté quand arrive la saison de recueillir le maïs ; alors les femmes vont le moissonner, et elles le rentrent dans leurs maisons. Depuis cet endroit-là, les Indiens commencent à être idolâtres ; ils adorent des idoles de bois qu'ils fabriquent. D'après ce que l'on rapporta au gouverneur, plus avant dans l'intérieur, on trouve des naturels qui ont des idoles d'or et d'argent.

Cabeça de Vaca chercha par des discours convenables à détourner de l'idolâtrie les naturels du port des Rois, leur disant de brûler les idoles, de les abandonner et de croire au vrai Dieu, qui a créé le ciel, la terre, les hom-

mes, la mer, les poissons, et toutes les autres choses, et qu'ils adoraient le diable qui les trompait. Ces gens brûlèrent donc beaucoup d'idoles, bien que les principaux Indiens leur fissent peur en disant que le diable les tuerait, et qu'il était très-irrité. Aussitôt que l'on construisit l'église et que l'on eut dit la messe, le diable quitta le pays, les Indiens se tranquillisèrent et n'eurent plus peur. C'était la première ville de la contrée; elle avait un peu plus d'une demi-lieue; on y comptait huit cents maisons : tous les habitants sont cultivateurs.

CHAPITRE LV.

Comment les Indiens de Garcia s'établirent dans ce pays.

A UNE demi-lieue de là on trouva un village de soixante-dix maisons, appartenant à la nation des Jacocis, et à quatre lieues plus

loin deux autres qui sont aux Chanes qui se fixèrent dans cette contrée. Ces Indiens faisaient partie de ceux que Garcia avait amenés de l'intérieur : ils avaient pris femme dans ce pays. Un grand nombre vinrent pour voir le gouverneur, et dirent qu'ils étaient très-satisfaits des chrétiens, et qu'ils conservaient pour eux beaucoup d'amitié à cause des bons traitements qu'ils avaient reçus de Garcia lorsqu'il les avait emmenés de leur pays. Quelques-uns portaient des colliers de verroterie et d'autres objets que Garcia leur avait donnés quand ils étaient venus avec lui. Tous ces Indiens sont cultivateurs : ils élèvent des oies et des poules semblables à celle d'Espagne. Le gouverneur leur fit nombre de bons traitements, leur donna des objets qu'il avait apportés pour échanger, et les reçut en qualité de sujets de sa majesté. Il les pria ensuite et leur ordonna d'être fidèles à sa majesté et bons envers

les chrétiens, ajoutant que, s'ils se conduisaient ainsi, on les protégerait et on les traiterait mieux encore qu'ils ne l'avaient été.

CHAPITRE LVI.

Entretiens du gouverneur avec les Chanes.

Le gouverneur s'informa près des Chanes de l'intérieur du pays et des villages qui y étaient établis. Il demanda combien il y avait de jours de marche de cet endroit au premier village du port des Rois. Voici quelle fut la réponse du chef des Chanes, qui pou-

vait avoir cinquante ans : Quand Garcia les emmena chez eux, ils traversèrent le pays des *Mayas*, ils gagnèrent ensuite celui des Guaranis, qui tuèrent presque tous les naturels que Garcia conduisait; cependant ce chef indien et d'autres de sa nation avaient pu s'échapper et s'étaient enfuis en remontant le Paraguay jusqu'aux villages des Sacocis, qui les accueillirent. Ils n'avaient osé retourner par les mêmes chemins qu'ils avaient suivis avec Garcia, dans la crainte que les Guaranis ne les assaillissent et ne les tuassent. En conséquence, ils ne savaient pas à quelle distance ils étaient des villages de l'intérieur, ce qui, joint à leur ignorance de la route, les avait empêchés de regagner leur pays. Il ajouta que les Guaranis qui habitent les montagnes de cette contrée, connaissaient le chemin du pays où l'on voulait aller, et qu'ils pourraient bien l'enseigner, car ils y voyagent quand ils sont en guerre avec les peuplades de l'intérieur. On l'interrogea sur les habi-

tants de son pays, sur leur manière de vivre et de combattre. Il répondit qu'il n'y avait qu'un seul chef à qui tous obéissent, qu'une quantité de villages habités par un grand nombre d'Indiens de sa nation, sont en guerre avec des indigènes, appelés *Chimeneos*, et *Carcaras*. Il y a aussi dans cette contrée beaucoup d'autres naturels qui possèdent des villages considérables, on les nomme *Gorgotoquis*, *Payçuños*, *Estarapecocis et Candirés*, tous ont leurs chefs et se font la guerre. Ils combattent avec des arcs et des flèches, et sont généralement cultivateurs. Ils élèvent des animaux, cultivent en grand le maïs, le manioc, les patates et les mandubies. Ils nourrissent des oies et des poules semblables à celles d'Espagne, et possèdent des lamas (*ovejas grandes*, de grandes brebis) : tous ces Indiens sont ennemis. Ils échangent des arcs, des flèches, des couvertures et d'autres objets contre des *arcs, des flèches* et des femmes. Après avoir donné

ces renseignements, ces Indiens s'en allèrent très-contents. Leur chef s'offrit pour suivre le gouverneur dans son voyage de découverte, disant qu'il retournerait avec sa femme et ses enfants pour vivre dans son pays, ce qui était son plus vif désir.

CHAPITRE LVII.

Le gouverneur envoie à la recherche des Indiens de Garcia.

QUAND le gouverneur eut obtenu le rapport du chef indien, il fit partir sans retard quelques Espagnols pour aller à la recherche des Guaranis du pays, afin de prendre des informations auprès d'eux et d'en ramener pour servir de guides pour la découverte.

Plusieurs Guaranis, qui faisaient partie de l'expédition, furent choisis pour escorter les Espagnols; ces gens partirent donc précédés de leurs guides. Ils retournèrent six jours après, et rapportèrent que les Guaranis avaient quitté le pays, que leurs villages et leurs maisons étaient inhabités; et que toute la contrée semblait abandonnée, car les nôtres l'avaient parcourue dix lieues à la ronde sans trouver personne. Le gouverneur demanda aux Chanes s'ils savaient où les Guaranis pouvaient être allés. Ils répondirent que les naturels de ce port et de l'île voisine s'étant ligués, avaient été faire la guerre aux Guaranis : ils en avaient tué un grand nombre, le reste s'était enfui dans l'intérieur. Ils pensaient que les Guaranis étaient allés se réunir à d'autres peuplades de la même nation établies près de certains indigènes nommés Xarayes, avec lesquels elles étaient en guerre ainsi qu'avec d'autres Indiens. Suivant eux, les Xarayes possèdent de l'or et de l'ar-

gent que leur donnent des naturels de l'intérieur. De ce côté toute la contrée est peuplée, et l'on peut se rendre aux villages. Les Xarayes sont cultivateurs : ils récoltent une grande quantité de maïs et d'autres provisions ; ils nourrissent des oies et des poules comme celles d'Espagne.

Cabeça de Vaca demanda combien il y avait de jours de marche depuis le port jusqu'au territoire des Xarayes. On lui répondit que l'on pouvait y aller par terre en quatre ou cinq jours ; mais que la route était très-pénible à cause d'une multitude de marais et de lacs : que si l'on voulait y aller par eau, en remontant le fleuve dans des canots, il fallait huit ou dix jours.

CHAPITRE LVIII.

—

Le gouverneur tient conseil avec les officiers ; il leur fait part de ce qui se passait.

Le gouverneur fit aussitôt réunir les officiers et les prêtres, et leur ayant communiqué les renseignements sur les Xarayes et sur les Guaranis, qui sont près des frontières de ces derniers, il fut arrêté que, pour plus de sûreté, deux Espagnols et deux Indiens Guaranis iraient avec des naturels pour parler aux

Xarayes et examiner leur pays et leurs villages. Ils devaient prendre auprès d'eux des informations sur les peuplades de l'intérieur du pays, sur la route qui conduit de chez les Xarayes chez ces indigènes, et tâcher de parler aux Guaranis, puisque par eux on pourrait, avec certitude, apprendre la vérité. Le même jour, deux Espagnols, nommés Hector d'Acuña et Antonio Correa, interprètes des Guaranis, partirent avec dix Indiens Sacocis et deux Guaranis. Le gouverneur leur ordonna de dire au chef des Xarayes qu'il les envoyait pour lui parler de sa part et pour contracter amitié, qu'il le priait de venir le voir, parce qu'il désirait s'entretenir avec lui. Les Espagnols eurent ordre de prendre des renseignements sur les villages, la nature du pays de l'intérieur, et le chemin qui conduisait chez ce chef, afin de pouvoir s'y rendre. Cabeça de Vaca leur remit de nombreux présents et un bonnet écarlate pour le chef des Xarayes, et autant pour celui des Guaranis,

à qui ils devaient tenir les mêmes discours qu'au premier.

Le lendemain, le capitaine Gonzalo de Mendoce, étant arrivé au port avec sa troupe et les navires, raconta ce qui suit : La veille de la Toussaint, pendant qu'il naviguait près des rivages habités par les Guaxarapos, après qu'il eut parlé à ces gens qui s'étaient présentés en amis, disant qu'ils en avaient agi de même avec les navires qui avaient passé auparavant, le vent devint contraire, et les Espagnols, que montaient les brigantins, descendirent à terre. Au moment où l'on doublait un circuit que décrit le fleuve, et qu'il était possible de faire usage des voiles à bord des cinq bâtiments qui marchaient en avant, un brigantin, commandé par Augustin de Campos, resta en arrière et tout l'équipage s'occupa à haler le navire. Les Guaxarapos, voyant que tous les gens qui le montaient étaient à terre, les assaillirent, tuèrent cinq chrétiens, et Juan de Bolaños se noya en se réfugiant à un na-

vire Les nôtres avançaient sans défiance, regardaient les Indiens comme des amis, et se fiaient à eux. Si les autres ne s'étaient pas réfugiés dans nos brigantins, tous auraient été tués, puisqu'ils étaient sans arme. La mort de ces chrétiens fit un grand tort à notre réputation ; car les Guaxarapos se rendaient dans leurs canots chez les Indiens du port des Rois, leurs alliés, pour traiter avec eux. Ils leur racontèrent comment ils avaient massacré des chrétiens, que nous manquions de courage, que nos crânes étaient mous, qu'ils devaient tâcher de nous tuer, qu'en cela ils les aideraient. Depuis lors, les Indiens du port des Rois commencèrent à nourrir de mauvaises intentions et à se soulever.

CHAPITRE LIX.

Message du gouverneur aux Xarayes.

Antonio Correa, Hector de Acuña, et les Indiens qu'ils avaient emmenés pour guides, afin de se rendre aux villages des Xarayes, et d'entretenir les habitants de la part du gouverneur, revinrent huit jours après leur départ, pour donner avis de ce qu'ils avaient fait et appris par eux-mêmes sur le pays, les natu-

rels et leurs chefs. Ils conduisirent avec eux un Indien, envoyé par le cacique des Xarayes, pour servir de guide dans la découverte du pays. Antonio Correa et Hector d'Acuña dirent que, le même jour qu'ils avaient quitté le port des Rois, ils étaient parvenus à quelques villages d'Indiens nommés *Artanès*. Ce sont des gens de grande taille; ils vont nus et sont agriculteurs; mais ils travaillent peu à la terre, parce qu'ils ne possèdent qu'un petit territoire cultivable, la plus grande partie du pays étant inondée ou couverte de sables arides. Ils sont pauvres et vivent, pendant presque toute l'année, de la pêche de certaines lagunes voisines de leurs villages. Les femmes de ces Indiens sont très-laides; elles se tatouent le visage, et elles y dessinent des lignes nombreuses avec la pointe d'une arète de raie. Elles couvrent leur nudité.

Ces Indiens sont aussi très-laids, parce qu'ils se percent la lèvre inférieure; ils y introduisent l'écorce du fruit d'un certain arbre,

qui est aussi gros et aussi rond que la tête d'un gros fuseau. Cela leur fait pendre la lèvre et la rend d'une grandeur si démesurée, que c'est une chose affreuse. Antonio Correa et son collègue ajoutèrent que les Indiens Arrianès les avaient fort bien reçus dans leurs maisons, et qu'ils leur avaient donné à manger. Le lendemain, un Indien de la peuplade était venu vers eux pour les guider pendant la route. Ils avaient recueilli de l'eau dans des calebasses, et pendant tout le jour ils avaient marché dans les marais, ce qui était extrêmement pénible. En posant un pied on entrait jusqu'aux genoux, et aussitôt que l'on appuyait l'autre on ne pouvait s'en retirer qu'à grande peine. La boue était si échauffée par l'ardeur du soleil, qu'elle brûlait les jambes et faisait des plaies très-douloureuses. Le même jour qu'ils eurent passé ces marais, ils se crurent certains de mourir de soif, l'eau que les Indiens portaient dans des calebasses n'étant pas suffisante pour aller jusqu'à

la moitié de la journée. Cette nuit-là ils dormirent dans la campagne au milieu des marais. Ils souffrirent extrêmement de la soif, de la fatigue et de la faim. Le lendemain matin, à huit heures, ils arrivèrent à un étang dont l'eau était très-bourbeuse; ils en burent et ils emplirent les calebasses que portaient les Indiens. Pendant toute la journée ils marchèrent sur un terrain inondé, comme ils avaient fait la veille; cependant ils trouvèrent dans quelques endroits de l'eau d'étang qui leur servit à se rafraîchir, et un arbre qui donnait un peu d'ombrage, sous lequel ils se reposèrent. Ils mangèrent le reste de leurs provisions. Les guides leur dirent qu'il y avait encore une journée de marche pour arriver aux villages des Indiens Xarayes.

La nuit étant venue, ils se reposèrent, et au jour ils se remirent en marche. Ils parvinrent bientôt dans d'autres marais, d'où ils ne crurent pas pouvoir sortir, tant la marche y était difficile. Outre qu'ils se brûlaient les

jambes, l'on enfonçait jusqu'à la ceinture, et il était presque impossible de s'en retirer. Ces marais avaient un peu plus d'une lieue d'étendue. Ils arrivèrent ensuite dans un chemin plus ferme. Le même jour, à une heure après midi, n'ayant encore rien mangé, ils virent une vingtaine d'Indiens qui venaient au devant d'eux par la même route. Ces gens arrivaient, tout joyeux, chargés de pain de maïs, d'oies toutes cuites, de poissons et de vin de maïs. Ils racontèrent aux Espagnols comment leur chef, ayant appris qu'ils se rendaient dans leur pays par cette route, avait ordonné de leur porter à manger, de leur parler de sa part et de les conduire près de lui. Tous ces gens parurent très-contents de l'arrivée des nôtres. Grâce à ce que les Indiens leur avaient apporté, Antonio Correa et ses compagnons se remirent des privations qu'ils avaient éprouvées : ce jour-là, une heure avant la nuit, ils parvinrent au village.

A une portée d'arbalète, avant d'y ar-

river, plus de cinq cents Xarayes vinrent les recevoir avec beaucoup de joie : tous étaient parés très-élégamment avec des ornements composés d'un grand nombre de plumes de perroquets, des tabliers de coquillages blancs dont ils couvraient leur nudité. Ils mirent les Espagnols au milieu d'eux et les conduisirent dans le village, à l'entrée duquel un grand nombre de femmes et d'enfants les attendaient. Toutes les femmes couvraient cette partie que la pudeur doit cacher; beaucoup étaient vêtues de robes de coton blanches dont elles font usage et que l'on nomme *tipoes*.

Quand les Espagnols furent parvenus dans le village, ils se rendirent près du chef des Xarayes. Il était au milieu de trois cents Indiens de très-bonne mine, la plupart âgés. Ce chef était assis sur un hamac de coton, au centre d'une grande place. Tous ses sujets étaient debout et autour de lui. Dès que les Espagnols arrivèrent, les Indiens se rangèrent et firent un passage par où les nôtres s'avancè-

rent. Aussitôt qu'ils furent auprès du chef, on leur apporta deux petits escabots de bois sur lesquels il leur fit signe de s'asseoir. Il fit venir ensuite un Indien Guarani, qui, depuis très-longtemps, était établi dans le pays. Il avait épousé une femme de la nation des Xarayes : il était très-aimé, et on le regardait comme un homme du pays. Le cacique leur dit, par l'entremise de cet Indien, qu'ils étaient les bien-venus, et qu'il se réjouissait beaucoup de les voir, parce que, depuis fort longtemps, il souhaitait de connaître les chrétiens. Il avait entendu parler d'eux à l'époque où Garcia était venu dans ce pays; il les considérait comme ses parents, et il désirait beaucoup voir les Espagnols, parce qu'ils étaient bons et très-aimés des Indiens, qu'ils leur faisaient des présents, et qu'ils n'étaient pas avares; que si le gouverneur les envoyait pour avoir quelque chose de chez lui, il le leur accorderait. Les Espagnols dirent par la bouche de l'interprète que le gouverneur les avait envoyés

afin qu'ils apprissent de lui le chemin qui conduisait dans l'intérieur; quels étaient les villages et les peuplades que l'on rencontrait en s'y rendant, et le nombre de jours nécessaire pour parvenir chez les Indiens qui possédaient de l'or et de l'argent. Leur voyage avait aussi pour but, ajoutèrent-ils, de lui faire savoir que Cabeça de Vaca désirait le connaître et contracter amitié avec lui. Ils tinrent aussi d'autres discours suivant l'ordre du gouverneur. L'Indien leur répondit : Je me réjouis de vous avoir pour amis; moi et les miens, nous regardons le gouverneur comme notre maître, et il n'a qu'à ordonner ce qu'il désire. Quant à la route pour se rendre chez les populations de l'intérieur, j'ignore s'il en existe une, ni moi ni mes gens nous n'y avons été, parce que tout le pays est couvert d'eau pendant deux lunes à l'époque des inondations ; lorsque toutes les eaux se retirent, toute la contrée reste dans un état tel, qu'il est impossible d'y voyager. Néanmoins, l'In-

dien qui vous parle et qui est Guarani, ayant été dans les villages de l'intérieur, connaît e chemin; et, pour faire plaisir au chef des chrétiens, j'enverrai cet homme afin de vous guider. En effet, à l'instant même, en présence des Espagnols, il ordonna à ce Guarani de les accompagner, ce que celui-ci fit de très-bon cœur.

Les Espagnols ayant vu que le chef avait nié qu'il y eût un chemin, en s'appuyant sur d'aussi fortes raisons et d'aussi bonnes preuves, le crurent, attendu ce qu'ils avaient déjà vu du pays. Ils le prièrent de les faire accompagner aux villages des Guaranis qu'ils désiraient voir. Aussitôt l'Indien se troubla, se mit fort en colère, et répondit en dissimulant avec beaucoup d'astuce, que ces Indiens Guaranis étaient ses ennemis, qu'ils étaient en guerre, et que tous les jours ils s'entretuaient : que puisqu'il était ami des chrétiens, il ne fallait pas que ceux-ci allassent chercher ses ennemis pour contracter amitié avec eux.

Cependant, ajouta-t-il, si vous voulez les voir, mes gens vous y conduiront demain matin. Comme il était nuit, ce chef les mena dans sa maison. Il leur fit donner des vivres et un hamac de coton pour se coucher, puis il offrit, si chacun d'eux voulait une jeune femme, de la leur donner; mais ils ne l'acceptèrent pas, disant qu'ils étaient trop fatigués.

Le lendemain, une heure avant le point du jour, un si grand bruit de tambours et de cris se fit entendre, qu'il semblait que le village s'engloutissait. Tous les Indiens couverts de plumes, parés comme lorsqu'ils vont à la guerre, et armés de leurs arcs et de leurs flèches, se rassemblèrent sur une place qui était devant la maison du chef. Aussitôt cet Indien fit ouvrir la porte de sa maison afin qu'on les vît (il y avait bien six cents hommes de guerre), et il dit aux Espagnols: « Chrétiens, regardez mes gens, voilà comme ils vont au village des Guaranis: allez avec eux,

ils vous conduiront et vous ramèneront ; car si vous y alliez seuls, ces gens vous tueraient, sachant que vous avez été chez moi et que vous êtes mes amis. » Les Espagnols voyant que de cette manière ils ne pourraient pas parler au chef des Guaranis, et qu'ils risquaient de perdre l'amitié des Xarayes, répondirent qu'ils avaient résolu de retourner vers leur chef pour lui rendre compte de tout ce qui s'était passé, qu'ils verraient ce qu'il ordonnerait, et qu'ils reviendraient pour le lui faire savoir : c'est ainsi que les Indiens se calmèrent. Ce jour-là tous restèrent dans le village des Xarayes qui peut compter mille habitants. A une demi-lieue de là et à une lieue plus loin, il y avait quatre autres villages appartenant à cette nation : tous étaient sous les ordres du chef dont nous avons parlé ; il se nomme Camire.

Les Xarayes sont grands et bien faits, ils cultivent la terre, et récoltent deux fois par an du maïs, des patates, du manioc et des

mandubies. Ils élèvent beaucoup d'oies, et des poules semblables à celles d'Espagne. Ils se percent les lèvres comme les Arianès : chacun a sa maison où il vit avec sa femme et ses enfants. Ils labourent, ils sèment; les femmes récoltent et rentrent les produits : elles filent beaucoup de coton. Ces Indiens élèvent un grand nombre d'oies pour détruire les grillons ainsi que je l'ai dit plus haut.

CHAPITRE LX.

Retour des interprètes des Xarayes.

Les Xarayes prennent beaucoup de poissons dans la rivière et dans les lacs, ils font aussi des chasses considérables de cerfs. Les Espagnols étant restés tout le jour avec le chef, lui remirent les présents et le bonnet rouge que le gouverneur leur avait donnés.

Cet Indien les reçut avec tant de plaisir que c'était une chose merveilleuse de le voir. Aussitôt il ordonna d'apporter de nombreux panaches de plumes de perroquets et d'autres de différentes espèces, et il les donna aux chrétiens pour les porter au gouverneur : ces ornements étaient très-élégants. Les chrétiens prirent congé de Camire, qui ordonna à vingt Indiens de les accompagner. Ces hommes les escortèrent jusqu'au village des Arrianès : de là ils retournèrent chez eux, et ils laissèrent avec les Espagnols le guide que le cacique leur avait donné. Le gouverneur l'accueillit, lui fit des démonstrations d'amitié, et sans retard, il lui fit demander, au moyen des interprètes, de quelle nation il était, et s'il savait qu'il y eût un chemin qui conduisît aux villages de l'intérieur. Il répondit qu'il était Guarani, natif d'*Ytati* qui est sur le bord du Paraguay : qu'étant fort jeune, sa nation avait fait une ligue avec tous les habitants de la contrée et ils s'étaient portés

dans l'intérieur. Il avait suivi son père et ses parents pour faire la guerre aux naturels, qui leur prirent les plaques et les bijoux d'or et d'argent qu'ils possédaient.

Aussitôt qu'ils furent arrivés aux premières cabanes, ils commencèrent les hostilités et tuèrent une multitude d'Indiens. Un grand nombre d'habitants prirent la fuite et se réfugièrent dans des villages qui étaient plus avant. Bientôt toutes les peuplades du pays se réunirent, marchèrent contre ceux de sa nation, les défirent et en tuèrent un grand nombre; beaucoup s'enfuirent de divers côtés; l'ennemi les poursuivit, leur coupa la retraite et tua tous ceux qui ne purent échapper. Il fit signe que douze cents Indiens couvrirent le champ de bataille. Cet homme fut du nombre de ceux qui durent leur salut à la fuite; la plus grande partie restèrent dans les forêts, par où ils étaient entrés, et s'y établirent, n'ayant pas osé en sortir, dans la crainte de se faire massacrer par les Guaxa-

rapos, les Guatos et d'autres peuplades du pays qu'ils devaient traverser. Cet Indien ne voulut pas rester avec ceux qui s'établirent dans les forêts, et il suivit plusieurs de ses compatriotes qui préférèrent retourner chez eux. Une nuit, pendant qu'ils étaient en marche, ils furent découverts par des peuplades, qui les attaquèrent et les tuèrent tous; cependant il avait pu s'enfuir dans les bois; et, en continuant d'avancer, il était parvenu chez les Xarayes. Ceux-ci l'avaient fait prisonnier, et l'avaient nourri pendant longtemps; enfin, ayant pris beaucoup d'amitié pour lui, ils l'avaient marié à une femme de leur nation. On lui demanda s'il connaissait bien la route par où il s'était rendu, avec les siens, aux villages de l'intérieur; il répondit qu'il y avait fort longtemps qu'il l'avait parcourue, et qu'alors ils s'étaient ouvert un chemin en coupant les arbres et en éclaircissant le pays, qui était très-sauvage. Il croyait que, depuis cette époque, ces routes avaient dû se fer-

mer de nouveau par les arbres et les broussailles. Du reste, il ne les avait pas revues depuis, n'ayant plus passé par-là. Néanmoins, il pensait qu'une fois qu'il y serait entré il pourrait continuer. Il dit aussi que le chemin commence à une montagne élevée et ronde, qui est en vue du port des Rois. On lui demanda combien il fallait de jours pour parvenir au premier village? Sa réponse fut, qu'autant qu'il se le rappelait, on pouvait en cinq jours arriver au pays peuplé, et qui est très-riche en vivres. Les habitants sont cultivateurs. Bien que les gens de sa nation eussent détruit et dépeuplé une grande quantité de villages à l'époque de leur expédition, cependant les habitants étaient revenus peupler le pays. On s'informa si dans la route il y avait de fortes rivières ou des fontaines? Il répondit qu'il avait vu de petites rivières, mais qu'il y en a aussi de très-grandes; ainsi que des fontaines, des lacs, du gibier, des cerfs, des tapirs, beaucoup

de miel et de fruits. Interrogé si, à l'époque où sa nation alla faire la guerre dans l'intérieur, il avait vu que les habitants possédassent de l'or ou de l'argent, il dit que dans les villages qu'ils avaient saccagés, ils avaient pris beaucoup de plaques d'argent et d'or, des *barbotes* (1), des boucles d'oreilles, des bracelets, des couronnes, des hachettes et de la vaisselle d'une petite dimension; mais les naturels leur avaient tout repris quand ils les avaient défaits. Ceux qui s'étaient échappés avaient emporté quelques plaques d'argent, des colliers et des barbotes, que les Guaxarapos leur enlevèrent quand ils passèrent sur le territoire de ces derniers, qui les massacrèrent. Ceux qui étaient restés dans les montagnes possédaient encore des objets de cette nature. Il ajouta qu'il avait entendu dire que les Xarayes en avaient aussi; et même, quand ces Indiens revenaient de la

(1) Probablement cet ornement que les indigènes insèrent dans la lèvre inférieure.

guerre contre les autres naturels, il les a vus rapporter des plaques d'argent de l'intérieur. On lui demanda s'il désirait accompagner les chrétiens pour enseigner la route. Il dit que oui, qu'il le voulait de bon cœur, que son maître l'avait envoyé pour cela. Le gouverneur le prévint et lui dit de faire attention de dire la vérité sur ce qu'il savait à l'égard du chemin, qu'autrement cela pourrait lui attirer beaucoup de mal; que, s'il disait vrai, il en retirerait de grands avantages. Il répondit qu'il avait dit la vérité sur ce qu'il savait du chemin, et qu'il désirait aller avec les chrétiens à la découverte, pour leur enseigner la route.

CHAPITRE LXI.

—

Le gouverneur se détermine à pénétrer dans l'intérieur.

Le gouverneur, ayant obtenu la relation précédente et recueilli les avis des officiers de sa majesté, du clergé et des capitaines, se détermina à pénétrer dans l'intérieur pour faire la découverte des populations : il choisit pour cela trois cents hommes, arquebusiers et ar-

balétriers. Comme la contrée que l'on devait traverser était dépeuplée, il ordonna que l'on se pourvût de vivres pour vingt jours, ce qui devait suffire jusqu'à l'endroit habité. Il fit rester cent chrétiens dans le port pour garder les brigantins, avec environ deux cents Guaranis. Il leur donna pour capitaine Juan Romero, qui connaissait le pays. Nous partîmes du port des Rois le 26 de novembre 1543. Pendant toute la journée, jusqu'à quatre heures du soir, nous marchâmes dans des bois au milieu d'une contrée fraîche et bien ombragée ; nous suivions un chemin peu battu, par où notre guide nous conduisait. Cette nuit-là nous nous reposâmes auprès de certaines sources. Le lendemain, nous nous remîmes en marche une heure avant le jour. Le guide allait en avant avec environ vingt hommes qui ouvraient le chemin ; car, à mesure que nous avancions, nous le trouvions de plus en plus fourré d'arbres et d'herbes très-hautes et très-épaisses, ce qui était cause qu'on ne pénétrait

dans l'intérieur qu'avec beaucoup de peine. Dans la journée, à cinq heures du soir, nous parvînmes à un grand lac, où les Indiens et les chrétiens prirent du poisson à la main. Nous nous y reposâmes cette nuit-là. A mesure que nous avancions, on ordonnait au guide de monter sur les arbres et les hauteurs pour découvrir la route et s'assurer qu'il ne se trompait pas, et que le chemin conduisait bien au pays habité.

Les Guaranis, que le gouverneur emmenait avec lui, se nourrissaient des vivres dont ils s'étaient munis, de miel qu'ils recueillaient sur les arbres, des sangliers, des tapirs et des cerfs qu'ils tuaient. Le gibier paraissait très-commun dans cette contrée; cependant, comme la troupe était nombreuse, et que l'on faisait beaucoup de bruit, les animaux se sauvaient, aussi en tuait-on fort peu. Les Indiens et les Espagnols mangeaient également des fruits sauvages que l'on trouvait en abondance. Aucun de ceux dont ils se nourrirent ne leur fit

mal, excepté celui d'un arbre dont la nature était semblable à celle des myrtes, et le fruit, aux myrtes d'Espagne, que l'on nomme *murta* (*myrte ou olive*), excepté qu'il était un peu plus gros et d'excellent goût. Tous ceux qui en mangèrent eurent des vomissements ou la diarrhée. Ces incommodités durèrent peu et ne firent pas grand mal. On se nourrissait aussi du fruit des palmiers, qui sont très-communs; l'on ne mangeait que le noyau des dattes : il est rond et semblable à une amande douce, les Indiens en font de la farine excellente : le fruit du palmier est aussi très-bon.

CHAPITRE LXII.

—

Arrivée du gouverneur au Rio-Caliente.

Il y avait cinq jours que nous voyagions dans le pays, toujours obligés de nous ouvrir une route avec beaucoup de peine, lorsque nous arrivâmes à un petit cours d'eau qui sort d'une montagne : l'eau en était très-chaude, claire et fort bonne; les Espagnols y pêchè-

rent. Ici le guide commença à hésiter, disant que, comme il y avait fort longtemps qu'il n'avait fait cette route, il ne la reconnaissait plus et ne savait par où nous conduire; car l'on ne voyait plus les anciens chemins. Le lendemain, le gouverneur quitta le Rio-Caliente (la rivière Chaude); on suivit le guide avec beaucoup de peine, en ouvrant la route au milieu des bois et des broussailles.

Le même jour, à dix heures du matin, deux Indiens Guaranis se présentèrent pour lui parler. Ils dirent qu'ils faisaient partie de ceux qui étaient restés dans ces déserts à l'époque où leur nation avait fait, contre les Indiens du pays, les guerres dont nous avons parlé. Les autres avaient été taillés en pièces. Leurs femmes et leurs enfants, par crainte des indigènes, se réfugiaient dans les endroits les plus secrets et les plus boisés : ces gens pouvaient être quatorze. Ils confirmèrent ce qu'avaient dit les deux premiers, c'est-à-dire qu'à une demi-lieue de là il y avait une pe-

tite maison de Guaranis qui pouvait contenir dix personnes, parmi lesquelles se trouvait un de leurs alliés. Suivant eux, d'autres Guaranis étaient répandus dans le pays des Xarayes et leur faisaient la guerre. Ces Indiens paraissant effrayés de voir les chrétiens et les chevaux, le gouverneur dit à l'interprète de les tranquilliser. Il leur fit demander où étaient les habitations : ils répondirent qu'elles étaient très-peu éloignées. Presque aussitôt leurs femmes, leurs enfants et leurs parents vinrent au nombre de quatorze personnes. On leur demanda comment ils se nourrissaient dans ce pays, et depuis quand ils l'habitaient. Ils répondirent qu'ils cultivaient du maïs, et qu'ils vivaient de chasse, de miel, de fruits sauvages très-abondants dans cette contrée : que leurs pères étant morts après leur défaite les avaient laissés très-jeunes. Les Indiens les plus âgés dirent que ces gens paraissaient avoir trente-cinq ans. On leur demanda s'ils connaissaient le che-

min qui conduisait aux villages de l'intérieur, et combien de temps il fallait pour arriver au pays habité. Ils répondirent que comme ils étaient très-petits quand ils avaient fait cette route, et qu'ils n'y étaient plus rétournés, ils ne savaient pas par où il fallait se diriger, et ils ignoraient combien il fallait de temps pour s'y rendre; mais ils ajoutèrent que leurs parents qui demeuraient dans la maison à deux journées de là, avaient plusieurs fois suivi ce chemin, et qu'ils le connaissaient. Voyant que ces Indiens ignoraient la route du pays que l'on voulait découvrir, le gouverneur leur dit de retourner chez eux : il leur donna des présents ainsi qu'à leurs femmes et à leurs enfants, et ils regagnèrent leurs habitations, fort satisfaits.

CHAPITRE LXIII.

Le gouverneur envoie à la découverte de la maison qui était plus avant dans les terres.

Le jour suivant le gouverneur envoya un interprète avec deux Espagnols et deux Indiens pour reconnaître la maison qu'on disait être plus en avant, afin d'apprendre le chemin, et combien de temps il fallait pour arriver au premier pays habité. Il donna

l'ordre de lui faire savoir le plus promptement possible tout ce qu'ils apprendraient, afin qu'il pût agir en conséquence. Le lendemain du départ de l'interprète et de ses compagnons, il fit avancer sa troupe par le même chemin qu'ils suivaient. Après avoir marché ainsi pendant trois jours, un Indien se présenta au gouverneur, et lui remit une lettre de l'interprète, qui lui faisait savoir qu'il était arrivé à la maison des Indiens, et qu'il avait parlé à celui qui connaissait la route de l'intérieur. Cet homme lui avait dit que le premier endroit habité était au sommet d'une montagne nommée *Tapuaguaçu*; qu'aussitôt arrivé à cet endroit qui est un rocher très-élevé, on découvre une grande contrée habitée : que de chez lui à Tapuaguaçu il pouvait y avoir seize journées de marche à travers le désert, que la route était très-pénible à cause des arbres, des herbes, des buissons très-élevés et très-étendus qui l'encombraient. L'interprète ajoutait que, depuis qu'ils avaient

quitté le gouverneur, la contrée était si fourrée de bois et si difficile, qu'ils en avaient éprouvé beaucoup de fatigues. Ils avaient fait la plus grande partie de la route sur leurs pieds et leurs mains. L'Indien disait même que le chemin qui restait encore à faire était bien pire que celui que l'on avait fait. Les éclaireurs écrivirent aussi qu'ils emmèneraient l'Indien avec eux, afin que le gouverneur prît lui-même des informations près de cet homme. Après avoir lu cette lettre, Cabeça de Vaca suivit la même direction que le messager. Il trouva le pays si embarrassé, si couvert d'arbres énormes et de broussailles, que pendant un jour entier on ne pouvait pas en abattre assez pour pratiquer une route d'une portée d'arbalète. Des pluies abondantes étant survenues, le gouverneur craignit que sa troupe n'en souffrît, et que ses munitions ne se gâtassent; il fit mettre son monde à l'abri dans les cabanes qu'il avait laissées le matin, et qui leur servirent de refuge.

CHAPITRE LXIV.

—

Retour de l'interprète qui avait été envoyé à l'habitation indienne.

L'INTERPRÈTE revint le lendemain à trois heures du soir ; il amena avec lui l'Indien qui disait connaître le chemin. Le gouverneur le reçut et lui parla avec beaucoup de bonté ; il

lui fit des présents, dont cet homme fut satisfait; puis il ordonna à l'interprète de lui dire de sa part, et même de le prier d'indiquer franchement la route du pays habité. Cet homme répondit qu'il y avait fort longtemps qu'il n'y était allé, que cependant il le connaissait, qu'il y avait été plusieurs fois en se rendant à Tapuaguaçu, que, depuis cet endroit, on apercevait la fumée de tous les villages. Il allait à Tapua chercher des flèches que l'on y trouve en abondance; mais depuis fort longtemps il avait cessé de s'y rendre, parce qu'il avait vu, avant d'y arriver, la fumée des feux des Indiens, ce qui lui avait fait connaître que ces gens commençaient à repeupler ce pays qu'ils habitaient avant l'époque des guerres. Dans la crainte qu'on ne le tuât, il n'avait osé continuer sa route; elle est si obstruée par les arbres, qu'il faut une peine infinie pour y marcher. Il pensait qu'en coupant les arbres et en ouvrant le chemin on arriverait à Tapua en seize jours. On lui

demanda s'il voulait aller avec les chrétiens pour leur montrer la route : il dit qu'il irait bien volontiers, quoiqu'il eût une grande frayeur des naturels. Le gouverneur, en raison du rapport de cet Indien, de la difficulté et des inconvénients que le chemin présentait suivant cet homme, fit rassembler les officiers de sa majesté, les prêtres et les capitaines, afin de se concerter sur ce qu'il y avait à faire pour découvrir le pays, et il leur communiqua ce que l'Indien avait dit. Ils répondirent qu'ils voyaient que la plupart des Espagnols manquaient de provisions. Depuis trois jours ils n'en avaient plus et n'osaient en demander à cause du désordre qui avait eu lieu dans la consommation. En effet, le premier guide que nous avions emmené ayant assuré que le cinquième jour on trouverait de quoi se nourrir, une terre bien habitée et beaucoup de vivres; comptant sur cette promesse, et pensant que c'était vrai, les chré-

tiens et les Indiens avaient consommé avec peu d'économie et peu de prévoyance ceux qu'ils avaient emportés. Chaque chrétien avait reçu deux arrobes de farine. Le gouverneur, suivant eux, devait considérer que les vivres qui restaient ne suffiraient que pour six jours, après quoi la troupe n'aurait plus de quoi se nourrir. Ils pensaient donc que ce serait très-dangereux d'aller plus avant sans provisions, d'autant plus que les Indiens ne disent jamais rien de positif; que le guide assurait, à la vérité, qu'il n'y avait que seize journées de marche, mais il pouvait y en avoir beaucoup plus; et lorsqu'il faudrait retourner, la faim les en empêcherait, et ils mourraient tous, comme cela est arrivé dans les voyages de découvertes qui se sont faites dans ce pays. En conséquence, ils étaient d'avis que la sûreté et l'existence des chrétiens et des Indiens qu'ils emmenaient exigeaient que l'on retournât au port des Rois, où l'on avait laissé les navires. Là on pourrait se pourvoir de

vivres et continuer la découverte. Tels furent leurs avis, et ils ajoutèrent que, s'il était nécessaire, ils requéraient le gouverneur, au nom de sa majesté, de s'y conformer.

CHAPITRE LXV.

Retour du gouverneur et de sa troupe au port des Rois.

Le gouverneur, voyant quel était l'avis des prêtres, des officiers et des capitaines, considéra la situation difficile dans laquelle sa troupe se trouvait, et le désir que tout le monde avait de retourner. Il exposa néanmoins le grand désavantage qui résulterait de

ce projet. Il dit qu'il était impossible de trouver assez de vivres dans le port des Rois pour nourrir tant de monde et pour s'approvisionner de nouveau; que le maïs n'était pas encore mûr, et que les habitants n'avaient rien à leur fournir. Il leur rappela que les naturels avaient dit que la crue des eaux ne tarderait pas à arriver, ce qui mettrait les Espagnols et les Indiens dans de grands embarras. Ces raisons, et d'autres encore qu'il leur donna, n'empêchèrent pas les Espagnols de persister dans leur volonté de retourner. Connaissant le désir positif qu'ils en avaient, et ne voulant pas donner lieu à des mutineries qui auraient entraîné la punition de plusieurs personnes, il fut forcé de céder, et il les prévint que le lendemain on regagnerait le port des Rois.

Le jour suivant, de grand matin, il expédia pour Tapua le capitaine Francisco de Ribera, qui s'était offert avec six chrétiens et le guide, qui connaissait le chemin. Il leur

donna onze chefs indiens pour escorte. Ils ne devaient pas le quitter jusqu'à ce qu'il fût de retour. Il les prévint que s'ils abandonnaient leur commandant il les ferait punir. Alvar se mit aussitôt en route pour se rendre au port des Rois avec tout son monde, et il y revint en huit jours, bien mécontent de n'avoir pas poussé plus avant.

CHAPITRE LXVI.

Les Indiens veulent massacrer ceux qui étaient restés au port des Rois.

Quand le gouverneur fut de retour au port des Rois, le capitaine Juan Romero, qu'il y avait laissé comme son lieutenant, lui rapporta que peu de temps après son départ les Indiens du port et ceux d'une île éloignée d'une lieue de là avaient résolu de massacrer

tous les chrétiens qui y étaient restés, et de s'emparer des brigantins. Ils avaient rassemblé, dans cette intention, tous les naturels de la contrée. Ils s'étaient ligués avec les Guaxarapos, nos ennemis, et avec beaucoup d'autres nations, et ils avaient décidé d'attaquer les Espagnols pendant la nuit. Sous prétexte de faire des échanges, ils étaient venus espionner.

Ils n'apportaient plus de vivres, comme ils en avaient l'habitude, et même ils avaient dit clairement qu'ils viendraient tuer les chrétiens. Le gouverneur en ayant connaissance, fit appeler les chefs et leur fit enjoindre, au nom de sa majesté, de renoncer aux hostilités, de maintenir les conventions de la paix, puisque lui et tous les chrétiens les avaient traités comme des amis, et ne leur avaient occasionné aucun mal ni tort. Il leur rappela que lui-même il leur avait donné de nombreux présents, qu'il les protégerait contre leurs ennemis; que s'ils en agissaient autrement, il les regarderait comme en état d'hos-

tilité, et qu'il leur ferait la guerre. Il fit ces menaces en présence du clergé et des officiers; puis il leur distribua des bonnets rouges et d'autres objets. Ils promirent de nouveau d'être amis des chrétiens et de chasser de chez eux les Indiens qui étaient venus contre nous : c'étaient les Guaxarapos et d'autres nations.

Deux jours après son arrivée au port des Rois, un grand nombre d'Espagnols et de naturels se trouvant réunis, le gouverneur craignit que cette multitude souffrît bientôt de la famine, car il fallait les nourrir, et il n'y avait dans tout le pays d'autres vivres que ceux qui étaient à bord des brigantins amarrés dans le port. Ces provisions étaient même bien diminuées, il n'en restait guère que pour dix ou douze jours, pour toute la troupe qui, tant que chrétiens ou Indiens, s'élevait à plus trois mille hommes. Se voyant réduit à cette extrémité, et tous ces gens en danger de mourir de faim, Cabeça de Vaca fit rassembler

tous les interprètes et leur ordonna d'aller dans les villages voisins pour chercher des vivres et donner en échange des marchandises, qu'il leur livra en quantité considérable. Ces gens partirent, mais ils ne trouvèrent pas de provisions. Le gouverneur l'ayant appris, fit appeler les principaux Indiens du pays et leur demanda où il pourrait se procurer des vivres contre des objets d'échange. Ceux-ci répondirent qu'à neuf lieues de là il y avait sur le bord d'un grand lac, des naturels nommés *Arianicosis*, qui avaient une grande abondance de vivres et qu'ils fourniraient ce dont on avait besoin.

CHAPITRE LXVII.

Le gouverneur envoie le capitaine Mendoce pour chercher des vivres.

Dès que le gouverneur eut pris ces informations, il convoqua les officiers, le clergé, les capitaines et d'autres personnes expérimentées, pour se concerter avec elles sur ce qu'il y avait à faire ; car tout le monde demandait des vivres, et il n'en avait pas à don-

ner. La troupe était sur le point de se débander et de courir le pays pour se procurer des provisions. Les officiers et les prêtres étant réunis, il leur dit que le danger de la famine dont tout le monde souffrait était si urgent, qu'il fallait sans retard y apporter remède si l'on ne voulait succomber, qu'il savait que les Indiens Arianicosis avaient des vivres, de donner leur avis sur ce qu'il y avait à faire. Tous répondirent unanimement qu'il devait envoyer aux villages des Indiens la plus grande partie de sa troupe, pour qu'elle y vécût, et pour acheter des provisions que l'on expédierait sans délai aux gens qui resteraient au port avec lui. Que si ces Indiens refusaient d'en fournir en les payant, il fallait les prendre de force, et s'ils s'y opposaient, commencer les hostilités afin de s'en emparer, attendu qu'autrement tous allaient mourir de la famine, et que sur l'autel même il est permis de prendre de quoi se nourrir : tel fut l'avis qu'ils donnèrent et signèrent de leurs

noms. Il fut donc résolu que l'on enverrait ce capitaine chargé des instructions suivantes :

«Capitaine Gonzalo de Mendoce, voici ce que vous avez à faire dans les villages où vous allez chercher des vivres pour nos troupes afin qu'elles ne meurent pas de faim. Vous payerez ces provisions, pour que les Socorinos, les Sococis et les autres peuplades qui demeurent dans les environs, soient satisfaits. Vous leur direz en mon nom, que je suis étonné qu'ils ne soient pas venus me voir comme les autres nations du pays; qu'on m'a rapporté que c'étaient de braves gens, qu'en conséquence je désire les voir et devenir leur ami. Vous leur donnerez de mes marchandises ; vous ajouterez qu'ils viennent faire acte de soumission à sa majesté, ainsi que l'ont fait tous les autres Indiens. S'ils se conforment à ces ordres, je ne cesserai de les protéger contre ceux qui voudraient leur faire du tort. Vous devez apporter la plus

grande attention pour qu'en traversant les villages des Indiens nos amis, personne de la troupe que vous emmenez ne s'introduise dans leurs habitations, et qu'il ne leur soit pas fait de violence. Tout ce que vous achèterez, tout ce qu'ils vous livreront, doit être payé à leur satisfaction, afin qu'ils n'aient pas sujet de se plaindre. Lorsque vous arriverez aux villages, vous demanderez des vivres aux Indiens, et vous les emploierez à nourrir votre troupe. Vous offrirez avec des paroles amicales de les payer : s'ils ne veulent pas vous en livrer, vous les en sommerez une, deux, trois fois et plus, enfin autant que vous le devez légalement. Vous offrirez préalablement la valeur de ces provisions; s'ils se refusaient à vous en donner, vous les prendrez de force, et s'ils s'y opposaient à main armée, faites-leur la guerre; car la famine que nous souffrons nous y oblige. Dans tout ce qui peut en résulter, vous vous

conduirez avec autant de modération qu'il est convenable au service de Dieu et de sa majesté, qui compte sur vous, comme elle doit compter sur un de ses serviteurs.

CHAPITRE LXVIII.

—

Le gouverneur envoie un brigantin monté par le capitaine Ribera pour découvrir la rivière des Xarayes.

Cabeça de Vaca ayant expédié le capitaine Gonzalo de Mendoce, d'après l'avis du clergé, des gens du roi et des capitaines, cet officier partit le 15 décembre de la même année, avec cent vingt chrétiens et six cents Indiens tireurs d'arcs, nombre

suffisant pour une expédition beaucoup plus considérable. Les naturels du port des Rois donnèrent avis au gouverneur, qu'en remontant le fleuve Yguatu, les brigantins pourraient transporter les troupes au pays des Xarayes, que les eaux commençaient à croître, et que ces bâtiments navigueraient bien facilement : ils lui dirent aussi que les Xarayes et d'autres Indiens, qui vivent sur le bord de cette rivière, possédaient beaucoup de vivres, et que, dans cet endroit même, il y avait d'autres cours d'eau très-rapides qui venaient de l'intérieur et se jetaient dans la rivière Yguatu. On y trouvait, suivant eux, de grands villages d'Indiens bien pourvus de vivres. Désirant faire explorer les parties inconnues de cette rivière, le gouverneur envoya le capitaine Hernando de Ribera, avec cinquante-deux hommes et un brigantin. Ils devaient remonter la rivière jusqu'au village des Xarayes, parler à leur chef, s'informer de celui qui était le plus avant, puis aller voir ce

dernier et l'observer en personne. Ils n'avaient la permission de débarquer ni lui ni qui que ce fût de sa troupe. L'interprète seul et deux autres personnes devaient chercher à voir les riverains, traiter avec eux, leur faire des présents et des propositions de paix. Le gouverneur, pour être bien informé de ce que renferme le pays, chargea le capitaine d'instructions et de nombreux présents ; et il lui dit de vive voix ce qu'il était nécessaire qu'il fît pour le service de sa majesté et le bien du pays. Hernando de Ribera mit à la voile le 20 de décembre de la même année.

Quelques jours après son départ, le capitaine Gonzalo de Mendoce écrivit qu'aussitôt arrivé au village des Indiens Arianicosis, il avait expédié un interprète pour leur dire qu'il venait chez eux les prier de lui vendre des vivres, qu'il les payerait en marchandises dont ils seraient très-satisfaits, en colliers, en couteaux, en coins de fer, choses qu'ils estiment beaucoup, et qu'il leur donne-

rait une grande quantité d'hameçons. L'interprète emporta ces marchandises pour qu'ils les vissent et qu'ils connussent qu'on ne venait pas pour leur faire tort, et que l'on ne voulait rien prendre de force; mais il ne tarda pas à revenir en fuyant devant les Indiens qui étaient accourus pour le tuer. Ils avaient lancé une nuée de flèches, en disant qu'ils ne voulaient pas que les chrétiens vinssent chez eux, qu'ils refusaient de rien leur donner, et voulaient même les tuer tous; que les Guaxarapos, nation très-belliqueuse, étaient venus leur prêter main-forte. Ces derniers, ajoutaient-ils, avaient tué un grand nombre de chrétiens, et proclamaient que les Espagnols avaient le crâne tendre, et qu'ils n'étaient pas forts. Gonzalo de Mendoce envoya de nouveau le même interprète pour les prier et les sommer de leur donner des vivres. Il avait expédié avec cet homme quelques Espagnols, pour voir ce qui se passait. Tous ces gens revinrent chassés par les Indiens : ils dirent que ces na-

turels avaient marché contre eux à main armée, qu'ils avaient lancé une grande quantité de flèches, en leur criant de quitter le pays, qu'ils refusaient de donner des vivres. Le capitaine s'avança donc avec sa troupe pour les soumettre. Quand il fut arrivé près de leur village, tous les Indiens marchèrent à sa rencontre en tirant une nuée de flèches, et ils cherchèrent à tuer les Espagnols sans vouloir les entendre et sans vouloir les écouter. C'est pourquoi, dans l'intérêt de leur propre défense, les nôtres tuèrent deux naturels à coups d'arquebuse. Les ennemis l'ayant vu s'enfuirent dans les forêts. Les Espagnols se portèrent ensuite aux maisons, où l'on trouva une grande quantité de vivres, du maïs, des mandubies, des plantes, des racines, et d'autres aliments.

Sans perdre de temps, Gonzalo de Mendoce envoya un Indien qu'il avait fait prisonnier, pour dire aux autres naturels de revenir chez eux, promettant de les traiter en amis,

et de payer les vivres qu'on leur avait pris lorsqu'ils s'étaient enfuis. Ils s'y refusèrent, recommencèrent les hostilités, établirent un camp, fortifièrent leurs maisons, et même ils en brûlèrent une grande partie. Ces gens se coalisèrent avec un nombre considérable de peuplades indiennes pour tuer les Espagnols; eux-mêmes le disaient, et ils ne cessaient de venir faire aux nôtres tout le mal possible. Le gouverneur envoya l'ordre au capitaine de faire tous ses efforts pour ramener les Indiens chez eux; il lui enjoignit de ne pas permettre que l'on fît aucun mal à ces naturels, de payer toutes les provisions qu'on avait prises, de les pacifier, et d'aller chercher des vivres d'un autre côté. Le capitaine fit bientôt savoir qu'il les avait envoyé appeler et leur avait donné toute sûreté pour qu'ils revinssent chez eux protestant qu'il les regarderait comme ses amis, qu'il ne leur ferait pas de mal, qu'il les traiterait bien; mais ils s'y étaient refusés, et avaient con-

tinué les hostilités, nous faisant tout le tort possible, conjointement avec les Guaxarapos et les Guatos, nos ennemis, avec qui ils s'étaient ligués.

CHAPITRE LXIX.

—

Retour du capitaine Francisco Ribera.

Le 20 du mois de janvier 1544, le capitaine Francisco Ribera revint accompagné des six Espagnols que le gouverneur avait expédiés avec lui, avec le guide et trois Indiens reste des onze Guaranis qui faisaient partie de son expédition. Il avait été envoyé, comme je

l'ai déjà dit, pour découvrir et observer de ses yeux les villages situés du côté d'où le gouverneur revenait. Ils avaient marché en avant pour gagner Tapuaguaçu, où, suivant le guide, commençaient les habitations des Indiens, qui occupent tout le pays. A l'arrivée des six chrétiens qui revenaient blessés, tout le monde se réjouit avec eux, et l'on rendit à Dieu des actions de grâces en les voyant échappés aux dangers d'une route si périlleuse. En vérité, le gouverneur les croyait perdus; car, des onze Indiens qui étaient avec eux, huit les avaient abandonnés. Il avait été fort irrité contre ces derniers, et les chefs indiens, leurs parents, le priaient de les faire pendre aussitôt leur arrivée, parce qu'ils avaient abandonné les chrétiens, bien qu'on les eût confiés à leur garde jusqu'à ce qu'ils fussent de retour en présence du gouverneur. Ces chefs disaient que, puisque les leurs ne l'avaient pas fait, ils méritaient la corde. Cabeça de Vaca les réprimanda, et les pré-

vint que s'ils recommençaient il les punirait ; mais comme c'était la première fois qu'ils manquaient à ses ordres, il leur pardonna, dans la crainte de faire de la peine aux Indiens de leur nation.

CHAPITRE LXX.

Le capitaine Francisco Ribera rend compte de son voyage de découverte.

Le lendemain, le capitaine Francisco de Ribera comparut en présence du gouverneur, avec les six autres Espagnols. Il rendit compte de son voyage, et dit qu'après l'avoir quitté ils avaient marché, en suivant leur guide, pendant vingt-un jours sans s'arrêter, au mi-

lieu d'une contrée toute couverte de broussailles et d'arbres si épais, qu'il était impossible d'avancer sans mettre pied à terre, et sans ouvrir un chemin pour passer. Certain jour ils faisaient une lieue, quelquefois, dans deux jours, ils n'en faisaient pas une demie, à cause des épais fourrés, des buissons et des forêts. Ils avaient suivi, pendant toute leur route, la direction de l'ouest; tout le temps qu'ils avaient été dans cette contrée, ils s'étaient nourris de cerfs, de sangliers et de tapirs, que les Indiens tuaient à coups de flèches; le gibier est si abondant qu'on en assommait à coups de bâtons, autant qu'on en avait besoin. Ils trouvaient aussi une grande quantité de miel dans le trou des arbres, et des fruits sauvages capables de nourrir toutes les troupes que l'on emménerait à la découverte. Le vingt-unième jour ils découvrirent une rivière qui coulait vers le couchant, le guide leur dit qu'elle traversait Tapuaguaçu et les villages

des Indiens. Les gens que le capitaine conduisait y prirent un grand nombre de poissoins de l'espèce que les Indiens appellent *piraputanas:* ils ressemblent à l'alose (*sabalos*) et sont excellents. Les Espagnols passèrent ce cours d'eau, précédés du guide. Ils trouvèrent des traces fraîches d'Indiens ; car il avait plu ce jour-là et la terre était mouillée. On voyait que des naturels avaient chassé de ce côté. En suivant ces traces, ils arrivèrent à de grandes gerbes de maïs, que l'on commençait alors à récolter. Dans ce même moment, un Indien seul, qui ne put se cacher, vint à eux; mais ils ne comprirent pas son langage. Il portait, dans la lèvre inférieure une grande barbote d'argent ; il avait aussi des boucles d'oreilles d'or. Il prit Francisco de Ribera par la main et lui fit signe de venir avec lui, ce que fit ce capitaine. Près de là ils aperçurent une vaste maison de paille et de bois. Quand on en fut proche, on vit des femmes et d'autres Indiens emporter de cette

habitation des étoffes de coton et d'autres objets; elles se mirent devant les gerbes. L'Indien fit entrer les Espagnols dans la maison, d'où les femmes et d'autres naturels retiraient tout ce qu'il y avait. Pour ne pas passer devant les chrétiens, ils entr'ouvraient la paille des murailles; et, par l'intervalle qu'ils avaient pratiqué, ils déménageaient tout. Les nôtres virent retirer de certaines grandes chaudières pleines de maïs, de grandes plaques, des haches, des bracelets d'argent, que l'on emporta à travers les murs de paille. Cet Indien paraissait le chef de la famille, à en juger par le respect que les autres lui témoignaient. Il accueillit chez lui les Espagnols, leur fit signe de s'asseoir, et ordonna à deux orejonès (*Indiens à grandes oreilles*), qu'il avait pour esclaves, de leur donner à boire du vin de maïs, qui remplissait des jarres d'argile enterrées dans le sol jusqu'à l'ouverture. Ils puisèrent cette boisson avec deux grandes calebasses et la présentèrent aux Espagnols. Les

deux orejonès dirent qu'à trois journées de là il y avait des chrétiens et des Indiens, nommés *Payçunos*, puis ils leur enseignèrent Tapuaguaçu, qui est une grande montagne élevée. Bientôt il arriva un nombre considérable de naturels, peints, couverts, de plumes, et armés d'arcs et de flèches, comme lorsqu'ils vont à la guerre. L'Indien leur parla avec une extrême volubilité; il prit lui-même un arc et des flèches; il expédiait des hommes qui allaient et venaient porter ses ordres, ce qui fit connaître aux Espagnols qu'il faisait un appel aux villages, qui ne devaient pas être éloignés, et que ces gens se réunissaient pour les tuer. Le capitaine dit aux chrétiens qui l'accompagnaient de sortir tous ensemble de la maison, et de retourner par le même chemin qu'ils avaient suivi, avant qu'un plus grand nombre d'Indiens fût réuni : plus de trois cents étaient déjà rassemblés. Ribera leur dit qu'ils allaient chercher beaucoup de chrétiens qui étaient près

de là, et que, comme les autres naturels allaient venir, ils n'avaient qu'à les faire attendre. Voilà par quel moyen les nôtres s'échappèrent; mais, à un jet de pierre de la maison, les Indiens ayant vu qu'ils s'en allaient, coururent après eux, en jetant de grands cris et en tirant une grêle de flèches. Ils les suivirent jusqu'à la forêt, où les Espagnols se défendirent. Les Indiens croyant qu'il y avait dans cet endroit un plus grand nombre de chrétiens, n'osèrent y pénétrer, et les laissèrent aller; mais tous les Espagnols furent blessés. Ils reprirent le chemin qu'ils avaient pratiqué; et ils ne mirent que douze jours à faire la route, qu'ils avaient parcourue la première fois en vingt-un jours, c'est-à-dire depuis l'endroit où ils avaient été envoyés par le gouverneur jusqu'au port des Rois. Le capitaine pensait que de ce port aux villages indiens il y avait soixante-dix lieues.

Une lagune, située à vingt lieues du port, et que l'on avait traversée en ayant de l'eau

jusqu'aux genoux, était à l'époque du retour tellement augmentée, que l'eau s'étendait à plus d'une lieue dans la contrée. Elle était profonde de plus de deux piques; ils l'avaient franchie sur les deux radeaux avec des peines infinies. Le capitaine ajouta que pour pénétrer dans l'intérieur, il était nécessaire d'attendre que les eaux de cette lagune fussent baissées. Les Indiens qu'il avait vus se nomment *Tarapecocis*; ils ont des vivres en abondance; ils élèvent des oies et des poules semblables aux nôtres. Telle fut la relation de Francisco de Ribera et des Espagnols qui l'accompagnèrent, et qui furent témoins avec le guide, des faits qui y sont rapportés. Ces derniers répétèrent les mêmes choses que le capitaine avait dites.

Il y avait dans le port des Rois quelques Indiens de la nation des Tarapecocis, de chez qui arrivait Francisco de Ribera. Ils étaient venus avec Garcia, l'interprète, lorsqu'il fit son voyage à la recherche des villa-

ges de l'intérieur, et qu'il retourna après avoir été battu par les Guaranis dans la rivière du Paraguay. Ces Indiens s'étaient enfuis avec les Chanès, qui quittèrent leur pays; tous vivaient ensemble dans le port des Rois. Le gouverneur voulant prendre des informations près d'eux, les fit appeler. En voyant les flèches que Francisco de Ribera avait rapportées, ils les reconnurent et en témoignèrent de la joie. Ils dirent que c'étaient celles dont se servaient les Tarapecocis. Le gouverneur leur demanda pourquoi leurs compatriotes avaient voulu tuer les gens qui étaient allés les voir : ils répondirent que les Tarapecocis n'étaient pas ennemis des chrétiens, qu'au contraire ils les aimaient depuis que Garcia avait été dans le pays et avait commercé avec eux; que, s'ils avaient voulu les tuer, c'est parce qu'ils amenaient avec eux des Guaranis qu'ils regardent comme des ennemis, ces gens ayant été jusque sur leur territoire pour les exterminer. Il fallait, disaient-ils, que

les chrétiens emmenassent un interprète pour expliquer le motif de leur voyage; car ils n'ont pas l'usage de faire la guerre à ceux qui ne la leur font pas. Si l'on emmène un interprète qu'ils comprennent, ajoutèrent-ils, ils traiteront bien ceux qui iront les voir, ils leur fourniront des vivres, leur donneront de l'or et de l'argent qu'ils se procurent chez les nations de l'intérieur. On leur demanda qui leur fournissait l'or et l'argent, et par quel moyen ils en acquéraient la possession. Ils dirent que les Payçunos, qui habitent à trois journées de chez eux, leur donnaient ces métaux en échange d'arcs, de flèches et d'esclaves qu'ils prennent sur les autres nations. Suivant eux, les Payçunos eux-mêmes les obtiennent des Chanès, *Chimens*, *Carcaras*, *Candires*, et autres nations indiennes qui en possèdent en abondance.

On leur montra une lampe de cuivre poli, très-brillante, afin qu'ils vissent si l'or qu'ils avaient chez eux était de cette espèce

Ils dirent que celui de la lampe était faux et sans prix, que l'or de leur pays était mou, n'avait pas de mauvaise odeur et qu'il était plus jaune. On leur fit voir aussitôt une bague d'or ; ils dirent que c'était le même que celui de chez eux. On leur présenta un plat d'étain très-propre et brillant, et on leur demanda si l'argent de leur pays était de cette espèce : ils répondirent que celui-là puait, qu'il était faux et mou, que celui de leur pays était plus blanc, dur, et ne sentait pas mauvais. Une coupe d'argent leur ayant été montrée, ils parurent fort joyeux, et dirent qu'ils avaient une grande quantité de cette matière, façonnée en vases et en autres objets servant au ménage des Indiens, en plaques, en bracelets, couronnes, haches et autres ustensiles.

CHAPITRE LXXI.

—

Le gouverneur rappelle le capitaine Gonzalo de Mendoce.

Le gouverneur, dans l'intention de mettre en ordre les choses nécessaires pour le voyage de découverte, comme l'exigeait le service de sa majesté, envoya sans retard rappeler le capitaine Gonzalo de Mendoce, afin qu'il quittât, lui et sa troupe, les pays des Aria-

nicocis. Avant de revenir, il avait ordre de faire en sorte de rappeler ces Indiens chez eux et de conclure la paix.

Lorsque Francisco de Ribera retourna avec les six Espagnols, la troupe, qui occupait le port des Rois, commença à être attaquée de la fièvre, de telle sorte qu'il n'y avait pas assez de monde pour monter la garde. Les Indiens Guaranis eux-mêmes furent tous malades, et plusieurs succombèrent.

Gonzalo de Mendoce donna avis que ses hommes avaient aussi été atteints de la fièvre chez les Arianicocis, et qu'il les renvoyait dans les brigantins tous malades et fatigués. Il n'avait pu parvenir à conclure la paix avec les naturels, bien qu'il eût promis de leur faire de nombreux présents. Chaque jour, ces gens venaient l'attaquer. Le pays suivant lui était abondant en vivres, que l'on se procurait dans les champs et dans les lacs; outre les provisions qu'il avait envoyées, il en avait laissé une grande quantité, afin que ces

Indiens pussent se nourrir, et il en apportait à bord de ses brigantins. La maladie qui avait attaqué tout le monde provenait de ce que les eaux s'étaient gâtées dans tout le pays et qu'en croissant elles étaient devenues saumâtres.

A cette époque, les Indiens d'une île située à une lieue du port des Rois, et que l'on nomme les *Socorinos* et les *Xaques*, voyant les chrétiens malades et affaiblis, commencèrent à leur faire la guerre. Ils ne venaient plus commercer et faire des échanges avec les chrétiens. Ils ne les avertissaient plus que certains Indiens disaient du mal d'eux, particulièrement les Guaxarapos : ils se coalisèrent même avec ces derniers et se mirent en campagne pour combattre les Espagnols. Les Indiens Guaranis, que l'on avait amenés à bord de l'escadre, allaient dans leurs canots en compagnie de quelques chrétiens, pour pêcher dans une lagune, à un jet de pierre du camp. Un matin, au point du jour, cinq

chrétiens, dont quatre fort jeunes, étant partis sur des canots avec des Guaranis, furent pris par les Xaques, les Socorinos, et beaucoup d'autres habitants de l'île. Ceux-ci tuèrent des Guaranis nouvellement convertis, et ils en emmenèrent dans l'île beaucoup d'autres qu'ils massacrèrent. Ils coupèrent les cinq chrétiens par morceaux et les partagèrent avec les Guaxarapos, les Guatos, et d'autres naturels des environs et du port, qu'ils nomment del Viejo (*du Vieillard*). D'autres peuplades, qu'ils s'étaient associées pour nous faire la guerre, en eurent leur part, et l'on mangea les chairs de ces malheureux dans l'île et dans d'autres villages. Non contents de cela, comme la troupe était malade et faible, ils vinrent avec une audace extrême attaquer le village qu'occupaient les chrétiens, et y mettre le feu. Ceux-ci commencèrent à jeter de grands cris en disant: Aux armes! aux armes! les Indiens tuent les chrétiens! Comme tout le monde était armé, on marcha à leur rencontre. Ils s'emparèrent

de plusieurs chrétiens qui descendaient du lac, entre autres d'un nommé Pedro Mepen : ils en tuèrent aussi quelques-uns qui y pèchaient, et ils les mangèrent comme ils avaient fait des cinq premiers.

Le lendemain matin, à la pointe du jour, on vit un grand nombre de canots montés par une multitude de gens de guerre qui arrivaient précipitamment de l'autre côté du lac; ils jetaient de grands cris, faisaient des signaux avec leurs arcs et leurs flèches, les élevaient en l'air pour nous faire comprendre qu'ils étaient entrés en campagne. Ils pénétrèrent dans l'île située sur la lagune du port des Rois; et, dans une seule affaire, ils nous tuèrent cinquante-huit chrétiens. Le gouverneur, voyant ce désastre, dit aux naturels du port de demander à ceux de l'île les chrétiens et les Indiens qu'ils nous avaient pris. Ces gens y ayant été, on leur répondit que les Guaxarapos les avaient emmenés. Depuis cette époque ils venaient, pendant la nuit, parcou-

rir la lagune pour voir s'ils ne pourraient pas prendre quelques chrétiens ou les Indiens qui y pêchaient, et ils s'opposaient à ce que l'on pêchât, disant que la contrée leur appartenait, que les chrétiens n'avaient pas le droit d'y pêcher, qu'il fallait quitter le pays, sinon qu'ils nous tueraient. Le gouverneur leur fit dire de cesser les hostilités et de respecter les traités qu'ils avaient contractés, de ramener les prisonniers chrétiens et les Indiens, promettant que, dans ce cas, ils seraient traités en alliés; mais que, s'ils s'y refusaient, on agirait contre eux en ennemis. Il leur fit plusieurs fois transmettre ce message, plusieurs fois il les fit prévenir; mais ils refusèrent d'obéir; ils ne cessaient pas les hostilités et nous faisaient tout le mal possible. Voyant que ces démarches n'avaient rien produit, Cabeça de Vaca ordonna d'informer contre eux. Une enquête ayant été faite, ils furent reconnus et déclarés ennemis. D'après l'avis des officiers

de sa majesté et des prêtres, on pouvait leur faire la guerre; on la leur fit, et le pays fut à l'abri des ravages qu'ils commettaient chaque jour.

CHAPITRE LXXII.

Hernando Ribera revient du voyage d'exploration entrepris dans la rivière.

Le 30 de janvier de l'an 1543, le capitaine Hernando Ribera revint avec le bâtiment et les troupes que le gouverneur lui avait confiées pour explorer la rivière en remontant. Mais comme à son retour il était attaqué de la fièvre, lui et tout son monde, il ne put

donner une relation de sa découverte. A cette époque, les eaux des rivières étaient tellement augmentées, que tout le pays en était inondé; ce qui empêcha d'entreprendre le voyage de découverte. Les naturels du pays disent que les eaux croissent pendant quatre mois, qu'elles s'élèvent à cinq et six brasses, et qu'alors, ainsi que je l'ai dit, ils s'en vont dans des canots avec leur famille et des vivres, sans pouvoir toucher la terre. Les Indiens de cette contrée se tuent les uns les autres pour se manger. Quand les eaux diminuent, ils désarment leurs canots, jusqu'à ce qu'elles s'élèvent de nouveau. La terre reste infectée de la mauvaise odeur et des miasmes produits par le poisson qui reste à sec. La grande chaleur que l'on éprouve alors fait extrêmement souffrir

CHAPITRE LXXIII.

—

De ce qui arriva au gouverneur et à ses gens dans le port des Rois.

Le gouverneur resta pendant trois mois dans le port des Rois avec tout son monde malade de la fièvre. Tous attendaient que Dieu daignât leur accorder la santé, et que les eaux baissassent pour mettre à exécution le voyage de découverte ; mais chaque jour la maladie

augmentait et les eaux ne cessaient de croître. Nous fûmes donc obligés d'abandonner le port des Rois ; ce qui fut très-difficile. Outre les maladies dont nous étions attaqués, les eaux avaient produit une si grande quantité de moucherons de toute espèce, qu'il était impossible de reposer ni le jour ni la nuit : c'était un tourment insupportable et pire que la fièvre. En raison de ces désagréments, et comme les officiers de sa majesté avaient demandé au gouverneur d'abandonner ce port, et de retourner à l'Assomption, où la troupe pourrait se rétablir, Cabeça de Vaca prit l'avis des prêtres et des officiers, et commença sa retraite. Néanmoins, il ne voulut pas permettre que les chrétiens emmenassent avec eux aucune des cent filles que les naturels du port des Rois avaient offertes aux capitaines et aux principaux chefs, au moment de leur arrivée, pour qu'elles vécussent avec eux, et pour qu'ils en fissent ce qu'ils avaient coutume de faire de celles qu'ils

possédaient. Le motif de ce refus était d'éviter l'offense que l'on faisait à Dieu en agissant ainsi. Il ordonna aux pères de ces filles, qui, eux-mêmes, les avaient offertes, de les reprendre au moment où l'on s'embarquerait, et de les garder jusqu'à notre retour, ne voulant pas les laisser mécontents ni occasionner un sujet de scandale dans le pays. Pour donner plus de force à ses ordres, il publia une instruction de sa majesté, qui défend, sous des peines sévères, à qui que ce soit, d'oser enlever un Indien de son pays. Cette mesure satisfit complétement les naturels, mais les Espagnols en furent désespérés ; c'est pourquoi plusieurs voulurent du mal au gouverneur ; et depuis lors il fut un sujet de haine pour la plupart. Voilà le motif ou le prétexte qu'ils prirent pour se conduire ainsi qu'ils l'on fait, et comme je le dirai plus loin. Toute la troupe des chrétiens et des Indiens ayant été embarquée, on revint en douze jours à la ville de l'Assomption, tandis que l'on avait mis deux mois pour faire

ce voyage en remontant. Bien que la troupe fût malade à la mort, cependant le désir de retourner chez soi faisait trouver des forces. Cette navigation fut très-pénible; car on ne pouvait prendre les armes pour résister aux ennemis, et encore moins manier la rame ou diriger les brigantins. Sans les petites couleuvrines que nous avions à bord, nous aurions même beaucoup plus souffert. Nous faisions marcher les canots des Indiens au milieu des brigantins, afin de les mettre à l'abri des attaques de l'ennemi, jusqu'à ce qu'ils fussent de retour chez eux, et pour plus de sûreté, le gouverneur fit embarquer plusieurs chrétiens dans leurs canots.

Nous avancions avec toutes ces précautions, toujours en garde contre nos ennemis, lorsqu'en traversant le pays des Guaxarapos, ces Indiens se présentèrent tout à coup avec un nombre considérable de canots. Ils assaillirent les radeaux qui marchaient de conserve avec nous; ils lancèrent un dard qui frappa

un chrétien, lui perça la poitrine de part en part, et le fit tomber mort : cet homme se nommait Miranda, il était de Valladolid. Ils blessèrent aussi plusieurs de nos Indiens, et si ces derniers n'avaient été protégés par le feu de nos couleuvrines, ils auraient beaucoup souffert. L'affaiblissement des soldats fut la cause de ce malheur.

Le 8 du mois d'avril de la même année, nous entrâmes à l'Assomption avec nos troupes, nos bâtiments et les Guaranis. Le gouverneur et les chrétiens qui l'accompagnaient étaient tous malades et fatigués. A son arrivée, le capitaine Salazar lui dit qu'il avait fait un appel aux armes dans toute la contrée, qu'il avait rassemblé vingt mille Indiens, un nombre considérable de canots, afin d'aller à la rencontre des Agazes qui, depuis le départ du gouverneur, n'avaient cessé de faire la guerre aux chrétiens qui étaient restés dans la ville et aux naturels. Ils les pillaient, les massacraient, prenaient les femmes et les enfants, rava-

geaient le pays, brûlaient les villages et commettaient les plus grands excès. Quand Alvar arriva, ce projet n'avait pas encore été mis à exécution. Nous trouvâmes la caravelle ordonnée par le gouverneur presque terminée. Il avait l'intention lorsqu'elle serait tout à fait achevée de faire savoir à sa majesté le résultat de son voyage de découverte ainsi que ce qui s'était passé dans le pays. De nouveaux ordres furent donnés pour qu'on la terminât.

CHAPITRE LXXIV.

—

Le gouverneur étant arrivé à l'Assomption, l'on s'empare de sa personne.

Le gouverneur était à l'Assomption depuis quinze jours, lorsque les officiers de sa majesté qui le haïssaient parce qu'il leur avait refusé une chose contraire au service de Dieu et du roi, l'ayant vu arriver à l'extrémité, lui et tous les autres chrétiens, ourdirent un com-

plot le jour de Saint-Marc avec des partisans qu'ilsavaient, etrésolurentde s'emparer lanuit même de sa personne. Déjà ils avaient dépeuplé le port le plus important et le meilleur de la province, dans l'intention de s'insurger comme ils le sont encore. Pour exécuter leur projet en toute sûreté, ils dirent à cent hommes, qu'ils savaient que Cabeça de Vaca avait l'intention de prendre leurs femmes et leurs Indiennes, tout ce qu'ils possédaient, et de les partager avec ceux qui arrivaient tout malades du voyage de découverte : que c'était une injustice révoltante et contraire au service de sa majesté. « Cette nuit, ajoutèrent-ils, nous irons vous enjoindre au nom du roi de ne point abandonner vos maisons, vos terrains, ni vos Indiennes. Comme on craint que le gouverneur ne les fasse prendre de force, tenez-vous sous les armes et rassemblez vos amis; et nous-mêmes, qui sommes attachés à vos intérêts, nous vous faisons cette réquisition qui peut être très-profitable à sa majesté, et à vous

en particulier. » A l'Ave Maria, ces gens devaient se rendre armés dans deux maisons que les conspirateurs leur indiquèrent, pour y rester jusqu'à ce qu'on leur eût dit ce qu'ils avaient à faire. Les insurgés, au nombre de dix ou douze, se présentèrent dans une chambre où le gouverneur était très-malade, en criant : Liberté! liberté! vive le roi! C'était le contrôleur (*Veedor*) Alonzo Cabrera, le contador Phelippe de Caceres, Garcia Vanegas, lieutenant du trésorier, un homme de la suite du gouverneur, nommé Pedro de Oñate, et qui se tenait dans sa chambre (ce dernier ouvrit la porte aux conjurés, les introduisit et fut le promoteur de l'insurrection), don Francisco de Mendoce, Jaime Rasquin, qui appliqua une arquebuse et une pique empoisonnée sur l'estomac du gouverneur, Diego de Acosta, interprète portugais, et Solorzano, natif de la grande Canarie. Ces gens entrèrent les armes à la main pour prendre le gouverneur, et l'enlevèrent en chemise en criant : li-

berté ! liberté ! Ils l'appelaient tyran, lui mettaient leurs arquebuses sur la poitrine, en disant : « Vous allez expier maintenant les injures et les torts que vous nous avez faits. » Étant arrivés dans la rue, ils se réunirent aux autres personnes qu'ils avaient rassemblées pour leur prêter main-forte. Quand celles-ci virent qu'on emmenait le gouverneur prisonnier, elles dirent au facteur Pédro Dorantes et aux autres : « Maudits soient les traîtres, vous nous faites venir dans la crainte que l'on ne prenne notre bien, nos maisons et nos Indiennes, et vous ne vouliez que nous entraîner dans votre trahison contre le roi, en vous emparant de la personne du gouverneur. » Ils mirent l'épée à la main, et il s'ensuivit une rixe très-sérieuse. Comme les insurgés étaient près de la demeure des officiers, plusieurs s'y réfugièrent en emmenant le gouverneur dans la maison de Garcia Vanegas. D'autres restèrent à la porte et dirent à ceux qui avaient pris la défense de Cabeça de Vaca : « Vous nous

trahissez ; ne dites pas que vous ignoriez ce que l'on devait faire ; aidez-nous pour que le gouverneur reste en prison. Si vous essayez de le délivrer, nous vous taillerons tous en pièces, et nous vous couperons la tête ; il y va de votre vie ; aidez-nous donc à poursuivre notre dessein. » Ils ajoutèrent qu'ils partageraient ensemble les biens, les Indiennes, et le mobilier du gouverneur. Les officiers entrèrent dans une pièce très-petite où était Cabeça de Vaca ; ils le mirent aux fers, placèrent une garde à la porte, et ils se rendirent à la maison de l'alcade major, Juan Pavon, et à celle de l'alguazil Francisco Peralta. Quand ils furent chez l'alcade major, Martin Dure de Biscaye se présenta le premier et s'empara de vive force de la baguette de l'alcade.

Il en fit de même à l'alguazil ; et, les ayant pris après leur avoir asséné nombre de coups de poings et de bourrades, et les avoir traités de traîtres, eux et les gens qui les soutenaient, ils les menèrent à la prison publique. Ils leur

mirent un carcan, et délivrèrent plusieurs prisonniers, parmi lesquels était un condamné à mort, qui avait tué un certain Moralès, gentilhomme de Séville. Ils prirent ensuite un tambour et s'en allèrent dans les rues pour soulever le peuple, en criant à haute voix : *Vive la liberté ! vive la liberté ! vive le roi !* Après avoir fait le tour de la ville, les mêmes individus se rendirent chez Péro Hernandez, secrétaire de la province, qui alors était malade. Ils arrêtèrent aussi Bartholomé Gonzalez; s'emparèrent de ce qu'il possédait et de ses écritures, puis ils le transportèrent à la maison de Domingo d'Irala, où ils lui mirent une double chaîne, après l'avoir accablé d'injures, et ils posèrent des sentinelles à la porte. Ils publièrent ce qui suit : Les seigneurs officiers de sa majesté défendent à qui que ce soit de se montrer dans la rue : quiconque sortira de chez soi sera condamné à mort comme traître. Après cette proclamation ils recommençaient à crier :

Vive la liberté! vive la liberté! En publiant cet ordre ils maltraitaient ceux qu'ils rencontraient dans les rues, les frappaient du plat de leur épée et les forçaient de rentrer chez eux.

Ils se portèrent ensuite à la maison de Cabeça de Vaca où était son mobilier, ses papiers, les lettres que sa majesté lui avait fait expédier comme gouverneur de province, ainsi que les actes de soumission et d'obéissance faits au nom de sa majesté, en qualité de gouverneur et de capitaine général. Ils forcèrent des caisses, s'emparèrent des papiers qui s'y trouvaient et de tout ce qu'elles contenaient. Ils ouvrirent aussi une autre caisse fermée avec trois clefs, où étaient les procédures instruites contre les officiers au sujet de délits par eux commis, et qui étaient adressées à sa majesté. Ils s'emparèrent de tout ce qu'il possédait, de ses étoffes, de ses vivres, de son vin, de son huile, de l'acier, du fer, et de quantité d'autres choses. La plupart de

ces objets disparurent, tout fut pillé; on le traita de tyran, et on l'accabla d'autres injures; le reste de sa fortune fut remis entre les mains des personnes qui passaient pour lui être plus attachées, et elles le reçurent comme en dépôt; mais ces prétendus amis soutenaient eux-mêmes les insurgés. On dit que sa fortune s'élevait à plus de cent mille castillans, d'après la valeur des objets dans le pays : il avait dix brigantins.

CHAPITRE LXXV.

La population se rassemble devant la porte d'Irala.

Le lendemain matin les officiers firent publier dans les rues, au son du tambour, que tout le monde eût à se rendre devant la maison du capitaine Domingo d'Irala. Leurs amis et leurs partisans s'y étant portés en armes, ils firent lire, par un crieur public et

à haute voix, un libelle diffamatoire. Ils disaient, entre autres choses, que le gouverneur avait ordonné de prendre à chacun ce qu'il possédait, de traiter tout le monde comme des esclaves; et que, dans l'intérêt de la liberté générale, ils s'étaient emparés de sa personne. Quand ils eurent fini la lecture de cet écrit, ils dirent : Messieurs, criez : *Vive la liberté! vive le roi!* ce que leurs amis firent à haute voix. Après ces acclamations, ils s'emportèrent en invectives contre le gouverneur. Un grand nombre disait : La peste soit de lui; allons massacrer ce tyran qui voulait nous ruiner et nous tuer.

La fureur de la population s'étant calmée, les officiers nommèrent Domingo d'Irala en qualité de lieutenant du gouverneur et du capitaine général de la province. Cet homme avait déjà été gouverneur en opposition avec Francisco Ruys, que Don Pèdre de Mendoce avait laissé dans le pays pour son lieutenant. Ruys était en vérité un bon lieutenant et

un bon gouverneur; mais, contre toute justice, l'envie et la malice étaient parvenues à le faire déposer. Domingo d'Irala fut donc revètu de cette charge (1). Quelqu'un ayant dit au contrôleur Alonzo Cabrera que l'on agissait mal dans cette circonstance, puisque Francisco Ruys avait colonisé le pays et l'avait soutenu avec tant de peine, il répondit qu'ils avaient pris ce parti, parce que Ruys ne laissait pas faire ce que l'on voulait : que Domingo d'Irala n'étant pas d'une noblesse égale à la leur, il se conformerait toujours à leurs désirs ; c'est pourquoi tous les officiers l'élurent. Ils nommèrent, pour alcade major, un certain Pero Diaz del Valle,

(1) En donnant les noms des principaux conjurés, page 421, Cabeça de Vaca ne parle pas de Domingo d'Irala. Ruiz Dias de Guzman, petit-fils de cet officier, prétend qu'à l'époque où la sédition éclata, il n'était pas à l'Assomption ; qu'il compatit aux malheurs de l'adelantade, et qu'il n'accepta le commandement qu'à contre cœur. D'autres auteurs combattent cette opinion, et attribuent la révolte aux machinations d'Irala. Voyez D. Grégoire Funes. Ensayo, de la Historia civil del Paragury, Buenos-Ayres y Tucusman. Buenos-Ayres (1816), t. 1ero, p. 103.

ami de Domingo d'Irala. Ils donnèrent les bâtons d'alguazil à Bartolomé de la Marilla, natif de Truxillo, ami de Nunfro de Chaves; et à Sancho de Salinas, natif de la Caçalla.

Les officiers et Domingo d'Irala publièrent sans retard qu'ils se proposaient de pénétrer dans le pays que le gouverneur avait découvert, dans l'intention d'y chercher de l'argent et de l'or pour l'envoyer à sa majesté, afin d'obtenir leur pardon. Ils avaient le projet, s'ils ne pouvaient s'en procurer, de s'établir dans l'intérieur, et de ne plus retourner dans la crainte d'être punis; car il pouvait se faire qu'ils trouvassent assez d'or pour qu'on leur abandonnât le pays. Voilà par quels moyens ils trompaient la population. Cependant, comme tout le monde connaissait leurs méfaits, la conduite qu'ils avaient osé tenir, et qu'ils tenaient encore, personne ne consentit au voyage de découverte. Alors les officiers et les gens de justice commencèrent à maltraiter ceux qui se montraient récalcitrants.

Ils les mettaient en prison, s'emparaient de leurs biens et de leurs vivres, et les accablaient de mauvais traitements. Lorsque ces gens se réfugiaient dans les églises, ils plaçaient à l'entrée des sentinelles pour empêcher qu'on ne leur portât des vivres Ils prononçaient des peines contre ceux qui entreprendraient de le faire; ils désarmaient tous les habitants; ils les poursuivaient et les livraient aux chiens. Ils disaient publiquement qu'il n'y avait qu'à tuer ceux qui se montraient mécontents de la captivité du gouverneur.

CHAPITRE LXXVI.

Des insurrections qui eurent lieu dans le pays.

Depuis cette époque des troubles et des dissensions s'élevèrent entre les habitants. Chaque jour des gens du parti du roi disaient publiquement, aux officiers et à leurs partisans, qu'ils étaient tous des traîtres. De jour et de nuit ils avaient continuellement les armes

à la main, dans la crainte des habitants, qui sans cesse se révoltaient contre eux. Ils construisirent des forts en palissades et d'autres ouvrages de défense pour se mettre à l'abri; ils barricadèrent les rues, et se renfermèrent dans cinq ou six maisons. Ils transportèrent le gouverneur de la maison d'Alonzo Cabrera, où il occupait une très-petite chambre, dans celle de Garcia Vanegas, afin de le garder au milieu d'eux. Chaque jour l'alcade et les alguazils avaient coutume de fouiller les maisons qui étaient autour de celle du prisonnier, dans la crainte que l'on ne pratiquât une mine. Lorsque les officiers apercevaient deux ou trois hommes du parti du gouverneur causer ensemble, ils criaient aussitôt aux armes, puis ils entraient, l'épée à la main, dans l'endroit où était Cabeça de Vaca, et lui disaient, en tirant leur poignard : « Nous jurons Dieu que si la population entreprend de vous enlever d'entre nos mains, nous vous poignarderons, nous vous couperons la tête, et nous la jette-

rons à ceux qui viendront pour vous délivrer, afin de les satisfaire. » Ils nommèrent donc quatre hommes de ceux qu'ils regardaient comme les plus braves, pour qu'ils se tinssent armés de leur poignard à la première garde ; et ils leur commandèrent, si l'on venait l'enlever au nom de sa majesté, d'entrer et de lui couper la tête. Ils étaient apostés dans un endroit d'où le gouverneur les entendait agir et parler. Ces bourreaux étaient Garcia Vanegas, Andrès Hernandez *el Romo* (le Camus), et d'autres.

Non-seulement l'arrestation du gouverneur avait occasionné des troubles dans la population en général ; mais encore beaucoup de discussions et de disputes particulières, à cause des édits qui s'en étaient suivis. Plusieurs personnes disaient aux officiers et à leurs amis, qu'ils étaient des traîtres, et qu'ils avaient fort mal agi en s'emparant de la personne de Cabeça de Vaca; qu'ils avaient été cause de la ruine du pays, comme on le voyait tous les jours

et comme on le voit encore. Les autres soutenaient le contraire; ce qui faisait que beaucoup d'Espagnols se blessaient et se massacraient entre eux. Les officiers et leurs amis disaient que les partisans du gouverneur, et ceux qui désiraient qu'il fût mis en liberté, étaient des perfides, et qu'il fallait les punir comme tels : ils défendaient à ceux qu'ils regardaient comme suspects de se parler. Quand ils voyaient deux hommes causer ensemble, ils les faisaient arrêter, sans savoir ce qu'ils avaient dit; et lorsque deux ou trois se rassemblaient, ils tombaient sur eux les armes à la main. Ils avaient placé au sommet de la maison où le gouverneur était renfermé, des sentinelles dans deux guérites d'où l'on découvrait toute la ville et la campagne. Outre cela, leurs espions observaient tout ce que l'on faisait dans la ville. La nuit, trente hommes armés parcouraient les rues, ils arrêtaient tous ceux qui s'y trouvaient, s'informaient où ils allaient, et pour quelle affaire.

Comme les émeutes et les querelles augmentaient tous les jours dans une proportion si considérable, que les officiers et leurs partisans en étaient fatigués et n'avaient plus de repos, ils prièrent le gouverneur de faire une ordonnance pour prescrire à la population de ne pas se révolter, de rester en paix, et même de menacer d'une peine s'il était nécessaire. Les officiers rédigèrent cette ordonnance pour qu'il la signât, ne voulant pas le faire eux-mêmes; mais quand le gouverneur y eut apposé sa signature, ils ne la publièrent pas. On leur conseilla de ne pas le faire; car ils prétendaient dans cet écrit que tout le monde avait été d'avis que le gouverneur fût emprisonné, et avait concouru à son arrestation. Voilà ce qui empêcha la publication de l'ordonnance.

CHAPITRE LXXVII.

Comment le gouverneur était renfermé dans une prison cruelle.

Pendant que ces choses se passaient, le gouverneur était très-malade, il gardait le lit, et pour le guérir il avait aux pieds de fortes entraves : à son chevet brûlait une chandelle, car sa prison était si obscure qu'on ne pouvait voir le ciel. L'humidité était si

grande que l'herbe poussait sous son lit : il gardait de la lumière dont il pouvait avoir besoin à chaque instant. Pour mettre le comble à sa triste position on avait choisi dans toute la population quelle était la personne qui le haïssait davantage, et l'on avait trouvé le nommé Hernando de Sosa, que le gouverneur avait puni parce qu'il avait frappé un chef indien à coups de bâton : cet homme fut donc chargé de le garder. On fermait sur lui deux portes garnies de cadenas; les officiers, leurs amis et leurs partisans montaient la garde jour et nuit, armés de toutes pièces. Ils étaient plus de cent cinquante, et tous payés avec l'argent du gouverneur.

Malgré cette surveillance, chaque nuit, ou toutes les trois nuits au plus, une Indienne qui lui portait à souper, lui remettait une lettre écrite par les amis qu'il avait au dehors et dans laquelle on lui faisait connaître tout ce qui se passait. On le priait de dire ce qu'il voulait que l'on fît, les trois quarts de la population

et les Indiens étant déterminés à mourir pour le délivrer. Ils n'avaient osé l'entreprendre dans la crainte que leur inspiraient les officiers, en disant que, si l'on essayait de le délivrer il serait poignardé à l'instant et qu'il aurait la tête tranchée. Plus de soixante-dix hommes, de garde à la prison, s'étaient concertés avec les partisans du gouverneur pour s'insurger, se rendre maîtres de la porte principale de l'endroit où il était renfermé. Ils avaient promis de le défendre jusqu'à l'arrivée de leurs amis. Cabeça de Vaca s'opposa à ce projet, car on ne pouvait le mettre à fin sans que beaucoup de chrétiens ne fussent tués. Outre cela une fois l'exécution commencée, les Indiens auraient massacré autant des nôtres qu'ils auraient pu, ce qui aurait achevé la ruine du pays et occasionné la mort de tous les colons. Il les détourna donc de leur dessein.

L'Indienne, qui portait une lettre toutes les trois nuits, et qui rapportait la réponse, pas-

sait au milieu des gardes qui la déshabillaient, examinaient sa bouche, ses oreilles, et lui coupaient les cheveux dans la crainte qu'elle n'y portât des lettres. On la visitait partout où il est possible, et je n'indiquerai pas les endroits, tant c'est une chose honteuse. Cette femme passait donc toute nue devant les sentinelles ; quand elle était arrivée où se trouvait le gouverneur, elle donnait au geôlier ce qu'elle apportait, et elle s'asseyait au pied du lit, car la chambre était très-petite. Alors elle commençait à se gratter le pied ; puis, en se grattant, elle ôtait la lettre et la donnait par derrière le geôlier. Elle la tenait entre les doigts du pied et le gros orteil ; c'était une demi-feuille de papier fort mince, roulée très-serrée, et couverte d'un peu de cire noire ; elle était attachée avec du fil de coton noir. C'est ainsi que cette femme portait les lettres, le papier nécessaire, et un peu de poudre de certaine pierre noire du pays, qui, délayée dans de la salive ou de l'eau, faisait une espèce d'encre.

Les officiers et leurs amis apprirent que le gouverneur savait ce qui se passait ; pour s'en assurer, ils choisirent quatre jeunes gens pour séduire l'Indienne, ce qui ne leur fut pas bien difficile, car ces femmes ne sont pas avares de leurs charmes, et elles prétendent que c'est faire un grossier affront à quiconque cherche à les obtenir que de s'y refuser ; elles disent, d'ailleurs, qu'elles ne les ont reçus que pour cela. Ces quatre jeunes gens se lièrent donc avec cette femme, lui firent de nombreux présents ; mais pendant onze mois que durèrent leurs rapports ils ne purent rien en tirer.

CHAPITRE LXXVIII.

—

Les insurgés ravagent le pays et s'emparent du bien des habitants.

Pendant que le gouverneur était dans cette situation, les officiers et Domingo d'Irala donnèrent publiquement la permission à tous leurs amis et à leurs partisans d'aller dans les villages et dans les cabanes des Indiens prendre de vive force les femmes, les filles, les ha-

macs et les autres objets qu'ils possédaient, chose contraire au service de sa majesté et à la tranquillité de la province. En agissant ainsi, ces gens parcouraient le pays, frappaient les naturels à coups de bâton, les emmenaient malgré eux dans leurs habitations pour les faire travailler à la terre sans les payer. Lorsque les Indiens venaient se plaindre à Domingo d'Irala et aux officiers, ceux-ci répondaient que cela ne les regardait pas, ce qui satisfaisait plusieurs chrétiens, car ils savaient qu'on répondait ainsi pour leur complaire et pour les engager à soutenir les officiers et leur faire dire que l'on avait la liberté, et qu'on pouvait faire ce qu'on voulait. Ces réponses et ces mauvais traitements furent cause que le pays se dépeupla. Les naturels se retiraient dans les montagnes et s'y tenaient cachés dans des endroits où les Espagnols ne pouvaient les trouver. Un grand nombre étaient chrétiens, ainsi que leurs femmes et leurs enfants. En s'éloignant, ils oubliaient la doctrine que les reli-

gieux et le clergé leur avaient enseignée : le gouverneur avait eu beaucoup de peine à les faire instruire. Peu de jours après son arrestation, on démembra la caravelle qu'il avait fait faire pour donner avis à sa majesté de ce qui se passait dans la province ; car les insurgés espéraient engager les habitants à entreprendre le voyage d'exploration dans le pays que le gouverneur avait découvert, qu'ils en rapporteraient de l'or et de l'argent, et qu'ils s'en attribueraient l'honneur et le prétendu service qu'ils auraient rendu à sa majesté.

Comme il n'y avait pas de justice dans le pays, les habitants et les colons souffraient des torts considérables de la part des officiers et des magistrats que les insurgés avaient imposés aux Espagnols. On les emprisonnait, on s'emparait de leurs propriétés : plus de cinquante habitants, mécontents et irrités, s'en allèrent dans l'intérieur pour se rendre au Brésil, dans l'intention de se procurer un transport pour venir donner avis à sa majesté

des malheurs et des troubles qui ravageaient ce pays. Beaucoup d'autres qui étaient partis, furent rattrapés, et ils restèrent pendant longtemps en état d'arrestation. On saisit les armes qu'ils possédaient : les insurgés partagèrent les biens de ces Espagnols entre leurs amis et leurs partisans, afin d'engager ceux-ci par la reconnaissance à les soutenir.

CHAPITRE LXXIX.

—

Les religieux quittent le pays.

Dans ce triste état de choses, pendant que tout était en révolution, les religieux, frère Bernaldo de Armenta (1), croyant que le moment était favorable pour effectuer leur projet de départ, en parlèrent aux officiers et à

(1) Le nom de l'autre religieux est omis dans le texte, c'est probablement Alonzo Lebron.

Domingo d'Irala, afin qu'ils leur donnassent la permission et les secours nécessaires pour se rendre à la côte du Brésil. Ceux-ci y consentirent pour les satisfaire, parce que ces gens étaient ennemis du gouverneur, car il les avait empêchés de faire un voyage qu'ils voulaient entreprendre : on leur accorda donc cette permission, et ils reçurent des officiers tout ce qu'ils désiraient pour se rendre au Brésil. Ils emmenèrent six Espagnols et des Indiennes qu'ils instruisaient dans la religion.

Pendant sa captivité, le gouverneur avait demandé plusieurs fois aux révoltés de le laisser nommer un lieutenant du gouverneur au nom de sa majesté, afin de faire cesser les révoltes et les malheurs qui avaient lieu chaque jour, et pour ramener la paix et la justice dans ce pays. Après avoir fait cette nomination, il consentait à se rendre devant le roi pour lui rendre compte de tout ce qui s'était passé et de sa conduite actuelle. Les officiers lui répondirent que, du moment de son arrestation,

ses lettres de nomination avaient perdu toute leur force, qu'ils ne pouvaient en faire usage, que la personne qu'ils avaient choisie suffisait. Chaque jour ils se présentaient dans sa prison, le menaçaient de le poignarder et de lui couper la tête. Le gouverneur leur dit que, quand ils seraient déterminés à le faire, il les priait, et même s'il était nécessaire, il les requérait, au nom de Dieu et de sa majesté, de lui donner un religieux ou un prêtre pour le confesser. On lui répondit que s'il y avait un confesseur à lui donner, ce serait Francisco d'Andrada ou un autre prêtre biscaïen (c'étaient deux chefs de l'insurrection), que s'il ne voulait pas d'eux il n'en aurait point; car ils regardaient tous les autres comme leurs ennemis à eux, et ses intimes à lui. En effet, ils avaient emprisonné les prêtres Anton d'Escarera, Rodrigo d'Herrera et Luys de Miranda, parce qu'ils leur avaient dit et disaient encore, que l'arrestation du gouverneur était

un grand péché, une action très-mauvaise, contraire au service de Dieu, du roi, et pernicieuse au pays. Le prêtre Luys de Miranda avait été emprisonné avec l'alcade major pendant plus de huit mois, sans pouvoir apercevoir le soleil. Des sentinelles étaient à sa porte, et jamais les révoltés ne voulurent permettre qu'aucun religieux autre que ceux que nous avons nommés vinssent les confesser.

Un gentilhomme, nommé Anton Bravo, âgé de dix-huit ans, ayant dit un jour qu'il ferait en sorte que le gouverneur fût mis en liberté, les officiers et Domingo d'Irala se saisirent de sa personne et le firent mettre à la torture pour faire naître une occasion de maltraiter et de punir d'autres individus qu'ils haïssaient. Ils lui dirent qu'ils le mettraient en liberté, pourvu qu'il accusât beaucoup de monde, qu'ils lui forcèrent de déclarer dans ses tourments. On les prit tous et on les désarma. Anton Bravo reçut dans les rues cent coups

de fouet; il fut proclamé traître, et l'on prétendit qu'il avait été infidèle au service de sa majesté parce qu'il avait voulu délivrer le gouverneur.

CHAPITRE LXXX.

—

Comment les insurgés tourmentaient ceux qui n'étaient pas de leur parti.

Les accusations arrachées à Bravo furent cause que les officiers mirent à la question et exposèrent à des tourments cruels beaucoup d'autres personnes, pour découvrir si elles se concertaient entre elles dans l'intention d'enlever le gouverneur de sa prison. Ils cherchaient à savoir quels étaient les conjurés,

comment ils conspiraient, et si l'on pratiquait des mines sous terre. Un grand nombre furent estropiés des mains et des jambes par les tourments. Comme l'on écrivait sur les murailles de la ville des inscriptions disant : *Tu dois mourir pour ton roi et pour ta loi*, les officiers, Domingo d'Irala et ses magistrats firent des recherches pour en découvrir les auteurs, jurant et menaçant de les faire punir, et ils arrêtèrent nombre d'habitants qu'ils mirent à la question.

CHAPITRE LXXXI.

Les insurgés veulent tuer un régidor qui leur présentait une requête.

Les choses étaient dans l'état que j'ai décrit, lorsque Pedro de Molina, natif de Guadix et régidor de cette ville, témoin des malheurs et des troubles qui avaient lieu dans le pays, se détermina, dans l'intérêt de sa majesté, à se présenter au fort palissadé où résidaient les

officiers et Domingo d'Irala. Il se découvrit en présence de tout le monde, et dit au notaire Martin Dure de lire aux officiers une requête tandant à faire mettre un terme aux meurtres, aux malheurs et aux injustices que l'arrestation du gouverneur avait occasionnés. Il demandait que Cabeça de Vaca fût mis en liberté, afin de faire cesser toutes ces calamites ; que si on ne voulait le faire, on lui laissât donner pouvoir à quelqu'un de gouverner au nom du roi cette province, pour y ramener la paix et la justice. Le notaire refusa d'abord de prendre cette requête, parce que les insurgés étaient présents; mais enfin il y consentit, et dit à Pedro de Molina, que s'il voulait qu'il en fît la lecture, il fallait lui payer ses honoraires. Pedro de Molina tira l'épée qu'il avait à sa ceinture, la lui remit. Le notaire répondit qu'il ne prenait pas d'épée en nantissement. Alors Pedro ôta un chaperon fourré qu'il portait, et il le lui donna en disant : Lisez, je n'ai pas de meilleur gage à vous remettre. Martin

Dure prit le chaperon, la requête, et les jeta à ses pieds, en disant qu'il ne voulait pas la notifier à ces seigneurs. Aussitôt Garcia de Vanegas, lieutenant du trésorier, se leva et adressa à Pedro de Molina plusieurs paroles arrogantes et des propos insultants; il dit qu'il allait le faire mourir sous le bâton, comme le méritaient les discours qu'il avait eu la hardiesse de tenir. Pedro de Molina s'en alla avec cela en ôtant son bonnet, bien heureux qu'il fut d'échapper à ces gens sans avoir été plus maltraité.

CHAPITRE LXXXII.

—

Les alcades donnent aux Indiens la permission de manger de la chair humaine.

Les officiers et Domingo d'Irala, voulant se faire bien voir des naturels, leur donnèrent la permission de tuer et de manger les Indiens leurs ennemis. Un grand nombre de ceux qui reçurent cette autorisation étaient des chrétiens nouvellement convertis. Les in-

surgés avaient employé ce moyen si contraire au service de Dieu et de sa majesté, et si en horreur à tous ceux qui en eurent connaissance, pour les empêcher de quitter le pays et pour les attirer à leur parti. Ils leur dirent que le gouverneur était un méchant homme puisqu'il n'avait pas voulu consentir à leur laisser tuer et manger leurs ennemis; que c'était pour cela qu'ils l'avaient arrêté, et que non-seulement ils le leur permettaient, mais qu'ils donneraient des ordres pour qu'ils pussent le faire.

Malgré tous leurs efforts, les officiers et Domingo d'Irala, voyant que les tumultes et les querelles loin de cesser augmentaient tous les jours, résolurent de faire enlever le gouverneur de la province, et ceux mêmes qui prirent ce parti voulurent rester dans le pays et ne pas revenir en Espagne : ils désiraient seulement le faire sortir du pays lui et quelques-uns de ses amis. Les partisans du gouverneur en eurent connaissance, ce qui occa-

sionna une rixe très-sérieuse. L'on disait que puisque les officiers avaient dit qu'ils avaient le pouvoir de se saisir de la personne de Cabeça de Vaca, et qu'ils avaient fait entendre à leurs partisans qu'ils iraient avec lui rendre compte de leur conduite à sa majesté; ils devaient tenir leur promesse, et que s'ils refusaient de s'expliquer, il fallait qu'ils fissent en sorte que deux officiers accompagnassent le gouverneur, et que les *deux autres* restassent dans la province (1). Pour l'emmener on arma un des brigantins qu'il avait fait construire pour découvrir le pays et en faire la conquête. Cette mesure occasionna de grands troubles et les plus vives altercations à cause du mécontentement que témoignèrent les habitants, en voyant que l'on voulait enlever Cabeça de Vaca de la province. Les officiers résolurent de s'emparer de ceux qui avaient plus d'influence sur la population. Ayant su qui ils étaient, ils ne

(1) Ce passage ferait croire qu'il n'y avait que quatre officiers à la tête de l'insurrection.

les perdaient pas de vue, mais ils n'osaient les arrêter. Ils eurent recours aux prières auprès du gouverneur, ils le conjurèrent d'ordonner de mettre fin aux troubles : que si ses amis donnaient leur parole de ne pas l'enlever de sa prison, eux-mêmes et les magistrats qu'ils avaient institués promettaient de n'attenter à la liberté de qui que ce fût, de ne lui faire aucun mal, de délivrer ceux qu'ils avaient arrêtés, et ils le jurèrent. Comme il y avait longtemps que le gouverneur était en prison, et que personne ne l'avait vu, on soupçonnait qu'ils l'avaient fait mourir secrètement. On leur demanda de laisser entrer dans sa prison deux religieux et deux gentilshommes, pour qu'ils pussent le voir, et certifier à la population qu'il était vivant. Les officiers promirent de le faire trois ou quatre jours avant qu'il ne fût embarqué, mais ils ne tinrent pas leur promesse.

CHAPITRE LXXXIII.

—

Comment les insurgés devaient écrire à sa majesté et lu envoyer un rapport.

A CETTE époque, les officiers firent de nombreux projets du mémoire qu'ils voulaient envoyer dans ce royaume contre le gouverneur, pour qu'il fût mal vu de tout le monde. Ils écrivirent même ce factum ; et, dans l'intention de donner à leur crime une couleur

favorable, ils rapportèrent des faits mensongers qui jamais n'avaient eu lieu. Pendant que l'on armait et que l'on équipait le brigantin dans lequel on voulait l'emmener, les amis du gouverneur se concertèrent avec les charpentiers pour creuser une poutre grosse comme la cuisse, et longue de trois palmese Ils y introduisirent les pièces d'une enquêt. générale que le gouverneur avait faite pour être adressée à sa majesté, ainsi que d'autres papiers recueillis par ses amis lorsqu'on l'arrêta, et qui lui étaient nécessaires. On prit ce paquet, on l'enveloppa de toile cirée, et l'on cloua la pièce de bois à la poupe du brigantin, avec six clous aux deux extrémités. Les charpentiers disaient qu'ils avaient placé cette pièce dans cet endroit pour fortifier le navire, et cette opération se fit si secrètement que personne ne put la découvrir. Le maître charpentier en donna avis à un marin qui montait le bâtiment, afin que, lorsqu'il descendrait en Espagne, il prît ces papiers. L'on

était convenu qu'on laisserait voir le gouverneur avant qu'il ne fût conduit à bord ; mais le capitaine Salazar ni personne ne purent le voir auparavant. Une nuit, vers minuit, ils se présentèrent à la prison avec un grand nombre d'arquebusiers, chacun portant trois mèches allumées à la main, ce qui faisait paraître la troupe beaucoup plus considérable. Le contrôleur Alonzo Cabrera et le facteur Pedro Dorantès entrèrent dans la chambre où était renfermé le gouverneur ; ils le saisirent par le bras et l'enlevèrent de son lit avec les chaînes aux pieds ; il était très-malade et même à la mort. Ils l'entraînèrent en cet état jusqu'à la porte de la rue : dès qu'Alvar aperçut le ciel, que depuis longtemps il n'avait pas vu, il demanda la permission de rendre grâce à Dieu. Quand il se fut relevé, car il était à genoux, deux soldats le prirent dans leurs bras et l'embarquèrent ; il était d'une faiblesse extrême et perclus de ses membres. Lorsqu'il se vit au milieu de ces gens, il leur dit : « Mes-

seigneurs, soyez témoins que je laisse pour mon lieutenant le capitaine Juan de Salazar d'Espinosa, afin qu'au nom de sa majesté et à ma place, il gouverne ce pays en paix et justice, jusqu'à ce que le roi y ait pourvu comme il lui sera agréable. A peine eut-il fini de parler, que Garcia de Vanegas, lieutenant du trésorier, se précipita sur lui un poignard à la main, en disant : « Je ne le reconnais pas ; si vous trahissez le roi, je vous arrache l'âme du corps. » Ils avaient cependant averti le gouverneur de ne pas tenir ce discours à ce moment-là, parce qu'ils étaient déterminés à le tuer, et ces mots pouvaient occasionner une grande dispute parmi eux et faire que les gens du parti du roi l'enlevassent d'entre leurs mains, puisqu'ils étaient tous dans la rue. Garcia de Vanegas s'étant un peu éloigné, le gouverneur répéta ce qu'il avait dit. Alors Garcia se précipita de nouveau sur lui avec une extrême furie et lui mit le poignard sous la gorge en lui disant comme la première fois : « Je ne le recon-

nais pas; si vous parlez je vous poignarde. » En même temps il lui fit une petite blessure à la poitrine, et il poussa avec tant de violence les gens qui portaient le gouverneur, qu'ils tombèrent avec lui, et l'un d'eux perdit son bonnet. Bientôt ils l'enlevèrent précipitamment et l'embarquèrent sur le brigantin. Ils fermèrent avec des planches la poupe du navire; lui mirent deux chaînes qui l'empêchaient de remuer; puis ils appareillèrent et descendirent la rivière. Deux jours après le départ du gouverneur, Domingo d'Irala, le contador Philippe de Caceres et le facteur Pedro Dorantès rassemblèrent leurs amis, et se portèrent à la maison du capitaine Salazar. Ils le saisirent, lui et Pédro d'Estropignan Cabeça de Vaca, et les emmenèrent à bord d'un brigantin sur lequel ils descendirent le fleuve jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint le gouverneur. Ces deux officiers furent conduits avec lui en Espagne. Il est certain que si le capitaine Salazar eût voulu, le gouverneur n'au-

rait pas été pris, encore moins aurait-on pu l'enlever du pays et le transporter en Espagne; mais comme il restait en qualité de lieutenant, il ne tint pas une conduite franche. Au moment de partir, Cabeça de Vaca pria les officiers de lui permettre d'emmener avec lui deux domestiques pour le servir et lui préparer ses repas : on emmena bien les deux domestiques, non pas pour le servir, mais pour ramer sur la rivière : pendant l'espace de quatre cents lieues, on ne trouva personne qui voulût faire ce travail. Les insurgés prenaient les gens de force : les habitants s'enfuyaient dans l'intérieur : on s'emparait de ce que ces derniers possédaient, et on le distribuait à ceux que l'on emmenait malgré eux. Les officiers tinrent une conduite extrêmement répréhensible pendant le voyage du gouverneur tous les deux ou trois jours ils répandaient entre leurs partisans et leurs amis mille calomnies contre lui, puis ils leur disaient : Que vous manque-t-il? Que pouvons-nous faire pour

vous et pour le service de sa majesté ? Veuillez mettre votre signature au bas de ce papier, faites-le pour nous faire plaisir. C'est ainsi qu'ils s'y prirent pour faire signer quatre mains de papier, et ils rédigèrent leurs calomnies en descendant la rivière. Ils laissèrent ceux qui signèrent sur le bord du fleuve à trois cents lieues de l'Assomption. L'enquête contre le gouverneur fut instruite de cette manière.

CHAPITRE LXXXIV.

—

Les révoltés font prendre trois fois de l'arsenic au gouverneur pendant le voyage.

En descendant le fleuve, les officiers ordonnèrent à un Biscayen appelé Machin, d'apprêter les repas du gouverneur, et de les remettre à un nommé Duarte, leur partisan, ami de Domingo d'Irala et de tous les autres complices qui avaient arrêté Cabeça de Vaca.

Il venait en Espagne pour suivre le procès de cet officier et pour faire ses affaires. Pendant que le gouverneur voyageait ainsi, trois fois on lui donna de l'arsenic; mais pour se précautionner contre ce poison, il portait avec lui une bouteille d'huile et un morceau de corne de licorne. Lorsqu'il sentait du mal il se servait de ces remèdes : nuit et jour il éprouvait de grandes souffrances. Dieu permit qu'il en réchappât. Alvar pria les officiers qui l'emmenaient (c'étaient Alonzo Cabrera et Garcia Vanegas), de permettre à ses domestiques de préparer ses repas; car il ne voulait les recevoir que de leurs mains. Ils répondirent qu'il fallait qu'il les reçût de la personne chargée de les lui remettre, ne voulant pas qu'un autre eût cette commission : que s'il n'y consentait pas il n'avait qu'à mourir de faim, que peu leur importait. Depuis lors il resta plusieurs jours sans manger jusqu'à ce qu'enfin la nécessité le força de se soumettre à ce qu'ils voulaient. Les insurgés avaient promis à plusieurs

personnes de les emmener à bord de la caravelle, qu'ils démolirent étant arrivés en Espagne, afin que ces gens les aidassent à s'emparer du gouverneur et ne leur fussent pas contraires : c'étaient en particulier Francisco de Paredes de Burgos et frère Juan de Salazar, religieux de l'ordre de Notre-Dame-de-la-Rédemption. Ils emmenaient comme prisonniers, Luys de Miranda, Pero Hernandez, le capitaine Salazar de Espinosa et Pero Vaca. Étant arrivés à l'embouchure du fleuve aux îles de Saint-Gabriel, ils ne voulurent pas laisser embarquer à bord du brigantin Francisco de Paredes, ni frère Juan de Salazar, dans la crainte qu'arrivés ici ils ne fussent du parti du gouverneur, et qu'ils ne dissent la vérité sur ce qui s'était passé ; c'est pourquoi ils les firent monter dans des brigantins qui retournaient à l'Assomption ; quoique ces religieux eussent vendu leurs maisons et leurs biens beaucoup au-dessous de leur valeur quand ils avaient dû partir. Ils se laissaient aller à

des plaintes si tristes que c'était pitié de les entendre. Dans cet endroit les domestiques du gouverneur, qui jusque-là l'avaient accomgné en ramant, le quittèrent. De tous les maux qu'il souffrit dans sa vie, c'est ce qui lui fit le plus de peine : ces gens ne furent pas moins sensibles à cette séparation. Ils restèrent deux jours dans l'île de Saint-Gabriel, après quoi les uns partirent pour l'Assomption et les autres pour l'Espagne. Le brigantin dans lequel on emmenait le gouverneur avait onze bancs de rameurs ; tous les autres étaient montés par vingt-sept personnes. Les gens de Cabeça de Vaca le suivirent jusqu'à la mer en descendant le fleuve.

Quand on fut en pleine mer, une tempête assaillit les brigantins ; tous furent remplis d'eau, les vivres furent perdus, et l'on ne put conserver qu'un peu de farine, un peu de graisse de porc, du poisson et une petite quantité d'eau : tous les hommes faillirent être noyés. Les officiers qui emmenaient

le gouverneur dirent que Dieu avait voulu leur envoyer cette horrible tourmente à cause de l'injustice et des maux qu'ils lui faisaient souffrir; ils résolurent donc de lui ôter ses chaînes et le faire sortir de prison. Alonzo de Cabrera lui lima ses fers, Garcia Vanegas lui baisa les pieds malgré que Cabeça de Vaca s'y opposât. Ils dirent ouvertement qu'ils reconnaissaient que Dieu leur avait envoyé ces quatre jours de tempête pour les maux qu'ils lui avaient fait souffrir injustement; qu'ils reconnaissaient que leur conduite avait été cruelle à son égard, que tout ce qu'ils avaient déposé contre lui n'était que mensonges et impostures; que la méchanceté et la jalousie qu'ils avaient contre lui leur avait fait faire deux mille faux serments, et cela, parce qu'en trois jours Cabeça de Vaca avait découvert un pays et une route qu'ils n'avaient pas pu trouver depuis douze ans qu'ils habitaient la contrée; qu'ils le priaient et le suppliaient pour l'amour de Dieu de leur pardonner et de ne pas faire sa-

voir à sa majesté comment ils s'étaient emparés de sa personne. Aussitôt qu'on eut ôté les chaînes au gouverneur, la mer et les vents s'apaisèrent, et la tourmente qui avait duré quatre jours se calma. Nous naviguâmes en pleine mer pendant deux mille cinq cents lieues sans apercevoir autre chose que le ciel et l'eau. Nous n'avions pour nourriture qu'un beignet de farine frit dans un peu de graisse et de l'eau. On était obligé d'ôter quelquefois des planches du bâtiment pour trouver de quoi faire cette friture qui nous servait d'aliment. C'est ainsi que nous voyageâmes en souffrant des maux infinis jusqu'aux îles des Açores, qui appartiennent au sérénissime roi de Portugal : nous restâmes trois mois dans ce voyage. Nous n'aurions pas tant souffert de la famine, si ceux qui tenaient le gouverneur prisonnier avaient osé toucher à la côte du Brésil, ou se rendre à l'île de Saint-Domingue qui est dans les Indes ; mais c'étaient des coupables qui s'enfuyaient, ils n'en eurent pas le courage.

Ils craignaient qu'en arrivant dans ces pays, on ne les arrêtât, et que l'on fît justice de leur personne comme de gens qui s'étaient mis en état d'insurrection contre leur roi. Lorsque nous arrivâmes aux Açores, les officiers qui conduisaient le gouverneur se séparèrent à cause des dissensions qui s'étaient élevées entre eux, et vinrent chacun de leur côté; mais avant de partir ils essayèrent de faire prendre le gouverneur par la justice du pays, afin qu'il ne vînt pas rendre compte à sa majesté des crimes et des méfaits qu'ils avaient commis dans cette province. Ils dirent qu'en passant aux îles du cap Vert, il avait commis des vols dans le port et dans le pays. Le corrégidor ayant entendu leur déposition, répondit qu'ils n'avaient qu'à s'en aller, que son roi n'était pas dans le cas de se laisser voler, et qu'il ne gardait pas assez mal ses ports pour que personne eût la hardiesse de l'entreprendre. Voyant que malgré leur malicieuse intention ils n'avaient pu parvenir à

le faire arrêter, ils se rembarquèrent et vinrent en Espagne. Ils y arrivèrent huit ou dix jours avant le gouverneur dont le voyage avait été retardé par des temps contraires. S'étant donc présentés à la cour avant lui, ils publiaient que Cabeça de Vaca s'était rendu près du roi de Portugal pour lui donner avis des pays d'outre-mer. Peu de jours après, le gouverneur vint à la cour. La première nuit de son arrivée, tous les coupables disparurent : ils allèrent à Madrid où ils espéraient trouver la cour, comme cela arriva en effet. A cette époque, mourut l'évêque de Cuença qui présidait le conseil des Indes. Ce prélat voulait punir le crime et la trahison que l'on avait commis contre sa majesté. Après quelques jours d'arrêt, les officiers et le gouverneur furent remis en liberté sur parole de ne pas quitter la cour. Garcia de Vanégas qui était au nombre de ceux qui l'avaient arrêté, mourut d'une mort subite et terrible : les yeux lui sortirent de la tête, et il ne put pas

déclarer la vérité sur ce qui s'était passé. Alonzo Cabrera le contrôleur, son complice, perdit la tête, et dans une crise de folie il tua sa femme à Loxa. Les religieux qui avaient pris part aux révoltes et aux troubles moururent aussi subitement et misérablement, ce qui semble témoigner de la conduite peu répréhensible que le gouverneur avait tenue envers eux. Après huit ans d'arrestation à la cour il fût élargi et absous. On lui retira son gouvernement pour différents motifs, entre autres parce que ses ennemis disaient que s'il y retournait pour punir les coupables, cela occasionnerait des troubles dans le pays. Il perdit donc cet emploi et d'autres encore, sans recevoir aucune indemnité pour les sommes considérables qu'il avait dépensées en allant secourir les Espagnols et faire son voyage de découverte.

RELATION

DE

HERNANDO RIBERA

En la ville de l'Assomption, située sur le bord du fleuve du Paraguay, dans la province du Rio de la Plata, le troisième jour du mois de mars de l'année 1545 de la naissance de N. S. J.-C.

Par-devant moi, notaire public et les témoins soussignés, étant dans l'église et le monastère de Notre-Dame-de-la-Rédemption-des-Captifs, est comparu en personne, le capitaine Hernando Ribera, conquérant dans cette province, lequel a déclaré ce qui

suit : Pendant que le seigneur Alvar Nuñez Cabeça de Vaca, gouverneur, adelantade, et capitaine général de la province du Rio de la Plata pour sa majesté, résidait dans le port des Rois, par où il était entré pour faire son voyage de découverte, l'année précédente 1543, il expédia ledit capitaine avec un brigantin et un certain nombre de troupes pour faire des découvertes en remontant une rivière nommée *Ygatu*, qui est un affluent de deux cours d'eau très-considérables et fort rapides : l'un des deux porte le nom de Ycareati, l'autre de *Yayva* d'après le rapport des Indiens.

Hernando de Ribera traversa les villages qui sont dans l'intérieur. Étant arrivé aux peuplades des Indiens nommés Xarayes, attendu les rapports qu'on lui fournit, il laissa dans le port son brigantin bien abrité, puis il pénétra dans le pays à la tête de quarante hommes afin d'examiner la contrée par lui-même. Après avoir traversé un grand nombre de villages, il se procura une relation

fort étendue par le moyen de ces naturels et d'autres plus éloignés, qui vinrent pour le voir et lui parler. Il examina ce rapport, il le fit examiner, il en fit recueillir les faits particuliers pour découvrir la vérité; car il connaissait la langue des Carios. Pour y parvenir il s'aboucha avec ces peuplades et prit des informations sur le pays.

Comme à cette époque il avait avec lui un notaire de sa majesté, nommé Juan Valderas, cet officier public prit note de certains faits ayant rapport à ladite découverte; néanmoins Hernando Ribera ne voulut pas dire à Juan de Valderas toute la vérité sur les choses du pays, les richesses, les villages et les diverses peuplades qui l'habitent, pour qu'il l'écrivît de sa main dans ladite relation. Cet officier ne connut donc pas les faits d'une manière claire; car le capitaine Hernando ne les lui communiqua pas, ayant alors l'intention d'en faire part audit seigneur gouverneur, pour qu'il allât en personne conquérir ce pays : ainsi

l'exigeait l'intérêt de Dieu et de sa majesté.

Après avoir pénétré pendant plusieurs jours dans l'intérieur, il revint au port des Rois en vertu de lettres et d'ordres que le gouverneur lui envoya. L'ayant trouvé malade ainsi que tous les colons, il n'eut pas occasion de l'informer de sa découverte, et de lui communiquer la relation qu'ils avait obtenue des naturels. Quelques jours après, la maladie, et la crainte que la troupe ne mourût, nous forçèrent de revenir au port de l'Assomption : le gouverneur était malade. Il y avait peu de jours qu'il était arrivé lorsque les officiers de sa majesté se saisirent de sa personne, comme c'est un fait notoire pour tout le monde, de sorte que le capitaine Hernando Ribera ne put pas lui remettre sa relation.

Comme actuellement les officiers de sa majesté se rendent en Espagne avec le gouverneur, et qu'il peut arriver qu'il meure, qu'il s'absente et qu'il aille dans des endroits où l'on ne pourrait pas lui transmettre cette re-

lation, craignant qu'elle ne se perde, ainsi que l'histoire du voyage de découverte, ce qui pourrait être désavantageux au service du roi, et causer au seigneur gouverneur des pertes et des dommages considérables, que l'on pourrait attribuer à la faute de Hernando Ribera, voulant décharger sa conscience et faire son devoir envers Dieu, sa majesté et monseigneur le gouverneur, il désire donner la relation de sa découverte par-devant moi, notaire public, afin que sa majesté soit informée des rapports qu'il a obtenus sur les naturels. En conséquence il m'a demandé et m'a requis de recevoir cette dite relation rédigée dans la forme suivante :

A dit et déclaré, le sus-nommé capitaine Hernando Ribera, que le vingtième jour du mois de décembre de l'année 1543, il partit du port des Rois, avec cinquante-deux hommes, en vertu d'un ordre du gouverneur, à bord d'un brigantin nommé *el Golondrino* (l'*Hirondelle*); il naviga sur l'Ygatu, qui est un

embranchement de deux autres rivières nommées *Ycareati* et *Yayva*. Ce cours d'eau est très-large et très-rapide. Le sixième jour il pénétra dans la rivière d'où sortent ces deux dernières. Suivant le rapport des naturels chez qui il s'arrêta, elles viennent de l'intérieur : l'Yayva doit sortir des montagnes de Sainte-Marthe; c'est un cours d'eau très-considérable et fort rapide. Il est plus grand que la rivière Ycareati qui, d'après l'indication des Indiens, descend des montagnes du Pérou. Entre ces deux rivières il existe une vaste contrée et des villages peuplés d'une infinité de nations (toujours suivant les naturels). L'Yayva et l'Ycareati se réunissent dans le pays des Indiens nommés *Perovaças*, où elles se séparent de nouveau et se rejoignent encore soixante-dix lieues plus bas.

Après y avoir navigué pendant dix-sept jours, il traversa le pays des Indiens Perovaças, et il arriva dans une autre contrée, dont les habitants se nomment Xarayes. Ces gens récoltent

beaucoup de vivres, ils nourrissent des oies, des poules et d'autres oiseaux; ils pêchent, ils chassent, ils sont civilisés, et obéissent à un chef. Quand les Espagnols furent arrivés chez les Xarayes, ils entrèrent dans une ville d'environ mille maisons, et dont le chef se nomme *Camire*. Ce cacique le reçut fort bien; Hernando Ribera obtint de lui des informations sur les peuplades de l'intérieur. En conséquence il laissa son brigantin avec douze hommes de garde et, accompagné d'un guide qu'il prit chez les Xarayes, il poussa plus avant.

Il marcha trois jours, et parvint aux villages d'une nation indienne nommée les *Urtues*; ce sont de braves gens qui cultivent la terre comme les Xarayes. Depuis cet endroit, il voyagea dans une contrée tout habitée, jusqu'à ce qu'il fut parvenu au quatorzième degré vingt minutes, en suivant la direction du couchant. Tandis que les Espagnols étaient dans les villages des Urtueses et des *Aburuñes*,

ils virent beaucoup de chefs des villages de l'intérieur, qui vinrent parler au capitaine, lui apportèrent des plumes semblables à celles du Pérou, et des plaques de métal grossier (*chapalone*). Il prit des informations auprès d'eux, et il les questionna chacun en particulier sur les villages et les populations qui se trouvaient plus avant.

Ces Indiens, sans varier dans leurs réponses, lui dirent unanimement qu'à dix journées de là, dans la direction nord-ouest, il existait des femmes qui possédaient de grandes villes, qu'elles avaient une quantité considérable de métal blanc et jaune, que leurs vases (*assientos*) et leurs ustensiles de ménage étaient tous de ce dernier métal. Leur chef est une femme de la même nation; elles sont guerrières et redoutées des naturels. Avant d'arriver chez elles, il existe une nation d'Indiens très-petits, qui font la guerre aux femmes dont il est question, ainsi qu'à

ceux qui donnaient ces informations. A certaine époque de l'année elles se réunissent aux Indiens, leurs voisins, et cohabitent avec eux ; si les enfants qui résultent de ces rapports sont des filles, elles les gardent avec elles : elles nourrissent les garçons jusqu'à ce qu'ils cessent de téter; puis elles les renvoient à leurs pères.

De l'autre côté du village des femmes, il existe de forts grands établissements. On a raconté au capitaine ce qui a rapport aux femmes sans qu'il l'ait demandé. Les Indiens lui dirent, en montrant le rivage d'un lac très-considérable, qu'ils nomment la maison du Soleil, que ces femmes habitaient du côté où le soleil se couche, de sorte qu'elles sont au nord-ouest, entre les flancs de la montagne de Sainte-Marthe et le lac ci-dessus mentionné.

Au delà des peuplades qui sont après les villages des femmes, il existe d'autres nations très - considérables; ce sont des nègres. D'a-

près ce que l'on indiqua aux Espagnols, ils sont noirs et ont des barbes alongées à la manière des Maures. On leur demanda comment ils savaient que ces gens étaient noirs ; ils répondirent que leurs pères les avaient vus, et que d'autres nations qui habitent près de là le leur avait rapporté. Ces gens s'habillent, leurs maisons et leurs villes sont en pierres et en terre, elles sont très-grandes. Ils possèdent beaucoup de métal blanc et jaune; ils en ont une quantité si considérable, que chez eux les vases, les marmites, les cruches, etc., ne sont pas fabriqués d'une autre matière. Le capitaine demanda auxdits Indiens où étaient établies les habitations et les villes de cette nation noire; ils firent signe que c'était au nord-ouest, et que si les Espagnols voulaient s'y rendre ils arriveraient en quinze jours aux villages qui sont sur la frontière de ces nègres. A en juger par le côté qu'ils indiquèrent, ces villages sont situés à douze degrés du côté du nord-ouest, entre

les montagnes de Sainte-Marthe et du Maragnon ; c'est une nation guerrière, qui combat avec des arcs et des flèches. Ces Indiens firent voir aussi que beaucoup d'autres nations très-considérables vivent du côté du nord-ouest jusqu'au nord-ouest quart nord. Il y a des villes si grandes, que dans une journée on ne peut se rendre d'une extrémité à l'autre. Tous ces Indiens possèdent beaucoup de métal blanc et jaune, qu'ils emploient dans leurs maisons ; ils sont habillés. On peut se rendre chez eux très-promptement et en traversant une contrée fort peuplée.

Hernando de Ribera dit aussi qu'à l'ouest il avait vu un lac si large, que d'une rive à l'autre on n'apercevait pas la terre, que les bords étaient habités par des populations très-considérables qui sont vêtues, riches en métal : qu'elles possédaient des pierres très-brillantes dont ils bordaient leurs étoffes ; ces Indiens retiraient ces pierres de ce lac. Ils avaient des villes fort grandes dont les habitants

étaient tous cultivateurs. Ils possédaient des vivres en très-grande abondance. Ils élevaient beaucoup d'oies et d'autres animaux. Du point où se trouvait le capitaine on pouvait se rendre à ce lac et aux populations qui l'habitaient en quinze jours, sans quitter un pays peuplé, où l'on trouvait beaucoup de métal et de bonnes routes quand les eaux seraient abaissées. Les Indiens proposèrent de l'y conduire, quoiqu'il n'eût avec lui qu'un petit nombre de chrétiens, et que les villages qu'ils devaient traverser fussent grands et très-peuplés.

Le capitaine déclara formellement qu'on lui avait dit, et qu'on lui avait montré que vers l'ouest quart sud-ouest, il y avait de grandes villes bâties en terre, dont les habitants étaient de braves gens, habillés, très-riches, qui possédaient beaucoup de métal, récoltaient du grain, et qui élevaient de très-grands moutons avec lesquels ils défrichaient les terres et les cultivaient. Ils employaient

aussi ces animaux comme bêtes de somme. Hernando Ribera s'informa si les villages de ces Indiens étaient fort éloignés : il apprit qu'on pouvait y arriver en peu de temps, et que le pays était très-peuplé.

Entre ces populations il y avait d'autres chrétiens, des déserts de sables très-étendus et sans eau. On leur demanda comment ils savaient qu'il y avait des chrétiens du côté de ces peuplades : ils dirent qu'autrefois ils avaient entendu rapporter, par des Indiens qui habitent dans le voisinage, qu'ils avaient entendu dire aux naturels des peuplades en question, que leurs compatriotes en traversant les déserts avaient vu venir une grande multitude d'hommes habillés, blancs et barbus, qui emmenaient avec eux des animaux (ils indiquèrent par des signes que c'étaient des chevaux) montés par des hommes. Comme ils n'y trouvèrent pas d'eau, ils les avaient vus rebrousser chemin : un grand nombre avait péri. Les Indiens de ces villages croyaient que ces gens

venaient du côté des déserts. Ils firent signe que vers l'ouest quart sud-ouest il y avait de grandes montagnes et un désert. Les Indiens ayant appris qu'il existait de l'autre côté des populations, avaient essayé de le traverser, mais ils n'avaient pu y réussir parce qu'ils mouraient de faim et de soif. On les interrogea pour savoir comment ils avaient appris cela, ils répondirent que tous les Indiens de cette contrée communiquaient entre eux, et qu'ils le savaient avec certitude, parce qu'ils avaient eu des rapports avec eux, qu'ils avaient vu ces chrétiens et les chevaux traverser le désert : qu'à l'extrémité des montagnes indiquées, vers le sud-ouest, il existait de grandes villes et une nation fort riche en métal. Les Indiens qui rapportaient ce fait, assuraient avoir connaissance que de l'autre côté, dans l'eau salée, naviguaient de très-grands vaisseaux. On leur demanda si dans les villes dont ils parlaient, les habitants avaient des chefs : ils dirent que toutes les

nations et toutes les villes n'ont qu'un seul chef du même pays. Le capitaine Hernando Ribera déclara que pour découvrir la vérité auprès de ces Indiens et savoir s'ils différaient dans leurs rapports, il les avait interrogés pendant un jour et une nuit chacun en particulier : qu'il avait employé divers moyens, que tous ces gens-là s'étaient trouvés d'accord sans varier dans leurs dépositions.

Le capitaine Hernando Ribera déclare que la relation ci-dessus détaillée, a été reçue avec toute clarté, fidélité et loyauté, sans mauvaise foi, sans ruse et sans fraude, et afin que l'on y accorde toute foi et crédit, et que l'on ne puisse élever aucun doute sur la totalité ou une partie, il dit qu'il le jurerait, et il le jura sur le nom de Dieu, de sainte Marie, et sur les quatre saints Évangiles.

En conséquence, il posa sa main droite sur un missel que tenait alors dans ses mains, et ouvert, Francisco Gonzalès Pan y Agua, du côté où étaient écrits les saints Évangiles,

et sur le signe de la croix ainsi qu'elle est indiquée ✝. Il mit donc sa main droite comme témoignage que la relation dans la forme et de la manière qu'il l'a rapportée, déclarée, et telle qu'elle est contenue ci-dessus, lui a été donnée, exprimée, énoncée et déclarée par lesdits Indiens, chefs de ladite terre, et d'autres hommes âgés qu'il interrogea et examina avec tout le soin possible, afin de découvrir la vérité, et la clarté des faits ayant rapport à l'intérieur du pays.

Après s'être procuré cette relation auprès d'autres Indiens, habitants de villages différents, et surtout d'une ville très-considérable, nommée *Uretabere*, il s'éloigna à une journée de distance de cet endroit. Lui-même recueillit ces informations de tous les Indiens; tous s'accordèrent dans leurs rapports à l'égard de cette relation, avec clarté et sans mystère.

Il déclare, sur la foi de son serment, qu'il n'existe dans cette relation ni dans ses par

ties aucune chose exagérée ni feinte, sauf seulement à vérifier l'exactitude de tout ce qu'on lui a dit, et dont il s'est informé sans fraude ni ruse aucune. Il dit aussi que les Indiens susdits lui avaient assuré que le Rio *Aréati Ycaréati* fait une chute au-dessus de hautes montagnes.

Le capitaine Hernando de Ribera certifie que tout ce qu'il a raconté est la vérité, que s'il en est ainsi, Dieu lui soit en garde, autrement qu'il lui envoie dans ce monde les souffrances du corps, et dans l'autre où il doit exister plus longtemps la perte de l'âme. Ce serment lui ayant été lu, il dit : Oui je le jure, *Amen !*

Ledit capitaine m'a demandé et a requis de moi, notaire, ci-dessus nommé, que je lui remisse cette relation, tant pour sa tranquillité personnelle que pour servir de témoignage audit seigneur gouverneur, comme garantie de son droit.

Fait en présence des témoins suivants : Le

révérend père Pan y Agua, sus-nommé, Sébastien de Valdiviesso, valet de chambre dudit seigneur gouverneur, Gaspard de Hortigosa, Juan de Hoses, bourgeois de la ville de Cordoue, qui tous signèrent de leurs noms comme il suit :

Francisco Gonzalez-Pan y Agua, Sébastien de Valdiviesso, Juan de Hoses, Hernando de Ribera, Gaspard de Hortigosa.

Par-devant moi, Péro Hernandez, notaire.

FIN.

Imprimé à Valladolid par Francisco Hernandez de Cordoue, l'an 1555.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Pages.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



